Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Collection des Auteurs Latins publiée sous la direction de M. Nisard.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HORACE, DE JUVÉNAL,

DE PERSE, DE SULPICIA, DE TURNUS, DE CATULLE,

DE PROPERCE, DE GALLUS ET MAXIMIEN,

DE TIBULLE, DE PHÉDRE ET DE SYRUS,

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.

PARIS,

J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER ET COMP., ÉDITEURS,

RUE RICHELIEU, N° 60.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PALAIS-NATIONAL, 215, ET RUE RICHELIEU, 10.

1850.

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.

HORACE,

JUVÉNAL, PERSE,

SULPICIA, TURNUS,

CATULLE, PROPERCE, GALLUS ET MAXIMIEN,

TIBULLE, PHÈDRE, SYRUS.

ŒUVRES COMPLETES.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56

Horatius Flaccus, Quintus

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HORACE, DE JUVÉNAL,

DE PERSE, DE SULPICIA, DE TURNUS, DE CATULLE,

DE PROPERCE, DE GALLUS ET MAXIMIEN,

DE TIBULLE, DE PHÈDRE ET DE SYRUS,

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.

PARIS,

J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER ET COMP., ÉDITEURS,

RUE RICHELIEU, N° 60.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PALAIS-NATIONAL, 215, ET RUE RICHELIEU, 10.

—

1850.

LIB. COM.
LIBERIA
SEPTEMBER 1928
17636

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS I

HORACE.

Traduction nouvelle III
Notice sur Horace, par M. Patin, professeur à la Faculté des lettres de Paris V
ODES, traduction nouvelle, par M. Chevriau, ancien élève de l'École Normale 1
Livre I ..... *ib.*
Livre II 20
Livre III 32
Livre IV 52
ÉPODES 65
CHANT SÉCULAIRE 79
SATIRES, traduction nouvelle, par M. Génin, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg 81
Livre I ..... *ib.*
Livre II 106
ÉPITRES, traduction nouvelle, par M. Th. Guiard 133
Livre I ..... *ib.*
Livre II 159
ART POÉTIQUE, traduction nouvelle, par M. Auguste Nisard, professeur de rhétorique à Paris 171
NOTES sur Horace 183
Sur les odes ..... *ib.*
Sur les épodes 188
Sur le chant séculaire 189
Sur les satires 190
Sur les épîtres 191
Sur l'Art poétique 195

JUVÉNAL.

Traduction nouvelle, par M. Courtaud Divernéresse, professeur 197
Notice sur Juvénal 199
Satire I. Pourquoi Juvénal écrit des satires 201
Satire II. Des Hypocrites 205
Satire III. Les Embarras de Rome 209
Satire IV. Le Turbot 216
Satire V. Les Parasites 219
Satire VI. Les Femmes 223
Satire VII. Misère des gens de lettres 238
Satire VIII. Les Nobles 243
Satire IX. Les Protecteurs et les Protégés obscènes 249
Satire X. Les Vœux 253
Satire XI. Le Luxe de la table 261
Satire XII. Retour de Catulle 265
Satire XIII. Le Dépôt 268
Satire XIV. L'Exemple 274
Satire XV. La Superstition 281
Satire XVI. Prérogatives de l'état militaire. —Fragment 285
NOTES sur les satires de Juvénal 289

PERSE.

Traduction nouvelle, par le même 315
Notice sur Perse 317
Prologue 319
Satire I. Des Poëtes et des Orateurs ..... *ib.*
Satire II. De l'Intention pure 322
Satire III. Contre la Paresse 324
Satire IV. Contre l'Orgueil et la Volupté des grands 327
Satire V. De la vraie Liberté 328
Satire VI. A Bassus, contre les avares 333
NOTES sur les satires de Perse 335

SULPICIA. — TURNUS.

Traduction nouvelle par le même 355
Notice sur Sulpicia et sur Turnus 357
Satire de Sulpicia 358
NOTES sur la satire de Sulpicia 360
Fragment de Turnus 361
NOTES sur le fragment 362

CATULLE.

Traduction nouvelle, par M. M. Collet, professeur de rhétorique, et Joguet, ancien élève de l'École normale. 363
Notice sur Catulle 365
Poésies de Catulle 375
NOTES sur les poésies de Catulle 433

PROPERCE.

Traduction nouvelle, par M. Denne-Baron 437
Notice sur Properce 439
ÉLÉGIES 443
Livre I ..... *ib.*
Livre II 462
Livre III 498
Livre IV (poëmes) 525
NOTES sur les élégies de Properce 551

GALLUS.

Traduction nouvelle, par M. Louis Paget 577
Notice sur les poésies attribuées à Cornélius Gallus... 579
Élégie et fragment.. 583

MAXIMIEN.

Traduction nouvelle, par le même..... 589
Élégies..... ..... *ib.*
Le poëme du Printemps, vulgairement appelé la Fête de Vénus..... 605
Notes sur les poésies de Gallus..... 609
Notes sur les élégies de Maximien 610

TIBULLE.

Traduction nouvelle, par M. Théophile Baudement.. 611
Notice sur Tibulle, par le même..... 613
Élégies.... 619
Livre I..... *ib.*
Livre II..... 639
Livre III..... 650
Livre IV..... 658
Notes sur les élégies de Tibulle..... 689

PHÈDRE.

Traduction nouvelle, par M. Fleutelot, professeur.. 685
Notice sur Phèdre, par le même..... 687
Notes sur les fables de Phèdre..... 725

PUBLIUS SYRUS.

Traduction nouvelle, par M. Théophile Baudement.. 729
Notice sur Publius Syrus, par le même..... 731
Sentences de Publius Syrus..... 735
Notes sur les sentences de Publius Syrus..... 817

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Douze auteurs ont été réunis dans ce volume, qui contient au delà de trente mille vers. Ce sont Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Turnus, Catulle, Properce, Gallus et Maximien, Tibulle, Phèdre et Publius Syrus. Sans vouloir rien exagérer, nous pouvons dire de ce nouveau volume ce qui a été dit des premiers, ce qui sera vrai, sauf pour deux ou trois, des vingt-cinq volumes de la collection, à savoir que la réunion de ces douze auteurs est motivée. En effet les genres qu'ils représentent se touchent de très-près, et quelquefois se confondent. Dans l'épigramme comme dans la satire, dans l'apologue comme dans l'épître philosophique, qui peut nier que la matière ne soit la même, et que le cadre seul diffère? De même, par combien de points l'élégie ne touche-t-elle pas à la poésie érotique, l'ode amoureuse à ces deux genres, l'ode religieuse et historique aux poëmes tels que ceux de Catulle? Si la forme que reçoivent les sentiments du cœur dans les différents pays est déterminée en grande partie par les mœurs, ne peut-on pas dire que les poëtes qui peignent ces sentiments sont frères de ceux qui peignent et critiquent les mœurs? Dans ce volume, c'est presque partout le même ordre d'idées : seulement les uns jugent là où les autres sentent. C'est aussi la même morale ; seulement les uns l'enseignent, et les autres nous la donnent à tirer de leurs passions et de leurs égarements. Enfin on peut appliquer à ce vaste recueil, mais avec plus de raison, ce que Juvénal, lequel y remplit à peine quelques feuilles, dit du sien :

> Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
> Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli [1].
>
> (Sat. I, v. 85.)

Toutes les traductions sont nouvelles. En ne les confiant qu'à des hommes de talent, on a consulté les convenances de goût et d'études de chacun, et on n'a pas

[1] Tout ce que font les hommes, vœux, crainte, colère, volupté, joie, intrigue, voilà la matière de mon livre.

demandé, par exemple, la traduction d'un poëte élégiaque à un esprit porté vers la satire. Cette diversité des goûts qui prouverait, à défaut d'autres raisons, combien est légitime et conforme à l'esprit humain la diversité des genres, a déterminé la distribution des douze auteurs, et quelquefois des parties d'un même auteur.

Malgré notre résolution de ne donner place dans cette collection qu'à de courtes notices, et d'exclure ce qu'on appelle les *morceaux littéraires*, nous avons dû faire une exception soit pour des choses consacrées, comme l'excellente appréciation de l'abbé Arnaud, qui se lit en tête du Catulle, soit pour un de ces morceaux à la fois exacts et brillants, où les jugements sont aussi sûrs que bien exprimés, et où les conjectures les plus ingénieuses ne sont, à le bien regarder, que des inductions. Tel est le morceau qui précède la traduction d'Horace, et que nous devons la plume si justement estimée de M. Patin. Nos lecteurs nous auraient su mauvais gré de ne pas accorder quelques colonnes de plus à M. Fleutelot, traducteur de Phèdre, pour une étude philologique sur ce poëte, pleine de savoir et de vues neuves, et au traducteur de Tibulle, M. Théophile Baudement, pour de solides et intéressantes conjectures biographiques sur ce poëte, dont les amours sont toute la vie.

Nos textes, revus avec un soin qui ne laisse aucune faute qui pouvait être évitée, sont conformes aux éditions les plus récentes, sauf en quelques endroits où, dans le doute, nous nous déterminons, soit d'après le plus grand nombre d'autorités, soit d'après les plus imposantes, là où la qualité ne nous a pas paru être du même côté que le nombre.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

CATULLE.

NOTICE SUR CATULLE.

Catulle, de, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, Calus Valérius Catullus, naquit à Vérone l'an 668 de la fondation de Rome, quand les lettres et les arts venaient enfin de s'introduire chez les Romains, qui jusqu'alors ne connaissaient d'autre vertu que la force et le courage, d'autre science que la discipline militaire, et d'autre gloire que celle de vaincre.

Huit ans s'étaient à peine écoulés depuis que les censeurs Cnæus Domitius Ænobarbus et Lucius Licinius Crassus avaient porté un édit par lequel les grammairiens et les philosophes étaient bannis de Rome, comme corrupteurs de la jeunesse; et sans doute il fut difficile d'inspirer le goût des occupations douces et des tranquilles études, qui seules peuvent orner l'esprit et polir les mœurs, à des républicains féroces, accoutumés aux spectacles de sang, toujours occupés de combats, presque toujours vainqueurs, terribles et menaçants lors même qu'ils étaient vaincus, et conservant dans leurs défaites tout l'orgueil de leurs prétentions et de leurs espérances, comme si le ciel leur eût révélé le secret de leur destinée.

Il n'est guère permis de douter que Catulle n'appartînt à une famille considérable et distinguée; c'était chez Valérius, son père, que descendait et logeait César toutes les fois qu'il passait par Vérone, et l'on voit encore aujourd'hui, dans la presqu'île du lac voisin de cette ville, les restes d'un ancien édifice qu'on croit avoir été sa maison de campagne, la même qu'il a chantée en vers si charmants, et dont le séjour lui fit oublier ses peines et ses travaux.

Dès ses plus jeunes années, Catulle se rendit à Rome, où, comme s'ils eussent voulu se faire pardonner la longue résistance qu'ils avaient opposée à l'instruction, les citoyens les plus distingués de la république s'empressaient à l'envi d'apprendre et d'enseigner l'art de la parole; art qu'on ne perfectionne jamais sans perfectionner en même temps celui du raisonnmeent et de la pensée. Il y trouva l'éloquence latine déjà portée à un si haut degré de perfection, que les Grecs en avaient conçu de la jalousie, et craignaient de perdre le seul avantage qu'ils eussent conservé sur leurs vainqueurs.

Cicéron faisait souvenir de Démosthènes, car il lui fut impossible de le faire oublier; Salluste peignait les vices et les mœurs de son temps avec le pinceau de Thucydide; Cornélius-Népos esquissait l'imposant tableau de tout ce qui s'était passé jusqu'alors sur la vaste scène du monde; Varron, après avoir exercé les grandes charges de la république, consacrait tous ses moments à la culture des lettres, et traçait à ses concitoyens l'histoire de leur langue, de leur origine, de leur religion et de leur gouvernement; Lucrèce parait la philosophie des charmes d'une poésie qui réunissait à la fois le caractère de la simplicité et celui de la majesté; le même homme qui méditait la destruction de la république s'occupait de perfectionner l'art de bien parler et de bien écrire; César analysait les mots, les syllabes, et ne croyait point s'abaisser en descendant aux fonctions du grammairien le plus scrupuleux. Voilà par quels hommes s'ouvrit ce siècle à jamais mémorable, où les Romains acquirent une domination bien plus glorieuse et bien plus durable que celle où les avait

conduits le succès de leurs armes et de leur politique.

Lorsqu'il s'agit de la grandeur des Romains, on n'est ordinairement frappé que de l'audace de leurs entreprises, de l'éclat de leurs succès et de l'étendue de leur puissance; on ne remarque pas que ce fut surtout par leur attention à cultiver les arts de la paix ainsi que ceux de la guerre que les Romains se montrèrent véritablement grands. Les Scipion, les Lœlius, les Lucullus, les Caton, les Jules-César, furent à la fois généraux et philosophes, hommes d'état et hommes de lettres...

Les talents du jeune Catulle se firent bientôt remarquer; en très-peu de temps il vit au nombre de ses amis les personnages les plus instruits et les plus célèbres, parmi lesquels je me contenterai de nommer Cicéron, qui, de l'aveu de notre poëte, lui rendit un service important, celui peut-être de plaider en sa faveur, et Cornélius-Népos son compatriote, à qui il dédia une partie de ses ouvrages.

Cependant Catulle brûlait de connaître la patrie des arts et des lettres, et de s'abreuver aux sources mêmes du savoir, du bon goût et de la véritable politesse, celle de l'esprit et des mœurs; jamais désir ne fut plus ardent ni plus promptement satisfait. Mummius partait pour la Bithynie en qualité de préteur, et Catulle fut nommé pour l'accompagner; il parcourut les principales villes de l'Asie, et vraisemblablement c'est à ce voyage que la poésie latine fut redevable de ces grâces naïves et piquantes, de ces tournures aimables et faciles, de cet art de traiter avec élégance et avec pureté les sujets les moins purs et les plus libres, de ce bon ton, de cet enjouement dont la Grèce avait fourni le modèle, dont elle seule offrit jusqu'alors l'exemple, et que les Romains désespéraient de pouvoir jamais faire passer dans leur langue.

Il paraît que les poésies de Sapho et celles de Callimaque eurent pour lui un attrait particulier; et ce fut sans doute par suite de son admiration pour la muse de Lesbos, qu'il nomma *Lesbie* une de ses maîtresses, dont le véritable nom, s'il faut en croire Apulée, était Clodia, fille de Métellus Céler.

L'étude et l'usage heureux qu'il fit de la mythologie, la connaissance qu'il acquit des beautés de la langue grecque, et le succès avec lequel il les transporta dans la sienne, lui valurent la qualification de *docte*, que ses contemporains s'accordèrent à lui donner et que lui confirmèrent les âges suivants.

Si son voyage en Bithynie fut utile à ses talents, il ne le fut pas à sa fortune, c'est lui-même qui prend soin de nous en instruire dans deux pièces de vers, d'où le sentiment de sa pauvreté n'a exclu ni la gaieté, ni la bonne plaisanterie.

Du reste, à juger de ses mœurs par le ton qui règne dans ses ouvrages, on serait tenté de croire qu'il ne connut jamais l'amour; l'amour est un sentiment qui rarement se fait jour au travers du libertinage: il le connut cependant, et je n'en veux d'autre preuve que les vers suivants :

O di, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam
Extrema jam ipsa in morte tulistis opem,
Me miserum adspicite, et si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem perniciemque mihi,
Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

« Dieux immortels! si le sort des misérables humains peut vous toucher, si jamais un malheureux près d'expirer éprouva votre secours tout-puissant; voyez l'état où je suis, et pour prix d'une vie innocente et pure, ôtez-moi ce mal redoutable qui, courant par tout mon corps de veine en veine, comme un frisson mortel, a banni de mon cœur tout sentiment de plaisir et de joie. »

Ce n'est point là le langage d'un poëte dont le talent est de feindre et de tout imiter; mais bien celui d'un amant malheureux et passionné, qui s'exprime en poëte.

Catulle eut un frère qu'il aima tendrement, et qui mourut en parcourant la solitude qui fut jadis la superbe Troie. A peine en fut-il instruit, qu'il s'exposa aux dangers d'une navigation longue et pénible, pour visiter et arroser de ses pleurs la terre qui couvrait les cendres de ce frère chéri; terre fatale et désastreuse, qui, pour me servir de ses propres expressions, avait englouti l'Asie et l'Europe. Cette perte empoisonna le reste de ses jours, et il remplit de ses regrets quelques pièces de vers que les âmes sensibles s'empresseront toujours de lire, et qu'elles ne liront jamais sans attendrissement. Les sentiments qu'il exprime, la manière dont ils sont exprimés, tout y peint la tendresse gémissante et désolée; jamais la douleur n'eut des accents plus touchants ni plus vrais; et c'est véritablement là que la plaintive Élégie se montre avec les cheveux épars et en longs habits de deuil.

Lorsque Catulle revit l'Italie, Rome, dont la destinée était de parcourir, au travers des plus violentes crises, toutes les formes du gouvernement, et de ne rencontrer la paix que dans l'impuissance de recouvrer la liberté, Rome était en proie à des factions, qui devaient lui être encore plus funestes que toutes celles qui l'avaient jusqu'alors agitée. Pressée entre l'ambition de César et la jalousie de Pompée, la liberté n'avait plus qu'un reste de vie. Catulle, dont l'âme était toute républicaine, et qui, par le haut degré de puissance où le rival de Pompée était parvenu, jugeait de tout le mal qu'il pouvait faire un jour à la république, s'arma contre lui des traits qui jadis avaient si bien servi le ressentiment et l'indignation d'Archiloque; il accabla César d'épigrammes, qui, pour me servir de l'expression de Suétone,

lui firent d'éternelles blessures; mais César, à qui la politique eût conseillé la clémence, quand même il ne l'aurait pas due à son caractère, se contenta de quelques légères excuses, et continua de le faire asseoir à sa table, où, par considération pour Valérius son père, et sans doute par estime pour son talent, il l'avait toujours admis.

Cependant le malheur dont Rome était menacée, malheur qu'avaient préparé les Gracques, et qui s'était accru par les fureurs de Marius et par celles de Sylla, fut consommé par l'ambition de Jules-César; mais Catulle n'était déjà plus. Le spectacle de la tyrannie s'élevant sur les ruines de la liberté n'affligea point ses derniers regards; de sorte que, pour me servir d'une des plus belles phrases de Cicéron, les dieux lui ôtèrent moins la vie, qu'ils ne lui firent présent de la mort.

Catulle est du très-petit nombre des hommes qui, en passant sur la terre, y ont laissé des traces que le temps n'a point effacées, et que vraisemblablement il n'effacera jamais.

Ce poëte occupa toujours un des premiers rangs dans la république des lettres; Cornélius-Népos semble le placer à côté de Lucrèce, et les regarder l'un et l'autre comme les deux plus grands poëtes de son siècle. Ovide, Tibulle et Properce viennent-ils à le nommer, c'est toujours avec le respect qu'on n'accorde et qui n'est dû qu'aux hommes supérieurs. Virgile, dit Martial, n'a pas fait plus d'honneur à Mantoue que Catulle à Vérone. Pline le jeune admire l'art avec lequel, pour donner à son style plus d'effet, Catulle mêle de temps en temps à la douceur l'âpreté, et une sorte de rudesse à l'élégance; Aulu-Gelle l'appelle le plus aimable des poëtes; enfin, dans la collection entière des vers lyriques des Latins, les Grecs ne voyaient que les siens qu'on pût entendre avec quelque plaisir après ceux d'Anacréon. Malheureusement nous n'avons qu'une partie de ses ouvrages; encore ne nous est-elle parvenue que corrompue et défigurée. Le plus ancien manuscrit de ce poëte ne remonte pas au delà du quinzième siècle; les exemplaires en étaient tronqués et défectueux au temps même d'Aulu-Gelle; aussi les éditions que nous en avons renferment-elles des vers entiers, dont les uns y ont été insérés par quelques savants modernes; les autres n'offrent absolument aucun sens. Avant les corrections d'Avanzo, de Guarini et de Partenio, ce beau monument de la littérature ancienne était, avec raison, comparé à une statue mutilée dans presque toutes ses parties; mais je parlerai ailleurs de tout ce qui concerne les restaurateurs, les commentateurs et les éditeurs de Catulle, et je ne m'occuperai ici que de ses ouvrages, dont j'analyserai les principaux, en me bornant à caractériser les autres.

Je commence par son ode à *Lesbie*, traduite du grec de Sapho. Quelque admirable que soit cette traduction, on y chercherait en vain le charme de l'original. Veut-on en savoir la raison? on la trouvera dans la différence de l'organisation des deux langues. Il s'en faut bien que la langue latine ait la résonnance, la douceur et l'harmonie de la langue grecque. Sans entrer dans les détails que j'ai suffisamment exposés dans quelques-uns de mes précédents mémoires, il me suffira de faire observer que dans les trois premières strophes de Catulle, presque tous les verbes sont terminés tantôt par la plus dure, et tantôt par la plus sourde des consonnes, lorsque dans l'original ils le sont tous par un élément vocal, ou par la consonne la plus sonore de toutes.

Longin, en citant cette ode, nous fait admirer l'art avec lequel y sont réunis tous les symptômes qui caractérisent les fureurs de l'amour. Plutarque en trouve les expressions brûlantes; il l'envisage comme l'explosion du feu qui consumait la malheureuse Sapho. C'est à quoi Despréaux n'a pas fait attention, en traduisant cette belle ode; sa version, d'ailleurs très-estimable, renferme une épithète qu'on n'y voit pas sans étonnement et sans peine :

> Et dans les doux transports où mon âme s'égare,
> Je n'entends plus; je tombe en de *douces* langueurs.

Lisez Sapho : sa voix s'éteint; sa langue est immobile; un feu brûlant coule dans ses veines; ses yeux s'obscurcissent; un frémissement involontaire et soudain bruit dans ses oreilles; son corps se couvre d'une sueur froide; elle pâlit comme l'herbe dont les feux du soleil ont dévoré les couleurs; elle tremble de tous ses membres; la respiration lui est ôtée; elle touche aux portes de la mort. Assurément ce ne sont pas là de *doux* transports, et moins encore de *douces* langueurs. Lucrèce ne s'y est point mépris : pour peindre les terreurs de la superstition, sentiment où rien de doux ne saurait entrer, il emprunte tous les traits par lesquels Sapho caractérise les redoutables effets de l'amour.

Je dois faire observer ici qu'en traduisant l'ode de Sapho, Despréaux n'avait d'autre objet que d'en révéler les beautés à ceux qui ne pouvaient les contempler dans l'original; au lieu que le poëte latin avait à exprimer un sentiment dont il était profondément pénétré. Catulle aimait éperdument Lesbie; saisi des mêmes symptômes que Sapho avait décrits avec tant de chaleur et de vérité, il ne crut pas devoir les rendre autrement dans sa langue que Sapho n'avait fait dans la sienne; mais en même temps il ne s'appropria que les traits qui convenaient à sa situation. Ainsi, de ce que la quatrième strophe de l'ode grecque ne se rencontre point dans l'ode de Catulle, il ne faut pas conclure, à l'exemple de plusieurs savants, que celle-ci soit incomplète et mutilée. Si Catulle s'était dépeint plus pâle que l'herbe dessé-

chée par les feux de l'été, tremblant de tous ses membres, couvert d'une sueur froide, et presque privé de mouvement et de vie, il n'eût fait vraisemblablement que se rendre ridicule. L'amour se fait sentir également aux deux sexes; mais les deux sexes ne sentent ni n'expriment point l'amour de la même manière : c'est à celui que la nature a fait timide et sensible, faible et délicat, de passer des fureurs aux défaillances, et des excès de l'emportement aux excès de la faiblesse. Aucun poëte chez aucune nation ne s'avisera jamais de prêter à un amant trompé, trahi, abandonné, le langage d'Ariadne ou de Didon, d'Angélique ou d'Armide.

A cette remarque j'en ajouterai encore une qui ne me paraît pas moins essentielle, et que je ne crois pas avoir été faite encore; il semble, au premier coup d'œil, que la dernière strophe de l'ode de Catulle n'a rien de commun avec les trois premières; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'elle s'y trouve liée par un rapport, ou plutôt par un mouvement tout à la fois très-fin et très-naturel. Pour mettre en état de juger, je citerai l'ode de Catulle en entier.

« Celui-là me paraît égaler, et, s'il est possible, sur-
« passer les dieux en bonheur, qui jouit de ta présence,
« de ton entretien et de ton sourire. Quant à moi,
« j'en ai perdu l'usage de tous mes sens. Au moment
« même où je t'ai vue, ô Lesbie, je n'ai pu retrou-
« ver la parole; ma langue est demeurée immobile;
« un feu subtil a parcouru tout mon corps; un bruit
« soudain s'est formé dans mes oreilles, et mes yeux
« se sont couverts de ténèbres. » Quand tout à coup, honteux de sa situation, qu'il devait sans doute à une vie molle et désœuvrée, il ajoute : « Ca-
« tulle, tu vois combien l'oisiveté t'est funeste, et tu
« t'y plais, et tu l'aimes! l'oisiveté cependant a
« perdu les plus grands monarques et les plus flo-
« rissants empires. » Je ne sais si je me trompe, mais cette réflexion soudaine, à la suite du délire de la passion, me semble admirable; c'est un rayon qui, au moment où l'on s'y attend le moins, perce le nuage et promet de le dissiper; d'ailleurs ce mouvement me paraît tout à fait selon la nature, qui, en accordant à l'homme une excessive sensibilité, a voulu le distinguer de tous les autres êtres sensibles par l'inestimable présent de la raison et du pouvoir de la faire régner sur les actions et sur les pensées. Ainsi, le poëte de nos jours, dont le tour d'esprit et d'imagination a le plus d'analogie avec celui de Catulle, l'abbé de Chaulieu, ne se montre jamais plus intéressant que lorsqu'à la peinture de ses erreurs et de ses folies il mêle des réflexions pleines de sagesse et de vérité. Le marquis Maffei a donc eu tort de prétendre que la dernière strophe de cette ode appartenait à un autre morceau de poésie, ou peut-être à quelqu'un des savants qui, lors de la renaissance des lettres, se permirent de mêler leurs vers à ceux de Catulle.

Que ce rapport délicat ait échappé à la tourbe des traducteurs et des commentateurs, je n'en suis pas étonné; mais j'ai peine à concevoir comment il n'a pas été saisi par un homme qui réunissait à la fois une littérature immense, une excellente critique, un goût très-vif et très-éclairé pour la poésie, et un sentiment profond de la belle nature.

Passons à l'élégie sur la chevelure de Bérénice, *de coma Berenices*. Cette élégie est traduite de Callimaque : voici à quelle occasion elle fut composée.

Ptolomée-Philadelphe, le second des Ptolomée qui, depuis Alexandre, occupèrent le trône d'Égypte, fit bâtir un temple à sa femme Arsinoé, où il voulut qu'elle fût adorée sous le nom de *Vénus Zéphyritis*. Il eut deux enfants, Ptolomée Evergète et Bérénice: unis par les liens du sang, le frère et la sœur s'unirent encore par ceux du mariage; on sait que ces sortes d'unions n'avaient rien de contraire aux coutumes de l'ancienne Égypte. Peu de jours après, Ptolomée se vit obligé de s'arracher aux embrassements de Bérénice, pour combattre les Assyriens. Bérénice inconsolable promit à Vénus Zéphyritis le sacrifice de sa chevelure si le roi retournait vainqueur. Cependant Ptolomée attaque les ennemis, les bat, les disperse, unit l'Asie à l'Égypte, et revient triomphant dans les bras de Bérénice, qui, fidèle à son serment, s'empresse de l'accomplir. Le lendemain même, la chevelure disparut du temple; les recherches furent vaines, on ne l'y retrouva point. Pour apaiser le ressentiment de la reine, Conon, le plus célèbre des astronomes de son temps, vraisemblablement gagné par les prêtres, feignit d'avoir vu la chevelure transportée et placée dans le firmament. Il y avait alors entre les quatre astérismes de la *Vierge*, du *Lion*, de la *grande Ourse* et du *Bouvier*, sept étoiles qui n'avaient point de nom, comme il paraît qu'au temps d'Auguste on n'en avait point encore donné aux étoiles de la *Lyre*, où Virgile transporta l'image de ce prince, entre la *Vierge* et le *Scorpion*.

Callimaque, pour plaire à la reine, mit en vers l'apothéose de ses cheveux; et si jamais l'adulation ne fut portée plus loin, jamais aussi, j'ose le dire, elle ne fut plus ingénieuse. Pour sentir la vérité de ce que j'avance, il faut se transporter au temps où Callimaque écrivit, et se bien pénétrer des mœurs et des opinions de son siècle et de son pays.

On ne sera plus surpris qu'une chevelure parle, s'afflige, désire, si l'on fait attention qu'elle est déjà changée en étoile, et que dans le système des anciens philosophes, les corps célestes étaient non-seulement animés, mais doués d'une intelligence bien supérieure à celle de l'homme. Et de quel front les Égyptiens et les Grecs auraient-ils refusé de croire

à cette apothéose? ceux-ci n'avaient-ils pas mis au nombre des constellations la couronne d'Ariadne, et ceux-là le vaisseau d'Isis, le Nil et le *Delta*, c'est-à-dire la figure de la Basse-Égypte? D'ailleurs avec quelle adresse, pour ôter à la raison la liberté de s'attacher à ce que la fiction peut avoir d'invraisemblable, Callimaque, par les circonstances dont il environne son récit, prend soin de réveiller, d'occuper et d'intéresser l'amour-propre! Il rappelle à Bérénice la magnanimité qu'elle a montrée dès ses premières années : il lui parle de sa tendresse, de son courage et des preuves qu'elle a données de l'un et de l'autre. Aux louanges de la reine il mêle celles du roi, qui n'a eu besoin que de se montrer pour triompher de ses ennemis et joindre l'Asie à l'Égypte.

Il y a dans la description de cette apothéose un charme qu'il n'est donné qu'à la poésie seule de répandre sur la pensée et sur la parole. C'est au plus doux de tous les vents, c'est à Zéphyre, frère unique de Memnon et fils de l'Aurore, qu'est réservé l'honneur d'enlever et de suspendre au firmament les cheveux de Bérénice, encore humides des larmes dont cette jeune princesse les avait arrosés; il vole et perce les voiles obscurs de la nuit, et dépose la précieuse dépouille dans le sein de Vénus qui la divinise et la place au nombre des étoiles. Bacchus n'est plus la seule divinité qui ait fait un présent au ciel en y attachant la couronne d'Ariadne; non moins puissante et non moins heureuse, Arsinoé y a suspendu les cheveux de Bérénice sa fille, métamorphosée en un nouvel astre. Cependant, toute divinisée qu'elle est, la chevelure regrette son premier état; elle préférerait à l'honneur de parer les cieux, celui de parer encore la tête de Bérénice.

Tel est le sujet et la substance de ce charmant poëme, qui, environ deux siècles après, fut mis en vers latins par Catulle; la traduction est restée, mais l'original a péri; il n'en subsiste aujourd'hui que deux distiques dont l'un nous a été transmis par le scoliaste d'Apollonius, et l'autre par celui d'Aratus.

Dans l'impossibilité d'examiner jusqu'à quel point le traducteur s'est rapproché ou écarté de l'original, je ferai quelques observations sur la forme de ses vers et sur le caractère de son style.

La manière de Catulle (qu'on me permette cette expression : la poésie et la peinture, filles de l'imagination l'une et l'autre, se touchent de si près, et par tant de côtés qu'il doit être permis de transporter à l'un des deux arts les termes particulièrement affectés à l'autre), la manière de Catulle tient beaucoup de l'école grecque. Catulle, dit Henri Étienne, doit être considéré moins comme poëte ancien, que comme un imitateur des anciens poëtes.

Le vers pentamètre, qui, dans tous les autres poëtes latins, est communément terminé par un dissyllabe, l'est presque toujours par un mot de trois, de quatre et souvent d'un plus grand nombre encore de syllabes dans Catulle, ainsi que dans Callimaque et tous les poëtes grecs. Tibulle, Ovide, Properce et généralement tous leurs successeurs renferment scrupuleusement un sens complet ou presque complet dans chaque distique; mais Catulle, à l'exemple de ses modèles, ose souvent franchir cette limite pour ne se reposer qu'à la fin du premier hémistiche du troisième vers; procédé qui, en donnant plus d'espace à l'harmonie, y met aussi plus de variété, mais qui, sans doute, parut peu convenable au génie de la langue et de la versification latine, puisque, dans le plus beau siècle de cette langue, aucun poëte ne crut devoir se le permettre. Pour jeter plus de rapidité dans son style, en présentant à la fois deux images ou deux idées, il se sert, comme les Grecs ses maîtres, de mots composés, c'est-à-dire incorporés les uns aux autres, et sa versification est pleine de libertés qu'on ne peut justifier que par celles que prenaient les poëtes grecs, et dont on ne retrouve des exemples dans aucun poëte latin.

Catulle fait des élisions un très-fréquent usage, ce qui donne à son style un air de négligence, d'abandon, et quelquefois de désordre, qui éloigne toute idée d'affectation, de travail et de peine, et caractérise en même temps très-bien ces mouvements du cœur, ces affections de l'âme que l'art n'imite jamais plus parfaitement que lorsqu'il se cache davantage.

Ce poëte affecta d'insérer dans ses poésies des expressions, des mots auxquels toute son autorité ne put assurer une longue vie, puisqu'on ne les retrouve dans aucun des poëtes qui lui succédèrent.

Il est important d'observer ici que la naissance de Catulle ne précéda que de seize années celle de Virgile, et qu'il y a néanmoins, entre la versification de l'un et celle de l'autre, une différence on ne peut plus remarquable, lors même qu'ayant le même genre, ou plutôt le même sujet à traiter, ils emploient la même sorte de vers; comme il est aisé de s'en convaincre par le poëme de Catulle sur les noces de Thétis et Pélée, dont je ferai précéder l'analyse par quelques observations.

Je regarde encore ce poëme comme une traduction ou comme une imitation du grec; je soupçonne même Catulle d'y avoir réuni deux poëmes absolument différents, et je fonde mon opinion sur ce qu'il n'y a aucune sorte de proportion entre l'épisode et le sujet principal, et que le tableau des aventures d'Ariadne est évidemment un hors-d'œuvre peu adroitement cousu avec la description des figures représentées sur le magnifique tapis qui paraît le lit nuptial de Thétis et de Pélée. Cet épisode rappelle le bouclier d'Achille et celui d'Énée; mais dans ces

belles portions de leurs poëmes, Homère et Virgile n'ont rien fait entrer que la sculpture et la peinture n'eussent pu traiter et qu'elles ne puissent encore reproduire; au lieu qu'il est impossible de soumettre aux arts du dessin le long discours d'Ariadne, ni même ce que ce discours a de plus intéressant. Si Catulle voulait passionner son récit par le tableau du désespoir d'une amante abandonnée et trahie, et varier ainsi sa narration pour en écarter l'ennui, pourquoi parmi les Thessaliens qu'il fait assister aux noces de Thétis, n'en choisissait-il pas quelqu'un qui, à l'aspect des figures brodées dont le lit nuptial était enrichi, en eût pris occasion de raconter l'histoire d'Ariadne et de Thésée?

Ceux qui vouent aux ouvrages des anciens une admiration sans réserve auraient-ils donc oublié que ce n'est ni sur l'antiquité, ni sur l'autorité qu'elle imprime, que se mesure la perfection des ouvrages, mais bien sur la convenance, règle éternelle et fondamentale de la poésie et de tous les arts imitateurs? »

Du reste, l'épisode d'Ariadne, considéré en lui-même, et indépendamment du sujet auquel il est joint, doit être regardé comme une des plus sublimes productions de la poésie ancienne; rarement la nature offrit à l'art un plus beau sujet, et plus rarement encore l'art servit aussi heureusement la nature.

Étonnée de se voir seule à son réveil, Ariadne, pâle, tremblante, éperdue, se précipite vers les bords de la mer, d'où elle aperçoit Thésée, fuyant sur un navire que les vents, trop favorables, avaient déjà poussé à une grande distance du rivage. A cet aspect, elle ne se meurtrit point le sein, elle n'éclate point en reproches, elle ne verse point de larmes, elle demeure sans voix et sans mouvement. Le poëte crayonne d'un seul trait et l'excès de la fureur et l'excès du saisisissement; on l'aurait prise, dit-il, pour la statue d'une Bacchante; comparaison sublime qu'Ovide a empruntée, mais dont, en la délayant selon sa coutume, il a détruit toute l'énergie. A cette image, vraiment digne du pinceau de Michel-Ange, succède un tableau digne du pinceau de l'Albane: le diadème dont ses blonds cheveux étaient ceints, le vêtement léger qui flottait autour de sa taille, le voile qui cachait son sein et semblait s'animer par le mouvement qu'il en recevait, tous ces ornements tombés à ses pieds sont devenus le jouet des eaux de la mer. Le premier des soins d'une femme, celui de la parure, ne la touche plus; elle n'a qu'une pensée, elle n'a qu'un sentiment: Thésée, Thésée seul remplit toute son âme.

Ici le poëte décrit en vers pleins de substance, de poésie et de majesté, le noble projet de Thésée, son voyage et son arrivée dans l'île de Crète; ensuite, pour exprimer d'une manière sensible l'innocence d'Ariadne, il la présente élevée dans le chaste sein d'une mère dont elle partagea toujours la couche. Il la compare au myrte qui croît sur les bords écartés et solitaires de l'Eurotas, ou à la fleur dont l'haleine du printemps anime les couleurs. On sent quelle impression, quels progrès, ou plutôt quels ravages doit faire l'amour sur un jeune cœur si pur, si sensible, si délicat et si tendre! Aussi dès le moment même où la fille de Minos vit pour la première fois Thésée, ses regards demeurent suspendus comme par enchantement aux traits du jeune Athénien: elle les détourne enfin; mais le poison brûlant de l'amour a déjà coulé dans son sein et circule dans toutes ses veines. Vénus, Amour, s'écrie ici le poëte, puissantes divinités, qui mêlez à tant de plaisir tant de peines, et tant d'amertume à tant de douceurs, à quels terribles orages vous vous fîtes un jeu de livrer le cœur de la jeune et tendre Ariadne! Combien elle frémit en apprenant que Thésée était venu pour combattre le Minotaure! De quelle pâleur mortelle se couvrit son beau visage au moment du combat! Son cœur envoie au ciel des vœux, des prières que sa bouche n'ose prononcer.

Cependant, comme on voit au sommet du mont Taurus un vieux chêne agitant ses longs et superbes rameaux, déraciné tout à coup par un ouragan qui d'un souffle impétueux a longtemps secoué ses fortes et profondes racines; tel le Minotaure, présentant sans cesse les cornes redoutables dont son large front est armé, mais ne frappant jamais que l'air, cède aux coups multipliés de son intrépide adversaire, et tombe sans vie aux pieds de Thésée. C'en est fait: Athènes est pour jamais délivrée du barbare tribut qu'elle payait tous les ans à la Crète; mais son libérateur eût acheté chèrement sa victoire, si la prévoyante Ariadne ne lui eût mis dans la main un fil qui devait lui servir à reconnaître les détours du labyrinthe, où le monstre était renfermé.

On voit bien que le poëte n'affecte d'exalter le courage et la valeur de Thésée que pour jeter plus d'intérêt sur la passion d'Ariadne, et lui faire pardonner d'y avoir sacrifié la tendresse d'une mère, d'un père, d'une sœur, en un mot, les sentiments dont la nature a fait, sinon toujours le plus cher, du moins le plus sacré des devoirs. Tout ce qu'une narration trop étendue aurait nécessairement affaibli, Catulle le concentre et le renferme dans une interrogation tout à la fois très-animée et très-pathétique; puis courant au dénouement avec la plus grande rapidité, conformément au précepte qu'Horace en donna depuis, il passe des effets de l'amour et de la stupeur à ceux de l'agitation et du trouble. Inquiète, éperdue, égarée, Ariadne porte au hasard ses pas sans pouvoir les fixer nulle part; elle gravit jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, d'où

ses regards puissent embrasser un plus grand espace, et apercevoir de plus loin le vaisseau de Thésée. Elle en descend avec précipitation, et court au rivage, où, après avoir relevé son élégante chaussure, elle pénètre si avant, que ses pieds nus et délicats sont couverts des eaux que la mer pousse sur ses bords; le visage inondé de larmes, et presque abandonnée de la vie, elle ne jette plus que de froids soupirs, quand tout à coup ramassant ce qui lui reste de force, elle éclate en reproches et en imprécations.

Toutes les différentes passions qui peuvent entrer dans le cœur d'une amante sensible et trahie, leur succession, leurs mélanges, leurs gradations, voilà ce qu'aucun poëte ne traita jamais avec plus d'art et en même temps avec plus de vérité que l'a fait Catulle. Pour mieux faire sentir ce que j'avance, je me permettrai de mêler quelques réflexions à cette analyse.

Souvent l'amour-propre nous aveugle au point de nous persuader que nous sommes infaillibles dans les choses que nous faisons; nous nous formons une si haute idée des perfections de l'objet que nous avons jugé digne de notre tendresse, que lors même qu'il nous abandonne et qu'il nous trahit, nous ne pouvons nous résoudre à nous croire trompés. Telle est la position d'Ariadne : la jeunesse, le courage et la valeur de Thésée, l'opinion qu'elle s'est faite de la tendresse et de la constance de ce jeune héros, l'ont tellement convaincue de la bonté de son choix, que, même en se voyant abandonnée, elle n'éprouve d'abord d'autre sentiment que celui de la surprise : tout ce qu'elle dit de l'infidélité de Thésée part uniquement de cette situation de son âme. Elle varie ses phrases; mais le sentiment demeure le même; elle n'ose en croire ses propres yeux; elle doute de ce qu'elle voit, et rien n'exprime mieux cet état de doute que le discours qu'elle adresse à Thésée; elle lui parle, elle l'interroge comme s'il était présent et qu'il pût l'entendre, la plaindre et la consoler.

Eclairée enfin sur son sort, convaincue de la réalité de son abandon et de l'inutilité de ses plaintes, Ariadne a peine à se regarder comme la seule femme qui ait été ainsi délaissée; et, passant de l'individu à l'espèce, elle conclut que tous les amants sont faux, parjures et infidèles. Le propre des personnes sensibles et affligées est de se répandre en maximes générales. Quelque parti qu'elles prennent, elles rencontrent partout le malheur, s'il faut les en croire, et la nature se soulève tout entière pour les accabler.

Mais si aux yeux d'Ariadne tous les hommes sont perfides, combien Thésée doit lui paraître plus perfide encore que tout le reste des hommes, lorsqu'elle pense à tous les maux qu'il lui a rendus pour tout le bien qu'elle lui a fait. Elle l'a servi contre son propre frère; elle l'a arraché d'entre les bras de la mort, elle a brisé, pour le suivre, tous les liens qui l'attachaient à une famille adorée; et, pour prix de tant de bienfaits et de tant de sacrifices, Thesée l'abandonne; il l'abandonne dans une plage sauvage et déserte; il la laisse exposée à la rage des bêtes féroces; il lui envie jusqu'à un tombeau. Ces idées la pénètrent d'une indignation qui s'accroît encore par l'effroi qui vient assaillir son âme, et la fait passer au sentiment du mépris et de l'aversion. Thésée n'est plus à ses yeux qu'un monstre exécrable vomi par une mer orageuse ou enfanté par une lionne, ou conçu dans les flancs d'un rocher sauvage.

Cependant l'amour n'est pas encore entièrement banni de son cœur; elle semble condamner son emportement et s'en repentir; sa pensée aime encore à s'attacher à Thésée. Pourquoi ne l'a-t-il pas emmenée sur son vaisseau? Heureuse d'être admise au nombre de ses esclaves, elle se serait empressée de remplir auprès de lui les fonctions même les plus viles; ses royales mains se seraient volontiers abaissées à étendre un drap de pourpre sur le lit de son amant, et à lui verser sur les pieds une eau fraîche et pure.

Mais elle s'aperçoit que ses gémissements et ses vœux se perdent dans les airs; ses regards, en quelque lieu qu'elle les porte, ne rencontrent aucun être sensible qui puisse entendre ses plaintes, et c'est alors que, livrée au désespoir, elle maudit le moment où, cachant sous les dehors les plus aimables les desseins les plus perfides, Thésée aborda à la Crète. En effet, que deviendra-t-elle? sur quelle espérance pourra-t-elle appuyer son cœur? retournera-t-elle dans sa patrie? Les mers, hélas! l'en séparent par des espaces immenses. Implorera-t-elle le secours d'un père? Elle l'a cruellement abandonné pour s'attacher aux pas d'un jeune homme encore tout fumant du sang du Minotaure, son fils. Trouvera-t-elle quelque soulagement à sa peine dans les tendres sentiments d'un époux? Le barbare! il fuit au travers des mers, et n'a ni assez de vent, ni assez de voiles pour s'éloigner d'elle. Tout ce qui l'environne est désert, muet, et ne lui présente qu'une mort inévitable. Saisie tout à la fois de crainte, d'épouvante et d'horreur, elle passe de l'indignation aux transports de la rage; elle ne respire plus que vengeance, elle la demande aux Furies : Venez, venez, s'écrie-t-elle, entendez mes plaintes, vous qui seules pouvez les entendre! et ne souffrez pas qu'elles soient vaines; elles partent du fond de mon cœur; rendez à Thésée tous les maux que le barbare m'a faits. Puisse-t-il verser sur les jours de sa famille entière, sur ses propres jours, l'affreux poison qu'il a répandu sur les miens!

Pour mieux sentir avec quel art et quelle vérité les passions s'entrelacent, se succèdent et se graduent dans cet admirable poëme, on n'a qu'à com-

parer les discours que Catulle met dans la bouche d'Ariadne avec ceux que Virgile fait tenir à Didon, et ceux qu'Ovide prête à cette même Ariadne.

Le quatrième livre de l'*Énéide* est trop connu pour m'y arrêter. Quant à Ovide, les détails infinis et minutieux où il affecte d'entrer dans la lettre qu'il fait écrire par Ariadne à Thésée détruisent tout ce que la passion de cette malheureuse princesse a d'intérêt et de véhémence. Elle se rappelle trop ce qui lui est arrivé pendant son sommeil; elle s'occupe trop des monceaux de sable qui retardent ses pas, des épaisses broussailles dont le sommet de la montagne est couvert, de l'écueil menaçant et précipité qui borde les eaux de la mer. Ovide ne serait pas plus exact s'il était chargé de lever la carte du lieu solitaire où se trouve Ariadne.

Il faut avouer en même temps que, partout où le sujet ne doit avoir que le ton de l'épopée, Ovide raconte avec un naturel admirable. Elle appelle Thésée, elle l'appelle à haute voix; et lorsque la voix lui manque, ou que, trop faible, elle se perd dans les airs, elle y supplée par les gestes; elle élève les bras, elle agite son voile; mais toutes ces circonstances sont bien plus propres à toucher le lecteur que Thésée. Ariadne retourne à sa tente, où elle adresse à son lit un très-long discours; elle lui demande des conseils et des remèdes, quand tout à coup elle est saisie de la peur des loups, des lions, des tigres, des monstres marins; il n'est presque point de bête féroce ou sauvage qu'elle ne prenne soin de nommer; elle se repent d'avoir sauvé les jours de Thésée! et, revenant sur ce qu'elle a déjà dit, elle termine sa lettre, qui ne renferme rien qui puisse faire rougir et repentir Thésée de son inconstance et de sa perfidie.

S'il était possible de former une table où les pensées et les expressions les plus propres à représenter les passions d'une même espèce fussent ordonnées et disposées de manière qu'on pût en saisir les nuances, la succession, le mélange et la gradation, on verrait que chaque passion a son langage déterminé, et sa marche propre et particulière, dont on ne peut s'écarter qu'en tombant dans le raffinement et l'affectation. La grande difficulté c'est de savoir appliquer aux cas particuliers les idées générales, ainsi que l'a fait Virgile, qui, en suivant les pensées de Catulle, d'Homère et de plusieurs autres poëtes, a eu le secret de se les rendre propres en les individualisant, et de leur imprimer ainsi le caractère de l'originalité.

Cependant le souverain des dieux entend l'imprécation d'Ariadne, et l'approuve par un mouvement de tête qui ébranle les fondements de la terre, soulève les abîmes des mers, et fait trembler l'immense voûte de l'Olympe; les ombres de l'oubli enveloppent tout à coup la mémoire de Thésée, qui n'ayant pu se rappeler les ordres qu'il avait reçus de son père, et jusqu'alors présents à son souvenir, voit ce vieillard malheureux se précipiter du haut d'une tour dans les gouffres de la mer.

Ainsi le ciel, vengeur d'Ariadne, fait expier à Thésée le crime de sa perfidie en le condamnant aux larmes du deuil et de la douleur, au moment même où il s'attendait à ne verser que celles du bonheur et de la joie.

Cette tragédie finit par un dénoûment heureux: Bacchus, épris d'amour pour Ariadne, arrive pour la consoler, accompagné du cortége bruyant et tumultueux des Satyres et des Silènes; les uns agitent leurs thyrses, et prenant des attitudes extravagantes, poussent de longs cris dans les airs; les autres se disputent les membres sanglants d'un taureau qu'ils viennent de mettre en pièces; ceux-ci s'entourent de serpents tout vifs; ceux-là, les mains élevées, frappent des tambours bruyants; aux accents aigus des bassins d'airain se mêle le son enroué des cornets, et l'air retentit au loin du chant sauvage des flûtes barbares.

On croit voir un de ces bas-reliefs où le ciseau d'un sculpteur habile a représenté le triomphe de Bacchus et d'Ariadne, avec cette différence néanmoins que la poésie a sur les arts du dessin l'avantage d'exposer les développements et les détails successifs d'un sujet donné, de varier les attitudes, de multiplier les scènes, et d'en rendre le mouvement même.

Cet intéressant épisode est suivi de ce qui se passe de plus grand et de plus mémorable aux noces de Thétis et de Pélée; toutes les divinités, à l'exception d'Apollon et de Latone, s'empressèrent d'y assister; après qu'elles se furent assises autour de la table du festin, les Parques se mirent à chanter les destinées des nouveaux époux: elles leur prédirent surtout la naissance de ce fier et superbe Achille, qui devait faire tant de mal à Troie, et tant d'honneur à la Grèce.

La propriété des mots, le talent de les mettre toujours à leur place, une précision extrême et une extrême élégance, des images très-hardies et des tableaux toujours vrais, une proportion juste entre le sujet et la pensée, entre la pensée et l'expression, voilà ce qui distingue éminemment Catulle, et ce qu'on ne retrouve plus, du moins au même degré, dans aucun poëte latin, à l'exception de Virgile et d'Horace.

Indépendamment du poëme sur les noces de Thétis et de Pélée, nous avons encore de Catulle deux autres épithalames que je crois avoir été, sinon traduits littéralement, du moins imités du grec. Toujours est-il certain que Catulle, comme je l'ai déjà dit, fit des poésies de Sapho sa lecture ou plutôt son étude favorite; que son ode à sa maîtresse est

empruntée de celle de Sapho, ce qui serait encore un secret dans la république des lettres, si Longin ne nous eût transmis l'original; que Sapho dut à ses épithalames une grande partie de sa célébrité, et qu'enfin dans ceux de Catulle on remarque une vérité dans les images, une simplicité dans l'expression, un certain abandon dans les tournures, une facilité dans les mouvements du vers et une sobriété d'inversions qui, au jugement des anciens rhéteurs, caractérisaient particulièrement les ouvrages de Sapho, et que n'offrirent plus les meilleurs poëtes latins, lorsqu'après avoir marché longtemps sur les traces des poëtes grecs, ils eurent enfin un style et une manière entièrement à eux.

Il y a dans Catulle un poëme sur la bizarre et malheureuse aventure du bel Atys, dont la versification est d'un genre particulier ou plutôt unique. Cet ouvrage est peu susceptible d'analyse; je me bornerai donc à remarquer que le rhythme sautillant, rapide, bruyant et précipité dont le poëte a fait choix, a un caractère d'agitation, d'égarement et de désordre qui convient si parfaitement au sujet qu'il traite, que je n'en vois aucun autre auquel on pût l'appliquer sans blesser toutes les lois de la convenance.

J'avoue que je n'ai pu voir sans étonnement que l'abbé Souchay, dans ses *Mémoires sur l'élégie et sur les poëtes élégiaques*, n'ait pas même fait mention de Catulle. Je remarquerai à ce sujet que plusieurs savants ont sérieusement demandé si ce poëte devait être rangé dans la classe des auteurs lyriques, ou des élégiaques, ou des épigrammatiques : questions oiseuses et misérables, dont je ne conçois pas comment de bons esprits se sont avisés. Catulle a fait des épigrammes, et, pour parler le langage d'aujourd'hui, des madrigaux et des pièces fugitives, des odes, des hymnes, des épithalames, des élégies; il s'est même exercé dans le genre héroïque, et partout on trouve l'esprit, le ton et les couleurs propres de chacun de ces genres. Et comment refuser une place parmi les poëtes élégiaques à celui qui, le premier, fit présent à sa nation de ce genre de poésie, et qui ne fut effacé par aucun de ses successeurs? Aux tableaux imposants et vastes substituer des images tranquilles et douces; parler au cœur, l'émouvoir et l'attendrir au lieu d'y porter l'agitation et le trouble; tirer ses comparaisons non de ce que la nature a de menaçant, de sauvage et de terrible, mais de ce qu'elle a de plus calme, de plus innocent et de plus aimable; faire couler doucement les pleurs, et ne les arracher jamais; employer la métaphore à orner l'expression plutôt qu'à la relever; ne faire entendre de l'amour que ses gémissements et ses plaintes, et laisser ses fureurs et ses emportements aux poëmes héroïques, c'est-à-dire à la tragédie et à l'épopée; plus d'aisance et de facilité que de noblesse et de dignité dans la diction; des mouvements plutôt négligés que trop soignés dans le rhythme; enfin beaucoup de délicatesse dans les pensées et beaucoup de simplicité dans le style, voilà les traits caractéristiques et propres de l'élégie; mais ces traits, où se montrent-ils d'une manière plus sensible, plus frappante que dans le trop petit nombre des élégies de Catulle qui sont parvenues jusqu'à nous?

Passons à ses Iambes ou hendécasyllabes, plus généralement connus sous le nom d'épigrammes.

Les épigrammes, ainsi que l'exprime le mot, n'étaient primitivement autre chose que des inscriptions gravées sur les frontispices des temples, au bas des autels, sur les piédestaux des statues, sur la pierre des tombeaux, en un mot sur les divers monuments tant publics que particuliers. Insensiblement elles s'étendirent à d'autres objets, et reçurent la force du vers; transformées en petits poëmes, elles existèrent par elles-mêmes; enfin, sans changer de nom, elles changèrent tellement de nature, qu'il y a une infinité d'inscriptions qu'on ne saurait mettre au nombre des épigrammes, et une infinité d'épigrammes qui n'ont absolument rien de commun avec les inscriptions.

L'épigramme ne fut dès lors considérée que comme une petite pièce de vers qui n'a qu'un seul objet, et n'exprime qu'une seule pensée. C'est ainsi que les savants se sont tous accordés à la définir; ils ont ajouté qu'il y en avait deux sortes, la *simple* et la *composée*. Ils ont donné le nom d'épigramme *simple* à celle où la pensée se développant par degrés marche avec grâce et d'un pas égal jusqu'à ce qu'elle soit complétement exprimée, et telle fut celle des Grecs et de leur fidèle et constant imitateur Catulle; on l'a nommée *composée*, lorsque la pensée s'y cache pour ne s'y montrer qu'à la fin, et toujours d'une manière spirituelle, piquante et inattendue, et tel est le caractère de celles de Martial.

Il s'est élevé parmi des savants du premier ordre des disputes graves pour savoir lequel de ces deux poëtes méritait la préférence. Muret prétend que Martial est à Catulle ce qu'un vil bouffon est à l'homme du meilleur ton et de la meilleure compagnie; Navagero, sénateur vénitien, l'ami de Fracastor et de Bembo, et poëte presque digne du siècle d'Auguste, portait encore plus loin son mépris pour Martial et son culte pour Catulle; un certain jour de l'année, consacré par lui aux Muses, il sacrifiait aux mânes de ce dernier un volume de Martial qu'il jetait solennellement dans les flammes. Juste Lipse et Jules-César Scaliger, au contraire, élèvent Martial bien au-dessus de Catulle. Mais au lieu d'insister sur des comparaisons qui, loin de rien éclairer, ne servent le plus souvent qu'à faire naître des schismes et à scandaliser la république des lettres, ne valait-

il pas mieux mettre ces deux poëtes à leur véritable place, en nous faisant observer que leurs épigrammes, pour avoir un même nom, n'en diffèrent pas moins essentiellement les unes des autres.

Les épigrammes de Martial, et tous les petits ouvrages de poésie qu'on désigne aujourd'hui par ce nom, ne doivent leur prix, leur caractère, je dis plus, leur essence, qu'aux mots heureux ou aux traits piquants qui les assaisonnent, et par lesquels surtout elles sont ordinairement terminées. Envisagées sous cet aspect, elles prennent différentes formes.

Souvent l'épigramme est d'autant plus maligne que son venin ne se montre qu'à la suite des douceurs et des caresses de la louange; ainsi, dans la corbeille de Cléopâtre, l'aspic était caché sous les fleurs. Quelquefois semblable à ces animaux que la nature a hérissés de dards et de pointes, elle pique et blesse par tous les bouts; tantôt, après s'être longtemps cachée, elle laisse tomber tout à coup son voile, dont elle ne s'était couverte que pour exciter plus d'attention et de curiosité; tantôt, sûre de ses coups, elle se montre audacieusement à découvert, et fait briller les traits aigus et perçants dont elle est armée. Mais sous quelque forme qu'elle paraisse, on voit qu'elle n'a rien de commun avec les épigrammes de Catulle, lesquelles en général doivent surtout leur effet à la pureté du style, à la délicatesse des tournures et au charme secret qui en embellit toutes les parties.

Ces dernières ressembleraient plutôt à nos madrigaux et à nos pièces de vers que nous nommons *fugitives*, si la monotonie des terminaisons, la nécessité des verbes auxiliaires et le manque de flexibilité dans les mouvements permettaient à notre langue d'atteindre à la précision, à l'élégance et à l'harmonie des langues grecque et latine. Et qu'on n'imagine pas qu'il en coûte moins pour réussir dans celle-ci que dans les premières. Un seul mot heureux, un seul trait piquant, une seule tournure fine et neuve suffit pour faire le succès d'une de nos épigrammes; lorsque dans celles de Catulle, ainsi que dans nos madrigaux et nos poésies légères, il n'est aucune de leurs parties sur lesquelles l'art ne doive agir, sans que l'art doive se faire sentir dans aucune de leurs parties. Préférer les pensées brillantes, les traits ingénieux épars çà et là, dans quelque ouvrage que ce puisse être, à l'élégance, à la justesse et à l'accord répandus sur le tout ensemble, c'est préférer l'éblouissante et fugitive clarté des éclairs à la douce et constante lumière du jour.

J'ai dit que nous n'avions pas aujourd'hui tous les ouvrages de Catulle. En effet, Pline, dans son *Histoire naturelle*, parle d'un poëme sur les enchantements en amour, dont il ne reste pas un seul mot; et Térentianus Maurus cite quelques vers tirés d'un morceau de poésie qui a également péri. Quelques savants lui ont attribué le *Pervigilium Veneris*: c'est une méprise où l'on n'a pu tomber qu'en confondant les ornements recherchés et superflus avec la sage et vraie richesse, l'afféterie avec la grâce, et le raffinement avec la finesse.

Quant au poëme intitulé *Ciris*, dont quelques-uns ont voulu que Catulle fût l'auteur, et que plus communément on donne à Virgile, il n'appartient, selon moi, ni à l'un ni à l'autre.

Je terminerai ce mémoire par une observation qui sans doute a été faite plus d'une fois, mais dont il paraît qu'on perd trop aisément le souvenir. On a peine à concevoir comment un poëte aussi aimable, d'un aussi bon ton, et surtout aussi pur, aussi élégant dans sa diction que l'était Catulle, a pu se permettre tant de mots grossiers, tant d'expressions obscènes. Un coup d'œil jeté sur les mœurs des Romains suffit pour résoudre ce problème et faire cesser toute surprise. Les Romains n'avaient point avec les femmes ces conversations intimes et familières de tous les jours, de toutes les heures, et sur toutes les sortes d'objets, que nous avons avec elles, et qui, sans nous rendre plus réservés et plus chastes dans nos mœurs, ont dû nécessairement imprimer à notre langue le caractère de la circonspection, de la réserve et de la pudeur.

CATULLE.

I.

A qui dédier ce livret nouveau et tout frais poli à la pierre ponce? A toi, Cornélius, à *toi qui* estimais déjà quelque peu ces bagatelles, alors que tu osas, le premier d'entre les Romains, écrire en trois volumes l'histoire des siècles passés, œuvre savante et laborieuse, par Jupiter! Reçois donc ce livre, quel que soit son contenu, quelle que soit sa valeur; et qu'il vive, ô muse protectrice! au delà d'un siècle.

II.

AU MOINEAU DE LESBIE.

Moineau, délices de ma maîtresse, qui joues avec elle, qu'elle cache dans son sein, qu'elle agace avec le doigt, et dont elle provoque les vives morsures, lorsqu'elle cherche, en m'attendant, je ne sais quelles agréables distractions (et cela, je pense, pour alléger sa douleur, et calmer la violence de ses désirs); que ne puis-je, comme elle, jouer avec toi, et rendre moins lourds les chagrins qui m'oppressent! Ces jeux me seraient aussi doux que le fut, dit-on, à la rapide Atalante, la pomme d'or qui fit tomber enfin sa ceinture virginale.

III.

IL DÉPLORE LA MORT DU MOINEAU.

Pleurez, Grâces, Amours, et vous tous,

CARMEN I.

Quoi dono lepidum novum libellum,
Arida modo pumice expolitum?
Corneli, tibi: namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas,
Jam tum, quum ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis,
Doctis, Jupiter! et laboriosis.
Quare habe tibi, quidquid hoc libelli est,
Qualecunque: quod, o patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne seclo.

CARMEN II.

AD PASSEREM LESBIÆ

Passer, deliciæ meæ puellæ,
Quicum ludere, quem in sinu tenere,
Quoi primum digitum dare adpetenti,
Et acris solet incitare morsus:
Quum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid lubet jocari,
(Ut solatiolum sui doloris:,
Credo, ut tum gravis acquiescat ardor),
Tecum ludere, sicut ipsa, possem,
Et tristis animi levare curas;
Tam gratum mihi, quam ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam soluit diu ligatam.

CARMEN III.

LUCTUS IN MORTE PASSERIS.

Lugete, o Veneres, Cupidinesque,

nommes qui avez le privilége de la beauté. Il n'est plus, le moineau de ma Lesbie, moineau ses délices, et qu'elle aimait plus que ses yeux ! Il était si caressant ! il connaissait sa maîtresse, comme une jeune fille connaît sa mère ; il ne la quittait jamais, et sautillant autour d'elle, tantôt ici, tantôt là, il la charmait par son gazouillement continu. Et maintenant il erre sur les sombres rivages d'où personne, dit-on, ne revient. Sois maudite, fatale nuit du Ténare qui ensevelis dans tes ombres tout ce qui est beau ! et il était si gracieux, le moineau que tu m'as ravi ! O malheur ! c'est à cause de toi, pauvre petit, que les yeux gonflés de mon amie sont à présent rougis de larmes.

IV.

DÉDICACE D'UN NAVIRE.

Amis, voyez ce navire ; il fut, à l'en croire, le plus rapide des esquifs, et nul autre, soit à la rame, soit à la voile, ne put le devancer à la course. Il défie de le nier, et la côte orageuse de l'Adriatique, et les Cyclades, et l'illustre Rhodes, et la Thrace inhospitalière, et la Propontide, et la mer irritée du Pont, dont naguère, forêt chevelue, il couronnait les rivages, troublant du sifflement de ses rameaux les sommets du Cytore. Tout cela vous fut, ajoute-t-il, tout cela vous est encore bien connu, Amastris, Cytore aux bosquets de buis, toi dont la cime porta ses ancêtres depuis l'origine la plus reculée, toi qui le vis pour la première fois plonger ses rames dans les flots. C'est de là qu'à travers les ondes furieuses, il a ramené son maître, tantôt ayant le vent à droite qu à gauche, et tantôt en poupe. Jamais, depuis son départ de mers inconnues jusqu'à son arrivée dans ce lac limpide, on n'offrit pour lui des vœux aux dieux du rivage. Mais ce temps est passé ; il vieillit maintenant dans le calme du port, et se consacre à vous, Castor et Pollux, tous deux frères et jumeaux.

V.

A LESBIE.

Vivons, ô ma Lesbie, vivons pour nous aimer, et que les vains murmures de la vieillesse chagrine ne nous inquiétent pas. La lumière du soleil peut s'éteindre et reparaître ; mais

Et quantum est hominum venustiorum !
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer, deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis suis amabat :
Nam mellitus erat, suamque norat
Ipsam tam bene, quam puella matrem :
Nec sese a gremio illius movebat ;
Sed circumsiliens modo huc, modo illuc,
Ad solam dominam usque pipilabat.
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc, unde negant redire quemquam :
At vobis male sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis :
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male ! O miselle passer,
Tua nunc opera, meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli !

CARMEN IV.

DEDICATIO PHASELI.

Phaselus ille, quem videtis, hospites,
Ait fuisse navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse præterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare litus, insulasve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum sinum,
Ubi iste, post Phaselus, antea fuit
Comata silva : nam Cytorio in jugo
Loquente sæpe sibilum edidit coma.
Amastri Pontica, et Cytore buxifer,
Tibi hæc fuisse et esse cognotissima
Ait Phaselus : ultima ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine,
Tuo imbuisse palmulas in æquore,
Et inde tot per impotentia freta
Herum tulisse ; læva, sive dextera
Vocaret aura, sive utrumque Jupiter
Simul secundus incidisset in pedem ;
Neque ulla vota litoralibus Diis
Sibi esse facta, quum veniret a mari
Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed hæc prius fuere : nunc recondita
Senet quiete, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor, et gemelle Castoris.

CARMEN V.

AD LESBIAM.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere et redire possunt :

nous, lorsqu'une fois la lumière de nos jours, cette lueur fugitive, s'est éteinte, il nous faut tous dormir dans une nuit éternelle. Donne-moi donc mille baisers, puis cent, puis mille autres, et encore cent et encore mille, et cent autres encoré. Qu'après des milliers enfin nous en embrouillions si bien le nombre que nous ne le sachions plus, et qu'un envieux ne puisse nous jalouser en apprenant qu'il s'est donné tant de baisers.

VI.

A FLAVIUS.

Flavius, si celle qui fait tes délices n'était pas dépourvue de charmes ni de grâces, tu me le dirais bien, et ne pourrais me le taire à moi, ton cher Catulle. Assurément tu aimes je ne sais quelle basse courtisane aux caresses fiévreuses, et tu rougis de l'avouer. Car tes nuits ne se passent pas dans le veuvage; ton lit le dit assez haut, bien qu'il soit muet; les guirlandes dont il est orné, les parfums qu'il exhale; ces carreaux, ces coussins partout foulés, tout me révèle ce que tu voudrais me taire. Pourquoi cette allure efflanquée, si elle ne trahit tes folies nocturnes? Je veux dans mes vers légers immortaliser Flavius et ses amours.

VII.

A LESBIE.

Tu me demandes Lesbie combien de tes baisers il faudrait pour satisfaire, pour vaincre mon avidité. Autant de grains de sable sont amoncelés en Lybie dans les champs parfumés de Cyrène, entre le temple brûlant de Jupiter et la tombe révérée de l'antique Battus; autant d'astres éclairent dans le silence de la nuit les furtives amours des mortels, autant de baisers il faudrait à l'insensé Catulle pour calmer ses ardeurs. Ah! puissent les envieux n'en pouvoir compter le nombre et les enchanteurs à la langue funeste n'en parler jamais!

VIII.

CATULLE A LUI-MÊME.

Infortuné Catulle, mets un terme à tes transports et ne cherche plus à ressaisir ce qui t'échappe. De beaux jours ont brillé pour toi, alors que tu venais et revenais à la voix d'une jeune fille plus aimée de toi que nulle ne le

Nobis, quem semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille, deinde centum;
Dein mille altera, dein secunda centum;
Dein usque altera mille, deinde centum:
Dein, quum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit,
Quum tantum sciat esse basiorum.

CARMEN VI.

AD FLAVIUM.

Flavi, delicias tuas Catullo,
Ni sint illepidæ atque inelegantes,
Velles dicere, nec tacere posses.
Verum nescio quid febriculosi
Scorti diligis: hoc pudet fateri.
Nam, te non viduas jacere noctes
Nequidquam tacitum cubile clamat,
Sertis ac Syrio fragrans olivo,
Pulvinusque peræque et hic et illic
Attritus, tremulique quassa lecti
Argutatio inambulatioque:
Nam mi prævalet ista nil tacere.
Cur nunc tam latera exfutata pandas,
Ni tu quid facias ineptiarum?
Quare quidquid habes boni malique,
Dic nobis. Volo te ac tuos amores
Ad cœlum lepido vocare versu.

CARMEN VII.

AD LESBIAM.

Quæris, quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis superque?
Quam magnus numerus Lybissæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis,
Oraclum Jovis inter æstuosi
Et Batti veteris sacrum sepulcrum;
Aut quam sidera multa, quum tacet nox,
Furtivos hominum vident amores:
Tam te basia multa basiare,
Vesano satis et super Catullo est,
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua.

CARMEN VIII.

AD SE IPSUM.

Miser Catulle, desinas ineptire,
Et, quod vides perisse, perditum ducas.
Fulsere quondam candidi tibi soles,
Quum ventitabas, quo puella ducebat

sera jamais. Heureux moments qu'ont signalés tant de joyeux ébats! Ce que tu voulais, elle le voulait aussi. Oui, de beaux jours alors brillaient pour toi! Mais elle ne veut plus maintenant. Cesse donc toi-même de vouloir puisque tu ne peux plus rien sur elle; ne poursuis plus celle qui te fuit, et cesse de vivre malheureux. Souffre avec constance; endurcis ton âme. Adieu, Lesbie. Déjà Catulle est moins sensible: il ne te cherchera plus, ne te fatiguera plus de ses prières; mais tu pleureras, perfide, lorsque tes nuits s'écouleront sans qu'on implore tes faveurs. Quel sort t'est réservé? Qui te recherchera? qui te trouvera belle? qui aimeras-tu? de qui seras-tu la conquête? pour qui réserveras-tu tes baisers? sur quelles lèvres s'imprimeront tes morsures? Mais toi, Catulle, courage! endurcis ton âme.

IX.

A VERANNIUS.

Verannius, ô toi le plus cher de tous mes amis! te voilà donc rendu à tes foyers, à tes dieux pénates, à tes frères qui t'aiment tous si tendrement, à ta vieille mère. Te voilà enfin, et je vais te revoir sain et sauf; je vais écouter ces récits où tu nous dépeindras, suivant ta coutume, les mœurs de l'Espagne, ses contrées, ses hauts faits, ses peuples divers. Suspendu à ton cou, j'embrasserai ton aimable visage, je couvrirai tes yeux de baisers. O vous, les plus heureux des mortels, qui de vous est plus joyeux, plus heureux que moi?

X.

SUR LA MAITRESSE DE VARRUS.

Je me promenais, sans but, dans le forum, lorsque je rencontrai Varrus, mon cher Varrus, qui m'entraîna chez l'objet de ses amours. Au premier coup d'œil, je ne la trouvai dénuée ni de beauté ni de grâces. A peine entrés, la conversation s'engagea sur différents sujets, entre autres sur la Bythinie, sur la nature de ce pays, son état actuel: avais-je retiré de mon voyage un grand profit? Je répondis, ce qui était vrai, que ni moi, ni le préteur, ni aucun de ceux qui l'accompagnaient, nous n'en étions revenus plus riches: d'autant plus que le préteur, perdu de débauche, se souciait des gens de sa suite comme d'un poil de sa barbe? — Cependant, les porteurs les plus renommés viennent de ce pays, et l'on prétend que vous en avez ramené quelques-uns pour votre litière.— Moi, afin de passer pour plus heureux que les autres, aux yeux de la belle. « Le destin, dis-je, ne m'a pas été si con-

Amata nobis, quantum amabitur nulla.
Ibi illa multa tam jocosa fiebant,
Quæ tu volebas, nec puella nolebat.
Fulsere vere candidi tibi soles.
Nunc jam illa non vult: tu quoque, impotens, noli;
Nec, quæ fugit, sectare, nec miser vive:
Sed obstinata mente perfer, obdura.
Vale, puella: jam Catullus obdurat,
Nec te requiret, nec rogabit invitam.
At tu dolebis, quum rogaberis nulla,
Scelesta, nocte. Quæ tibi manet vita?
Quis nunc te adibit? quoi videberis bella?
Quem nunc amabis? quoius esse diceris?
Quem basiabis? quoi labella mordebis?
At tu, Catulle, destinatus obdura.

CARMEN IX.

AD VERANNIUM.

Veranni, omnibus e meis amicis
Antistans mihi millibus trecentis,
Venistine domum ad tuos Penates,
Fratresque unanimos, anumque matrem?
Venisti. O mihi nuntii beati!
Visam te incolumen, audiamque Hiberum
Narrantem loca, facta, nationes,
Ut mos est tuus; applicansque collum,
Jucundum os, oculosque suaviabor.
O quantum est hominum beatiorum,
Quid me lætius est beatiusve!

CARMEN X.

DE VARRI SCORTO.

Varrus me meus ad suos amores
Visum duxerat e foro otiosum;
Scortillum, ut mihi tum repente visum est,
Non sane illepidum, nec invenustum.
Huc ut venimus, incidere nobis
Sermones varii: in quibus, quid esset
Jam Bithynia, quomodo se haberet,
Et quonam mihi profuisset ære?
Respondi, id quod erat: nihil neque ipsis,
Nec prætoribus esse, nec cohorti,
Cur quisquam caput unctius referret:
Præsertim quibus esset inrumator
Prætor, nec faceret pili cohortem.
At certe tamen, inquiunt, quod illic
Natum dicitur esse, comparasti
Ad lecticam homines: ego, ut puellæ
Unum me facerem beatiorem,
Non, inquam, mihi tam fuit maligne,

traire, dans cette triste expédition que je n'aie pu m'en procurer huit des plus robustes. (A dire vrai je n'en avais aucun qui fût capable ni chez moi, ni ailleurs, de charger seulement sur ses épaules les débris d'un vieux grabat).» —A ces mots, la belle, en vraie courtisane: Prête-les-moi pour quelques instants; je t'en supplie, mon cher Catulle; je veux aller au temple de Sérapis. — Un instant, ma belle, je ne sais comment j'ai pu te dire qu'ils étaient à moi. Tu connais Caïus Cinna, mon compagnon de voyage; c'est lui qui les a ramenés. A lui ou à moi, qu'importe; j'en use comme s'ils m'appartenaient. Mais toi, tu es une indiscrète, une impertinente, qui ne permets pas aux gens la moindre distraction.

XI.

A FURIUS ET AURÉLIUS.

Furius et Aurélius, compagnons de Catulle; soit qu'il pénètre jusqu'aux extrémités de l'Inde, que baignent au loin, sur ses rivages, les flots retentissants de la mer Orientale;

Soit qu'il parcoure l'Hyrcanie ou la molle Arabie, le pays des Scythes, ou celui du Parthe, aux flèches redoutables, ou les bords du Nil, jusqu'aux lieux où il se jette par sept embouchures dans la mer qu'il colore de son onde;

Soit que, franchissant les cimes escarpées des Alpes, il visite les trophées du grand César, ou le Rhin, ce fleuve des Gaules, ou les sauvages Bretons, aux limites du monde;

Je le sais, partout où me conduira la volonté des dieux vous êtes prêts à me suivre; mais mon amitié ne vous le demande pas: ce qu'elle réclame de vous, c'est de dire seulement à ma maîtresse ces tristes paroles:

Qu'elle vive heureuse et tranquille avec cette foule d'amants qu'elle enchaîne à son char sans en aimer sincèrement un seul, mais dont elle épuise les forces par ses lascifs emportements.

Qu'elle ne compte plus comme autrefois sur mon amour, sur cet amour qui s'est éteint par sa faute, comme la fleur des champs qu'a blessée en passant le soc de la charrue.

XII.

A ASINIUS.

Asinius le Marrucinien, tu fais de ta main gauche, au milieu de la gaîté et du vin, un usage qui n'est pas beau; tu enlèves les serviettes de tes voisins trop négligents. Cela te paraît spirituel? tu te trompes, imbécille:

Ut, provincia quod mala incidisset,
Non possem octo homines parare rectos.
At mi nullus erat, neque hic, neque illic,
Fractum qui veteris pedem grabati
In collo sibi collocare posset.
Hic illa; ut decuit cinædiorem,
Quæso, inquit, mihi, mi Catulle, paullum
Istos commoda; nam volo ad Serapin
Deferri. Mane, inquii puellæ;
Istud, quod modo dixeram me habere,
Fugit me ratio: meus sodalis
Cinna est Caius: is sibi paravit.
Verum, utrum illius, an mei, quid ad me?
Utor tam bene, quam mihi pararim.
Sed tu insulsa male, et molesta vivis,
Per quam non licet esse negligentem

CARMEN XI.

AD FURIUM ET AURELIUM.

Furi et Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrabit Indos,
Litus ut longe resonante Eoa
Tunditur unda;
Sive in Hircanos, Arabasque molles,
Seu Sacas, sagittiferosque Parthos,
Sive qua septemgeminus colorat
Æquora Nilus;
Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta magni,
Gallicum Rhenum, horribilesque ultimosque Britannos;
Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cœlitum, tentare simul parati,
Pauca nuncupate meæ puellæ
Non bona dicta:
Cum suis vivat valeatque mœchis,
Quos simul complexa tenet trecentos,
Nullum amans vere, sed identidem omnium
Ilia rumpens.
Nec meum respectet, ut ante, amorem,
Qui illius culpa cecidit; velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.

CARMEN XII.

AD ASINIUM.

Marrucine Asini, manu sinistra
Non belle uteris in joco atque vino;
Tollis lintea negligentiorum.
Hoc salsum esse putas? fugit te, inepte,

c'est ignoble et dégoûtant. Tu ne m'en crois pas? crois-en Pollion, ton frère, qui donnerait un talent pour racheter tes larcins : il s'entend, lui, en élégance et en bon goût. Ainsi donc, ou prépare-toi à recevoir trois cents vers satiriques, ou rends-moi ma serviette. Ce n'est pas pour le prix de l'objet; mais c'est un souvenir d'ami. Fabullus et Vérannius m'ont envoyé en cadeau de chez les Ibères des linges de table. Je dois y tenir comme à Fabullus et à mon cher Vérannius.

XIII.

A FABULLUS.

Tu feras d'ici à peu de jours un excellent souper chez moi, mon cher Fabullus, si les dieux te protégent, et si tu apportes avec toi des mets délicats et nombreux, sans oublier blanche fillette, bons vins et bons mots, et toute la troupe des Jeux et des Ris; je te le répète, tu feras chez moi un excellent souper, mon aimable ami, si tu apportes tout cela; car la bourse de ton pauvre Catulle, hélas! n'est qu'un nid d'araignées. Mais tu recevras en échange toutes les marques d'une amitié sincère; tu recevras surtout ce qui rend un repas élégant et agréable, c'est-à-dire des parfums que les grâces et les amours ont donnés à ma jeune maîtresse, et tels qu'en les respirant tu prieras les dieux de te rendre tout nez des pieds à la tête.

XIV.

A CALVUS LICINIUS.

Si je ne t'aimais plus que mes yeux, ô mon charmant Calvus, je te vouerais pour ce présent une haine Vatinienne. Car qu'ai-je fait, ou qu'ai-je dit pour que tu m'affligeasses de cette foule de poëtes? Que les dieux confondent le client qui t'a envoyé tant d'impies! Que si, comme je le soupçonne, ces belles trouvailles sont un cadeau du grammairien Sylla, je ne me plains plus, mais je me réjouis que tes travaux du Forum ne soient pas perdus. Grands dieux! l'effroyable et maudit livre que tu as dépêché à ton Catulle, pour le faire mourir à petit feu, un jour des Saturnales, le meilleur jour de l'année! Non, non, ta malice ne passera pas comme cela : car dès qu'il fera jour je volerai aux magasins des libraires : les Césius, les Aquinius, les Suffénus, je réunirai toutes les

Quamvis sordida res et invenusta est.
Non credis mihi? Crede Pollioni
Fratri, qui tua furta vel talento
Mutari velit : est enim leporum
Disertus puer, ac facetiarum.
Quare aut hendecasyllabos trecentos
Exspecta, aut mihi linteum remitte,
Quod me non movet æstimatione,
Verum est mnemosynon mei sodalis :
Nam sudaria Sætaba ex Hiberis
Miserunt mihi muneri Fabullus
Et Verannius. Hæc amem necesse est.
Ut Veranniolum meum et Fabullum.

CARMEN XIII.

AD FABULLUM.

Cœnabis bene, mi Fabulle, apud me
Paucis, si tibi dii favent, diebus,
Si tecum attuleris bonam atque magnam
Cœnam, non sine candida puella,
Et vino et sale; et omnibus cachinnis.
Hæc si, inquam, attuleris, venuste noster,
Cœnabis bene : nam tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum.
Sed contra accipies meros amores,
Seu quid suavius elegantiusve est;
Nam unguentum dabo, quod meæ puellæ
Donarunt Veneres, Cupidinesque :
Quod tu quum olfacies, deos rogabis,
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

CARMEN XIV.

AD CALVUM LICINIUM.

Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundissime Calve, munere isto
Odissem te odio Vatiniano;
Nam quid feci ego, quidve sum locutus,
Cur me tot male perderes poetis?
Isti dii mala multa dent clienti,
Qui tantum tibi misit impiorum.
Quod si, ut suspicor, hoc novum ac repertum
Munus dat tibi Sulla literator;
Non est mi male, sed bene ac beate,
Quod non dispereunt tui labores.
Dii magni, horribilem et sacrum libellum,
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
Misti, continuo ut die periret,
Saturnalibus, optimo dierum.
Non, non hoc tibi, salse, sic abibit;
Nam, si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia : Cæsios, Aquinios,
Suffenum, omnia colligam venena,

pestes de la littérature, et je t'enverrai ces fléaux en représailles. En attendant, bonsoir; retournez d'où vous êtes venus, pour mon malheur, empoisonneurs de notre siècle, exécrables poëtes..... S'il prend tant envie à quelqu'un de vous de lire mes sottises, et d'oser toucher à Catulle, je lui donnerai de mes nouvelles.

XV.

A AURÉLIUS.

Je te recommande à toi, Aurélius, moi et mes amours; je te demande modestement la grâce, si tu as jamais désiré quelque chose de chaste et de pur, de me conserver pur cet enfant; je ne parle pas des atteintes du peuple; je ne crains rien de ces gens qui passent et repassent sur la place, sans autre souci que leurs affaires; mais je te redoute, toi et ta verge funeste aux enfants candides et pervers. Emploie-la selon ton gré, où tu voudras, tant que tu voudras, à chaque occasion qui viendra s'offrir; et je n'excepte que celui-là; ce n'est pas trop, je pense. Que si, misérable, tu te laissais entraîner par une mauvaise inspiration et un honteux emportement à un aussi grand crime que de dresser tes piéges contre moi-même, ah! alors je te plains! malheur à toi! puisses-tu, les pieds liés, être exposé au supplice des adultères, aux raiforts et aux mugils!

XVI.

A AURÉLIUS ET A FURIUS.

Je vous donnerai des preuves de ma virilité, infâme Aurélius, et toi débauché Furius, qui, parce que mes vers sont un peu libres, suspectez ma pudeur. Le pieux serviteur des Muses doit être chaste : il n'est pas nécessaire que ses vers le soient. Ce qui fait leur charme piquant, c'est leur mollesse et leur lasciveté; c'est leur puissance pour éveiller la luxure, non pas chez les enfants, mais chez ces efféminés qui ne peuvent remuer leurs reins épuisés. Vous, parce que vous avez trouvé dans mes vers des milliers de baisers, vous me croyez un mâle équivoque... Je vous prouverai le contraire.

XVII.

A UNE COLONIE.

O colonie! tu aimes les jeux sur ton pont

Ac te bis suppliciis remunerabor.
Vos hinc interea valete, abite
Illuc, unde malum pedem tulistis,
Secli incommoda, pessimi poetæ.
. . . . . .
Si qui forte mearum ineptiarum
Lectores eritis, manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis,
Pædicabo ego vos, et irrumabo.

CARMEN XV.

AD AURELIUM.

Commendo tibi me ac meos amores,
Aureli : veniam peto pudentem,
Ut, si quidquam animo tuo cupisti,
Quod castum expeteres, et integellum,
Conserves puerum mihi pudice;
Non dico a populo : nihil veremur
Istos, qui in platea modo huc, modo illuc
In re prætereunt sua occupati;
Verum a te metuo, tuoque pene,
Infesto pueris bonis, malisque.
Quem tu, qua lubet, ut lubet, moveto
Quantum vis, ubi erit foris paratum.
Hunc unum excipio, ut puto pudenter.
Quod si te mala mens, furorque vecors
In tantam impulerit, sceleste, culpam,
Ut nostrum insidiis caput lacessas;
Ah! tum te miserum, malique fati,
Quem attractis pedibus, patente porta,
Percurrent raphanique, mugilesque.

CARMEN XVI.

AD AURELIUM ET FURIUM.

Pædicabo ego vos, et irrumabo,
Aureli pathice, et cinæde Furi;
Qui me ex versiculis meis putatis,
Quod sint molliculi, parum pudicum;
Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum : versiculos nihil necesse est;
Qui tum denique habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi, ac parum pudici,
Et, quod pruriat, incitare possunt,
Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, quod millia multa basiorum
Legistis, male me marem putatis;
Pædicabo ego vos, et irrumabo.

CARMEN XVII

AD COLONIAM

O Colonia, quæ cupis ponte ludere longo,

où tu peux te donner le plaisir de sauter; mais tu crains ses étais chancelants, et tu as peur qu'il ne se brise et ne tombe dans les eaux de ton marais. Eh bien! que ton pont prenne toute solidité jusqu'à se prêter aux danses et aux cérémonies du culte de Mars, si tu consens à me faire la grâce d'un très-divertissant spectacle. Il s'agit de précipiter, la tête la première, un de tes habitants dans la boue du lac, à l'endroit où l'eau est le plus sale et le plus profonde. C'est le plus niais de tous les hommes, il n'a pas la raison d'un enfant de deux ans que son père endort en le berçant. Marié à une jeune fille dans la fleur de son printemps, à une jeune fille plus délicate qu'un tendre agneau, et plus digne de soins que le raisin déjà mûr, il la laisse folâtrer comme il lui plaît, il n'en tient nul compte, et ne bouge pas; mais, comme un aune coupé par la hache, et aussi insensible que s'il n'était pas, mon imbécile ne voit rien, n'entend rien. Sait-il seulement qui il est, s'il existe ou non? eh bien! je veux le jeter du haut de ton pont, pour voir si cela réveillera ses esprits engourdis, et s'il laissera dans la fange sa stupidité, comme une mule y laisse parfois son sabot de fer.

XVIII.

AU DIEU DES JARDINS.

Je te dédie ce bosquet, Priape, et je te le consacre; il t'offrira l'image du temple et du bois sacré que tu as à Lampsaque; car les villes qui s'élèvent sur les côtes poissonneuses de l'Hellespont t'honorent d'un culte particulier.

XIX.

MÊME SUJET.

Jeunes gens, c'est moi dont vous voyez l'image de chêne grossièrement façonnée par la serpe d'un villageois; c'est moi qui ai fertilisé cet enclos, qui ai fait fructifier de plus en plus chaque année cette rustique chaumière couverte de glaïeuls et de joncs entrelacés. Les maîtres de cette chétive demeure, le père comme le fils, me rendent un culte assidu, me révèrent comme leur dieu tutélaire: l'un a soin d'arracher constamment les herbes et les ronces qui voudraient envahir mon petit domaine; l'autre m'apporte sans cesse d'abondantes offrandes; ses jeunes mains ornent mon image tantôt d'une couronne émaillée de fleurs, prémices du printemps, tantôt d'épis naissants aux pointes verdoyantes; tantôt de brunes vio-

Et salire paratum habes: sed vereris inepta
Crura ponticuli adsulitantis, inredivivus
Ne supinus eat, cavaque in palude recumbat;
Sic tibi bonus ex tua pons libidine fiat,
In quo vel Salisubsulis sacra suscipiantur;
Munus hoc mihi maximi da, Colonia, risus.
Quemdam municipem meum de tuo volo ponte
Ire præcipitem in lutum, per caputque pedesque;
Verum totius ut lacus, putidæque paludis
Lividissima, maximeque est profunda vorago.
Insulsissimus est homo, nec sapit pueri instar
Bimuli, tremula patris dormientis in ulna.
Quoi quum sit viridissimo nupta flore puella,
Et puella tenellulo delicatior hædo,
Asservanda nigerrimis diligentius uvis;
Ludere hanc sinit, ut lubet, nec pili facit uni,
Nec se sublevat ex sua parte, sed velut alnus
In fossa Liguri jacet supernata securi,
Tantundem omnia sentiens, quam si nulla sit usquam,
Talis iste meus stupor nil videt, nihil audit.
Ipse qui sit, utrum sit, an non sit, id quoque nescit.
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repente excitare veternum,
Et supinum animum in gravi derelinquere cœno,
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

CARMEN XVIII.

AD HORTORUM DEUM.

Hunc lucum tibi dedico, consecroque, Priape,
Qua domus tua Lampsaci est, quaque silva, Priape
Nam te præcipue in suis urbibus colit ora
Hellespontia, cæteris ostreosior oris.

CARMEN XIX.

HORTORUM DEUS.

Hunc ego, juvenes, locum, villulamque palustrem,
Tectam vimine junceo, caricisque maniplis,
Quercus arida, rustica conformata securi
Nutrivi, magis et magis ut beata quotannis:
Hujus nam Domini colunt me, Deumque salutant,
Pauperis tugurii Pater filiusque
Alter, assidua colens diligentia, ut herba
Dumosa, asperaque a meo sit remota sacello;
Alter, parva ferens manu semper munera larga.
Florido mihi ponitur picta vere corolla
Primitu, et tenera virens spica mollis arista;
Luteæ violæ mihi, luteumque papaver,
Pallentesque cucurbitæ, et suave olentia mala; 13

lettes ou de pavots dorés, de pâles courges ou de pommes odorantes; tantôt de raisins que la pourpre colore sous le pampre qui lui sert d'abri. Parfois même (gardez-vous bien de le dire), le sang d'un jeune bouc à la barbe naissante ou celui d'une chèvre ont rougi mon autel. Pour prix de leurs honneurs, Priape doit protéger les maîtres de cette enceinte, et leur vigne et leur petit jardin. Gardez-vous donc, jeunes garçons, d'y commettre aucun larcin. Près d'ici demeure un voisin riche dont le Priape est négligent; c'est là qu'il faut vous adresser, ce sentier vous y conduira.

XX.

MÊME SUJET.

Passant, cette image de peuplier, œuvre grossière d'un artiste de village, c'est la mienne, c'est celle de Priape; je protége contre la main rapace des voleurs cet enclos que tu vois sur la gauche, la chaumière de son pauvre maître et son petit jardin. Au printemps, il me pare d'une couronne de fleurs; en été, d'une guirlande d'épis dorés par les feux du soleil; en automne, des doux fruits de la vigne et de pampres verdoyants; d'olives d'un vert pâle pendant les rigueurs de l'hiver. Aussi la chèvre nourrie dans mes pâturages porte-t-elle à la ville les mamelles gonflées de lait; et lorsqu'il vend à la ville l'agneau engraissé dans mes bergeries, il revient au logis les mains chargées d'argent. Alors il enlève à la vache mugissante ses tendres génisses pour en offrir le sang aux autels des dieux. Redoute donc, passant, la divinité protectrice de ces lieux et garde-toi de l'outrager d'une main sacrilége. Il y va de ton intérêt, sinon le châtiment est prêt. Ce phallus rustique te l'infligera. Par Pollux, dis-tu, je viendrai en faire l'expérience. Eh bien! par Pollux, voici le métayer. Arraché par son bras, ce phallus va pour toi se changer en massue.

XXI.

A AURÉLIUS.

Aurélius, père des affamés de Rome et de tout l'univers, et partant du présent, du passé et de l'avenir, tu veux corrompre mes amours, et tu ne te caches pas : dès que vous êtes ensemble, te voilà qui batifolles, et te presses contre lui, et t'y prends de toutes les façons : peines perdues! car pendant que tu me tends les embûches, je te devancerai... Encore, si tu ne faisais pas cela à jeun, je me tairais. Ce qui m'afflige maintenant, c'est que mon pauvre enfant s'habitue à la faim et à la soif. Cesse donc, aujourd'hui que tu le peux encore avec

Uva pampinea rubens educata sub umbra.
Sanguine hanc etiam mihi (sed tacebitis) aram
Barbatus linit hirculus, cornipesque capella;
Pro queis omnia honoribus hæc necesse Priapo
Præstare, et domini hortulum, vineamque tueri.
Quare hinc, o pueri, malas abstinete rapinas.
Vicinus prope dives est, negligensque Priapus.
Inde sumite, semita hæc deinde vos feret ipsa.

CARMEN XX.

HORTORUM DEUS.

Ego hæc, ego arte fabricata rustica,
Ego arida, o viator, ecce populus
Agellulum hunc, sinistra, tute quem vides,
Herique villulam, hortulumque pauperis
Tuor, malasque furis arceo manus.
Mihi corolla picta vere ponitur;
Mihi rubens arista sole fervido;
Mihi virente dulcis uva pampino;
Mihique glauca duro oliva frigore.
Meis capella delicata pascuis
In urbem adulta lacte portat ubera;
Meisque pinguis agnus ex ovilibus
Gravem domum remittit ære dexteram;
Tenerque, matre mugiente, vaccula
Deum profundit ante templa sanguinem.
Proin', viator, hunc Deum vereberis,
Manumque sorsum habebis. Hoc tibi expedit;
Parata namque crux, sine arte mentula.
Velim pol, inquis : at pol ecce, villicus
Venit : valente cui revulsa brachio
Fit ista mentula, apta clava dexteræ.

CARMEN XXI.

AD AURELIUM.

Aureli, pater esuritionum,
Non harum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut sunt, aut aliis erunt in annis,
Pædicare cupis meos amores;
Nec clam : nam simul es, jocaris una,
Hæres ad latus, omnia experiris.
Frustra : nam insidias mihi instruentem
Tangam te prior inrumatione.
Atqui, si id faceres satur, tacerem.
Nunc ipsum id doleo, quod esurire
Ah! meus puer, et sitire discet.

honneur, si tu ne veux pas cesser après avoir passé par mes mains.

XXII.

A VARRUS.

Varrus, ce Suffénus que tu connais est un homme élégant, spirituel et poli; il fait énormément de vers : il en a je crois dix mille et plus d'écrits; et non pas, comme c'est l'usage, sur l'humble palimpseste, mais sur papier royal, avec couvertures neuves, charnières neuves, aiguillettes rouges, texte soigneusement aligné, et le tout poncé à ravir. Lisez-vous dans ces jolis livres, vous prendrez ce beau et élégant Suffénus pour un bouvier ou un manœuvre, tant il est différent de lui-même. Qu'est-ce donc? tout à l'heure vous cherchiez pour le définir la plus gracieuse épithète; le voilà, dès qu'il se mêle de vers, plus grossier que le plus grossier des rustres; et cependant jamais il n'est aussi heureux que lorsqu'il fait des vers; jamais aussi content, aussi charmé de lui. Bons dieux! nous avons tous un tort semblable; personne qui ne soit Suffénus en quelque chose; chacun a reçu son erreur en partage; mais nous ne voyons pas ce qui est dans notre besace de derrière.

XXIII.

A FURIUS.

Furius, tu n'as ni esclave, ni coffre-fort, ni lit pour les punaises, ni toit pour les araignées, ni foyer pour te chauffer; mais tu as un père et une mère dont les dents mangeraient des pierres; et tu vis heureux avec ce vieillard et son épouse desséchée. C'est tout simple : vous vous portez tous bien; vous digérez à merveille; vous ne craignez ni incendies, ni dévastations, ni crimes, ni poisons, ni péril enfin d'aucune sorte; et puis vos corps durcis par le soleil, le froid et la faim, sont plus secs que la corne, plus arides qu'on ne peut le dire. Comment ne serais-tu pas heureux? tu n'as point de sueur, point de salive, ni de morve et de fâcheuse pituite au nez. A cette propreté ajoutes-en une qui vaut mieux encore, celle de ton derrière, plus pur qu'une salière, car tu ne comptes pas dix selles par an, et ce que tu fais n'est que fèves et roches, et ne salirait pas tes doigts, si tu le tenais et le frottais dans tes mains. Tant d'heureux avantages, Furius, ne doivent pas être méprisés ni comptés pour peu de chose;

Quare desine, dum licet pudico;
Ne finem facias, sed inrumatus.

CARMEN XXII.

AD VARRUM.

Suffenus iste, Varre, quem probe nosti,
Homo est venustus, et dicax et urbanus,
Idemque longe plurimos facit versus.
Puto esse ego illi millia aut decem, aut plura,
Perscripta : nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata; chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.
Hæc quum legas, tum bellus ille et urbanus
Suffenus, unus caprimulgus, aut fossor
Rursus videtur : tantum abhorret, ac mutat.
Hoc quid putemus esse? qui modo scurra,
Aut si quid hac te tritius, videbatur,
Idem inficeto est inficetior rure,
Simul poemata attigit : neque idem unquam
Æque est beatus, ac poema quum scribit;
Tam gaudet in se, tamque se ipse miratur.
Nimirum idem omnes fallimur; neque est quisquam,
Quem non in aliqua re videre Suffenum
Possis. Suus quoique attributus est error;
Sed non videmus manticæ quod in tergo est.

CARMEN XXIII.

AD FURIUM.

Furi, quoi neque servus est, neque arca,
Nec cimex, neque araneus, neque ignis;
Verum est et pater, et noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt;
Est pulchre tibi cum tuo parente,
Et cum conjuge lignea parentis.
Nec mirum : bene nam valetis omnes,
Pulchre concoquitis, nihil timetis,
Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu,
Aut, si quid magis aridum est, habetis,
Sole, et frigore, et esuritione.
Quare non tibi sit bene ac beate?
A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque, et mala pituita nasi.
Hanc ad munditiem adde mundiorem,
Quod culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno;
Atque id durius est faba et lapillis,
Quod tu si manibus teras, fricesque,
Non unquam digitum inquinare possis.
Hæc tu commoda tam beata, Furi,
Noli spernere nec putares parvi; 25

cesse de demander, comme tu fais, cent sesterces, tu es assez heureux.

XXIV.

AU JEUNE JUVENTIUS.

O la fleur des Juventius présents, passés et futurs, j'aimerais mieux t'avoir vu donner des richesses à ce malheureux qui n'a ni esclave ni coffre-fort, que te livrer ainsi à son amour. Quoi? n'est-ce pas un bel homme? dis-tu. Oui, mais ce bel homme n'a ni esclave ni coffre-fort; que ce soit peu ou beaucoup pour toi, toujours est-il qu'il n'a ni esclave ni coffre-fort.

XXV.

A THALLUS.

Débauché Thallus, plus mou que le poil d'un lapin, la moelle de l'oie, le bout délicat de l'oreille, la verge languissante d'un vieillard ou la toile de l'araignée; Thallus plus rapace que les tourbillons des tempêtes dont la sorcière reconnaît l'approche au claquement de bec des oiseaux; rends-moi mon manteau que tu m'as dérobé et ma serviette de Sétabe et mes peintures bithyniennes que tu es assez sot pour montrer au grand jour, comme si elles te venaient de tes pères; détache tout cela de tes mains gluantes de larron, et rends-le moi, si tu ne veux pas avoir tes côtes délicates et tes fesses moelleuses brutalement criblées de brûlants coups de fouets; si tu ne veux pas t'agiter convulsivement, comme la frêle barque surprise dans l'Océan par l'orage furieux.

XXVI.

A FURIUS.

Furius, ma villa n'est exposée ni au souffle de l'Auster, ni à celui du Zéphyre ou du cruel Borée, ou de l'Apéliote, mais à quinze mille deux cents sesterces hypothéqués sur elles. O le vent horrible et pestilentiel!

XXVII.

A SON ÉCHANSON.

Toi qui nous verses le vieux Falerne, esclave, remplis nos coupes d'un vin plus amer: ainsi le veulent les statuts de Posthumia, la reine de nos orgies. Disparaissez d'ici, eaux insipides, fléaux du vin; allez abreuver nos Catons. Ici Bacchus est sans mélange.

Et sestertia, quæ soles, precari
Centum desine, nam sat es beatus.

CARMEN XXIV.

AD JUVENTIUM PUERUM.

O qui floculus es Juventiorum,
Non horum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut posthac aliis erunt in annis,
Mallem divitias mihi dedisses
Isti, quoi neque servus est, neque arca,
Quam sic te sineres ab illo amari.
Qui? non est homo bellus? inquies. Est:
Sed bello huic neque servus est, neque arca.
Hæc tu, quam lubet, abjice elevaque:
Nec servum tamen ille habet, neque arcam.

CARMEN XXV.

AD THALLUM.

Cinæde Thalle, mollior cuniculi capillo,
Vel anseris medullula, vel imula oricilla,
Vel pene languido senis, situque araneoso;
Idemque Thalle, turbida rapacior procella,
Cum de via mulier aves ostendit oscitantes;
Remitte pallium mihi meum, quod involasti,
Sudariumque sætabum, catagraphosque thynos,
Inepte, quæ palam soles habere, tanquam avita.
Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina et remitte:
Ne laneum latusculum, natesque mollicellas,
Inusta turpiter tibi flagella conscribillent,
Et insolenter æstues, velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento.

CARMEN XXVI.

AD FURIUM.

Furi, villula nostra non ad Austri
Flatus opposita est, nec ad Favoni,
Nec sævi Boreæ, aut Apeliotæ,
Verum ad millia quindecim et ducentos.
O ventum horribilem atque pestilentem!

CARMEN XXVII.

AD POCILLATOREM PUERUM.

Minister vetuli, puer, Falerni,
Inger mi calices amariores;
Ut lex Posthumiæ jubet magistræ,
Ebriosa acina ebriosioris.
At vos, quo lubet, hinc abite lymphæ,
Vini pernicies, et ad severos
Migrate: hic merus est Thyonianus.

XXVIII.

A VERANNIUS ET A FABULLUS.

Compagnons de Pison, couple indigent, au bagage léger et commode à porter, bon Verannius, et toi mon Fabullus, que faites-vous? n'avez-vous pas assez enduré la faim et la soif avec cette pourriture? Est-ce que sur vos tablettes la colonne des profits se remplit avec les dépenses, comme il m'arrivait aussi lorsque, dans mon voyage à la suite de mon préteur, j'inscrivais aux bénéfices tous mes déboursés. O Memmius! tu as bien à loisir prolongé l'ignoble abus que tu as fait de ma personne. Mais, à ce que je vois, votre sort a été pareil, mes amis; vous avez été les victimes d'un personnage tout aussi dégoûtant. Cherchez donc de nobles amis! Que tous les dieux vous écrasent, opprobres de la nation de Romulus et de Rémus!

XXIX.

CONTRE CÉSAR.

Qui pourra voir, qui pourrait souffrir, s'il n'a perdu toute pudeur, toute retenue, tout honneur, qu'un Mamurra possède les plus précieuses richesses de la Gaule chevelue et de la Bretagne lointaine? Romain débauché, le verras-tu et le supporteras-tu? Tu as perdu toute pudeur, toute retenue, tout honneur, et maintenant superbe et radieux, comme une blanche colombe ou un Adonis, cet homme se promènera de couche en couche? Romain débauché, le verras-tu et le supporteras-tu? tu as perdu toute pudeur, toute retenue, tout honneur. Est-ce donc pour cela, capitaine unique, est-ce donc pour que ce corps, instrument de tes débauches, dévorât deux ou trois cents milliers de sesterces, que tu es allé dans la dernière île de l'Occident?— Qu'est-ce? répond ta malheureuse libéralité, il a consumé peu de chose en plaisirs. A-t-il englouti si peu de chose? Pour début, il a dilapidé les biens de son père; les trésors du Pont doivent être sa seconde proie; quant à la troisième, ceux des Ibères; le Tage aux flots d'or le sait. Tremblez devant lui, Gaules et Bretagnes? Comment donc gardiez-vous ce pervers dans votre sein? à quoi peut-il être bon, sinon à dévorer de riches patrimoines? Est-ce donc pour cela, capitaine unique, qu'avec ton beau-père tu as tout bouleversé.

XXX.

A ALPHÉNUS.

Ingrat Alphénus, parjure, toi qui brises les

CARMEN XXVIII.

AD VERANNIUM ET FABULLUM.

Pisonis comites, cohors inanis,
Aptis sarcinulis et expeditis,
Verani optime, tuque, mi Fabulle,
Quid rerum geritis? satisne cum isto
Vappa, frigoraque et famem tulistis?
Ecquidnam in tabulis patet lucelli
Expensum? ut mihi, qui meum secutus
Prætorem, refero datum lucello;
O Memmi! bene me, ac diu supinum
Tota ista trabe lentus inrumasti.
Sed, quantum video, pari fuistis
Casu; nam nihilo minore verpa
Farti estis. Pete nobiles amicos.
At vobis mala multa Dii Deæque
Dent, opprobria Romuli Remique.

CARMEN XXIX.

IN CÆSAREM.

Quis hoc potest videre, quis potest pati,
Nisi impudicus, et vorax, et aleo,
Mamurram habere, quod Comata Gallia
Habebat uncti et ultima Britannia?
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax, et aleo.
Et ille nunc superbus et superfluens
Perambulabit omnium cubilia,
Ut albulus columbus, aut Adoneus?
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax, et aleo.
Eone nomine, Imperator unice,
Fuisti in ultima Occidentis insula,
Ut ista vostra diffututa mentula
Ducenties comesset, aut trecenties?
Quid est? ait sinistra liberalitas,
Parum expatravit; an parum belluatus est?
Paterna prima lancinata sunt bona;
Secunda præda Pontica: inde tertia
Hibera, quam scit amnis aurifer Tagus.
Hunc, Galliæ, timetis, et Britanniæ!
Quid hunc, malum, fovetis? aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia?
Eone nomine, Imperator unice,
Socer gènerque perdidistis omnia?

CARMEN XXX.

AD ALPHENUM.

Alphene immemor atque unanimis false sodalibus,

liens de la plus étroite amitié, tu es déjà sans pitié, cruel, pour le plus tendre des amis. Déjà tu n'hésites plus à me tromper, à me trahir, perfide ! Penses-tu que les dieux voient d'un œil satisfait la trahison des impies, toi qui négliges, qui délaisses un ami malheureux. Hélas ! que faire désormais et à qui se fier ? C'est toi cependant, toi qui m'ordonnas d'abandonner mon cœur à de fatales séductions, barbare ; qui m'entraînas dans cet amour qui semblait ne m'offrir que le bonheur. Et c'est toi maintenant qui retires ta foi, toi dont les caresses, dont les serments, plus légers que les nuages, se dissipent emportés par les vents. Mais si tu oublies tes promesses, les dieux s'en souviendront. Ils se souviendront de la foi violée, et tes remords trop tardifs me vengeront de ta perfidie.

XXXI.

A LA PRESQU'ILE DE SIRMIO.

Avec quelle joie je te revois, Sirmio, avec quel bonheur, toi la perle des îles et des presqu'îles qu'enveloppent dans leur liquide empire l'un et l'autre Océan. J'ose à peine croire que j'aie quitté les champs de la Thrace et de la Bithynie, et que je puisse te contempler sans crainte. Quel plus grand bonheur, alors que libres de soins et rejetant le fardeau de l'ambition, nous revoyons nos foyers, que de trouver enfin après la fatigue de lointains voyages, le repos sur ce lit si longtemps désiré. Ce bonheur suffit à mes vœux ; il est l'unique fruit de tant de travaux. Salut, belle Sirmio ! salut ! réjouis-toi du retour de ton maître ; et vous aussi réjouissez-vous, eaux limpides du lac de Côme. Que dans ma demeure retentissent les cris de l'allégresse !

XXXII.

A IPSITHILLA.

Au nom de l'amour, douce Ipsithilla, mes délices, charme de ma vie, accorde-moi le rendez-vous que j'implore pour le milieu du jour. Et si tu me l'accordes, ajoutes-y cette faveur que la porte soit interdite à tout le monde. Surtout ne va pas sortir ; reste à la maison et prépare-toi à voir se renouveler neuf fois mes exploits amoureux. Mais si tu dis oui, dis-le de suite, car, étendu sur mon lit, après un bon dîner, je foule, dans mon ardeur, et ma tunique et ma couverture.

XXXIII.

CONTRE LES VIBENNIUS.

O le plus habile des voleurs de bains ! Volum-

Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi ;
Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide!
Nec facta impia fallacum hominum cœlicolis placent ;
Quæ tu negligis, ac me miserum deseris in malis.
Eheu! quid faciant dehinc homines, quoive habeant fidem?
Certe tute jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mi forent.
Idem nunc retrahis te, ac tua dicta omnia factaque
Ventos irrita ferre, et nebulas aerias sinis.
Si tu oblitus es, at Dii meminerunt, meminit Fides ;
Quæ, te ut pœniteat postmodo facti, faciet, tui.

CARMEN XXXI.

AD SIRMIONEM PENINSULAM.

Peninsularum, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascunque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus ;
Quam te libenter, quamque lætus inviso!
Vix mi ipse credens Thyniam atque Bithynos
Liquisse campos, et videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis ?
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto.
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, o venusta Sirmio! atque hero gaude ;
Gaudete, vosque Lydiæ lacus undæ ;
Ridete quidquid est domi cachinnorum.

CARMEN XXXII.

AD IPSITHILLAM

Amabo, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ deliciæ, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum.
Quod si jusseris, illud adjuvato,
Ne quis liminis obseret tabellam,
Neu tibi lubeat foras abire ;
Sed domi maneas, paresque nobis
Novem continuas fututiones.
Verum, si quid ages, statim jubeto,
Nam pransus jaceo, et satur supinus
Pertundo tunicamque, palliumque.

CARMEN XXXIII.

IN VIBENNIOS.

O furum optime balneariorum,

nius le père, et toi son fils, le débauché; l'un dont la main est plus souillée; l'autre dont le derrière est plus vorace, que ne vous exilez-vous dans quelque plage désolée? puisque les rapines du père sont connues de tous, et que les fesses poilues du fils ne trouvent plus de chalands.

XXXIV.

HYMNE EN L'HONNEUR DE DIANE.

Nous qui sommes voués au culte de Diane, jeunes filles et jeunes garçons au cœur chaste, jeunes filles et jeunes garçons, célébrons ses louanges.

O puissante fille de Latone et du grand Jupiter, toi que ta mère enfanta sous les oliviers de Délos;

Toi, destinée en naissant à régner sur les monts, sur les forêts verdoyantes, sur les mystérieux bocages et les fleuves aux flots retentissants;

Toi que les femmes invoquent comme une autre Lucine, dans les douleurs de l'enfantement; puissante Hécate, toi à qui le soleil prête sa lumière·

Toi, qui mesures le cercle de l'année dans ton cours mensuel, et remplis d'abondantes moissons la grange du laboureur;

Sous quelque nom qu'il te plaise d'être adorée, reçois nos hommages, et accorde, comme toujours, ton appui tutélaire à l'antique race de Romulus.

XXXV.

INVITATION A CÉCILIUS.

Partez, mes tablettes, allez dire à Cécilius, le tendre poëte, à Cécilius, mon ami, qu'il laisse la Nouvelle-Côme et les rives de Larius pour venir à Véronne; car je veux déposer dans son sein quelques confidences d'un de nos amis communs. Qu'il parte donc s'il est sage; qu'il vole, quand bien même sa maîtresse le rappellerait mille fois; quand bien même, suspendue à son cou, elle le supplierait de différer, elle qui brûle pour lui du plus ardent amour, si l'on m'a dit vrai. L'infortunée! un feu secret la consume depuis le jour où elle lut les premiers vers du poëme de Cécilius en l'honneur de Dindymène. J'excuse ton délire, jeune fille, plus savante que la muse de Lesbos. C'est en effet un bel ouvrage que le poëme entre-

Vibenni pater, et cinæde fili;
Nam dextra pater inquinatiore,
Culo filius est voraciore;
Cur non exsilium malasque in oras
Itis? quandoquidem patris rapinæ
Notæ sunt populo, et nates pilosas,
Fili, non potes asse venditare.

CARMEN XXXIV.

AD DIANAM.

Dianæ sumus in fide
Puellæ, et pueri integri;
Dianam pueri integri,
Puellæque canamus.
O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposivit olivam;
Montium domina ut fores,
Silvarumque virentium,
Saltuumque reconditorum,
Amniumque sonantum.
Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis;
Tu potens Trivia, et notho es
Dicta lumine Luna.
Tu cursu, Dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus exples.
Sis quocunque placet tibi
Sancta nomine, Romulique
Antiquam, ut solita es, bona
Sospites ope gentem.

CARMEN XXXV.

CÆCILIUM INVITAT.

Poetæ tenero, meo sodali,
Velim Cæcilio, papyre, dicas,
Veronam veniat, Novi relinquens
Comi mœnia, Lariumque litus;
Nam quasdam volo cogitationes
Amici accipiat sui, meique.
Quare, si sapiet, viam vorabit,
Quamvis candida milies puella
Euntem revocet, manusque collo
Ambas injiciens, roget morari;
Quæ nunc, si mihi vera nuntiantur,
Illum deperit impotente amore.
Nam, quo tempore legit inchoatam
Dindymi dominam, ex eo misellæ
Ignes interiorem edunt medullam.
Ignosco tibi Sapphica, puella,

pris par Cécilius en l'honneur de la mère des dieux.

XXXVI.

CONTRE LES ANNALES DE VOLUSIUS.

Annales de Volusius, excréments littéraires, servez à accomplir le vœu de ma maîtresse : elle a juré à la sainte Vénus et à Cupidon, si jamais je lui étais rendu et que je cessasse de lui lancer mes terribles iambes, de choisir les écrits du plus détestable poëte pour les offrir en holocauste au dieu boiteux, et les brûler sur un bûcher néfaste. Les voilà bien, les plus détestables vers ! et c'est bien là ce que la jeune fille devait sacrifier pour son spirituel et aimable vœu. Maintenant, ô toi ! fille de l'Océan, qui sanctifies par ton séjour l'Italie, les plaines assyriennes, Ancône et Gnide la ville des roseaux, et Amathonte, et Golgos, et Dyrrachium, l'hôtellerie de l'Adriatique, accepte ce vœu, s'il ne manque ni d'esprit ni de grâce ; et vous, allez au feu, rudes et grossières annales de Volusius, excréments littéraires.

XXXVII.

AUX HABITUÉS D'UN MAUVAIS LIEU.

Taverne de débauche, la neuvième qu'on rencontre en sortant du temple des Jumeaux, tes tristes habitués pensent-ils être seuls munis de membres virils ? Croient-ils avoir seuls le privilége du coït, et les autres sont-ils des castrats à leurs yeux ? ou bien parce qu'ils sont là cent ou deux cents, s'imaginent-ils que je n'oserai pas tenir tête à leur bande ? Vous vous trompez, mes lâches ; je noircirai de votre honte toute la façade de votre taverne, car elle est là ma maîtresse, cette fille qui a fui de mon sein, que j'ai aimée comme aucune autre ne le sera jamais, et pour laquelle je me suis battu tant de fois. Gens commodes et faciles à contenter, vous êtes tous ses amants, et ce qui est indigne, vous êtes tous des coureurs de bas étage ; toi surtout, enfant aux longs cheveux de la Celtibérie, Egnatius, qui a pour unique mérite une barbe épaisse et des dents blanchies par l'urine, à la mode ibérienne.

Musa doctior : est enim venuste
Magna Cæcilio inchoata mater.

CARMEN XXXVI.

IN ANNALES VOLUSII.

Annales Volusi, cacata charta,
Votum solvite pro mea puella ;
Nam sanctæ Veneri, Cupidinique
Vovit, si sibi restitutus essem,
Desissemque truces vibrare iambos,
Electissima pessimi poetæ
Scripta tardipedi Deo daturam
Infelicibus ustulanda lignis :
Et hæc pessima se puella vidit
Jocose et lepide vovere Divis.
Nunc, o cæruleo creata ponto,
Quæ sanctum Idalium, Syrosque apertos,
Quæque Ancona, Cnidumque arundinosam
Colis, quæque Amathunta, quæque Golgos,
Quæque Durrachium, Adriæ tabernam ;
Acceptum face, redditumque votum,
Si non inlepidum, neque invenustum est.
At vos interea venite in ignem,
Pleni ruris et inficetiarum,
Annales Volusi, cacata charta.

CARMEN XXXVII.

AD CONTUBERNALES.

Salax taberna, vosque contubernales,
A pileatis nona fratribus pila,
Solis putatis esse mentulas vobis ?
Solis licere quidquid est puellarum
Confutuere, et putare cæteros hircos ?
An, continenter quod sedetis insulsi
Centum, aut ducenti, non putatis ausurum
Me una ducentos inrumare sessores ?
Atqui putate : namque totius vobis
Frontem tabernæ scipionibus scribam.
Puella nam mea, quæ meo sinu fugit,
Amata tantum, quantum amabitur nulla,
Pro qua mihi sunt magna bella pugnata,
Consedit istic. Hanc boni beatique
Omnes amatis : et quidem, quod indignum est,
Omnes pusilli, et semitarii mœchi ;
Tu præter omnes une de capillatis
Cuniculosæ Celtiberiæ fili,
Egnati, opaca, quem bonum facit barba
Et dens hibera defricatus urina.

XXXVIII.

A CORNIFICIUS.

Ton ami Catulle est malheureux, Cornificius; oui, par Hercule, il est malheureux, et ses tourments s'accroissent de jour en jour, d'heure en heure. Et pas un mot de toi, pas la moindre consolation! Je suis en colère contre toi. Est-ce ainsi que tu m'aimes? Ecris-moi donc quelques mots de consolation; mais qu'ils soient plus touchants que les élégies de Simonide.

XXXIX.

CONTRE EGNATIUS.

Egnatius, parce qu'il a les dents blanches, rit toujours. Au tribunal, pendant qu'un orateur excite les larmes; il rit : au bûcher d'un fils unique que pleure une mère désolée, il rit : à tout, partout, sur tout, il rit. C'est sa manie, et elle n'est, je crois, ni de bon ton, ni de bon goût Il faut donc que je te donne une leçon, bon Egnatius; serais-tu Romain, ou Sabin, ou Tiburtin; ou enfant des grasses races ombrienne et étrurienne, ou de Lanuvium, dont les habitants sont bruns et forts en mâchoire; ou de l'Italie transpadane, pour parler aussi de mon pays; de quelque lieu que ce soit enfin où l'on se lave proprement les dents, je ne voudrais pas te voir rire toujours; car rien n'est plus sot qu'un sot rire. Or, tu es Celtibérien : et en Celtibérie, c'est avec l'urine de la veille qu'on se nettoie la bouche, et qu'on se frotte les gencives. Ainsi plus tes dents sont blanches, plus tu témoignes avoir bu d'urine.

XL.

A RAVIDUS.

Quelle folie, pauvre Ravidus, te précipite tête baissée sur mes iambes? quel dieu funeste à ton bonheur t'excite à provoquer une lutte inégale?

Est-ce pour faire parler de toi? que veux-tu? tu veux être connu, de quelque manière que ce soit : tu le seras, puisque tu as voulu me déposséder de ma maîtresse; tu le seras au prix d'un supplice éternel.

XLI.

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA.

A-t-elle bien sa raison cette fille qu'on se passe

CARMEN XXXVIII.

AD CORNIFICIUM.

Male est, Cornifici, tuo Catullo,
Male est, me hercule, et laboriose,
Et magis magis in dies et horas;
Quem tu, quod minimum facillimumque est,
Qua solatus es adlocutione?
Irascor tibi. Sic meos amores?
Paullum quid lubet adlocutionis,
Mœstius lacrimis Simonideis.

CARMEN XXXIX.

IN EGNATIUM.

Egnatius, quod candidos habet dentes,
Renidet usquequaque : seu ad rei ventum est
Subsellium, quum orator excitat fletum,
Renidet ille; seu pii ad rogum filii
Lugetur, orba quum flet unicum mater,
Renidet ille : quidquid est, ubicunque est,
Quodcunque agit, renidet. Hunc habet morbum,
Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.
Quare monendus es mihi, bone Egnati;
Si urbanus esses, aut Sabinus, aut Tiburs,
Aut pastus Umber, aut obesus Etruscus,
Aut Lanuvinus ater atque dentatus,
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut quilibet, qui puriter lavit dentes;
Tamen renidere usquequaque te nollem;
Nam risu inepto res ineptior nulla est.
Nunc Celtiber es : Celtiberia in terra,
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem, atque russam defricare gingivam;
Ut quo iste vester expolitior dens est,
Hoc te amplius bibisse prædicet loti.

CARMEN XL.

AD RAVIDUM.

Quænam te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos iambos?
Quis Deus tibi non bene advocatus
Vecordem parat excitare rixam?
Anne ut pervenias in ora volgi?
Quid vis? qualubet esse notus optas
Eris : quandoquidem meos amores
Cum longa voluisti amare pœna.

CARMEN XLI.

IN AMICAM FORMIANI.

Anne sana illa puella defututa

et se repasse? Me demander dix milles sesterces, avec ce nez, et être la maîtresse de ce mauvais garnement de Formies! Parents qu'elle intéresse, convoquez amis et médecins; elle n'a pas sa raison, et la folle ne se rend plus compte de ce qu'elle est.

XLII

CONTRE CERTAINE FEMME.

Accourez, hendecasyllabes, accourez tous et de toutes parts. Une honteuse catin se joue de moi et refuse de me rendre vos tablettes. Pouvez-vous le souffrir? Poursuivons-la pour les lui ravir? Quelle est cette femme? demandez-vous. C'est celle que vous voyez marcher d'une manière si ignoble, et ouvrir, pour rire comme un mime, une bouche rivale de la gueule d'un chien des Gaules. Entourez-la et criez-lui : Catin pourrie, rends-nous nos tablettes ; rends-nous nos tablettes, catin pourrie; tu n'en tiens compte. O fange! ô réceptacle de toutes les prostitutions, ô tout ce qu'il y a de plus vil. Mais ce n'est pas encore assez : s'il n'y a d'autre moyen de lui arracher ce qu'elle a volé, faisons rougir son visage d'airain et sa face de chien. Criez de nouveau et plus haut : Catin pourrie, rends-nous nos tablettes; rends-nous nos tablettes, catin pourrie. Mais cela n'avance à rien, elle ne s'émeut pas. Changeons de ton, nous serons plus heureux peut-être : Chaste et pure jeune fille, rends-nous nos tablettes.

XLIII.

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA

Salut, jeune fille qui n'as ni le nez petit, ni le pied joli, ni les yeux noirs, ni les doigts effilés, ni la bouche nette, ni la voix trop gracieuse, maîtresse de ce mauvais garnement de Formies! La province te trouve belle; on te compare à ma Lesbie! O siècle insensé et grossier!

XLIV.

A SA TERRE.

O mon domaine! sabin ou tiburtin, car il est appelé tiburtin par ceux qui n'aiment pas à blesser Catulle, et sabin par ceux qui aiment le contraire; sabin donc ou mieux tiburtin, je suis allé volontiers dans ta retraite, et j'ai chassé de ma poitrine la méchante toux que je m'étais justement attirée par mon goût pour les festins

Tota? millia me decem poposcit;
Ista turpiculo puella naso,
Decoctoris amica Formiani.
Propinqui, quibus est puella curæ,
Amicos medicosque convocate;
Non est sana puella; nec rogare
Qualis sit solet hæc imaginosum.

CARMEN XLII.

IN QUAMDAM.

Adeste, hendecasyllabi, quot estis
Omnes undique, quotquot estis omnes.
Jocum me putat esse mœcha turpis,
Et negat mihi vostra reddituram
Pugillaria, si pati potestis.
Persequamur eam, et reflagitemus.
Quæ sit, quæritis? illa, quam videtis
Turpe incedere, mimice ac moleste
Ridentem catuli ore gallicani.
Circumsistite eam, et reflagitate.
Mœcha putida, redde codicillos;
Redde, putida mœcha, codicillos.
Non assis facis? O lutum, lupanar,
Aut si perditius potest quid esse!
Sed non est tamen hoc satis putandum.
Quodsi non aliud pote est, ruborem
Ferreo canis exprimamus ore.
Conclamate iterum altiore voce :
Mœcha putida, redde codicillos,
Redde, putida mœcha, codicillos.
Sed nil proficimus, nihil movetur.
Mutanda est ratio, modusque vobis,
Si quid proficere amplius potestis :
Pudica et proba, redde codicillos.

CARMEN XLIII.

IN AMICAM FORMIANI.

Salve, nec minimo puella naso,
Nec bello pede, nec nigris ocellis,
Nec longis digitis, nec ore sicco,
Nec sane nimis elegante lingua,
Decoctoris amica Formiani.
Ten' provincia narrat esse bellam?
Tecum Lesbia nostra comparatur?
O seclum insipiens et inficetum!

CARMEN XLIV.

AD FUNDUM.

O funde noster, seu Sabine, seu Tiburs,
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est,
Quovis Sabinum pignore esse contendunt :
Sed seu Sabine, sive verius Tiburs,
Fui libenter in tua suburbana
Villa, malamque pectore expuli tussim

somptueux. Convive volontaire de Sextius, il m'avait fallu entendre son discours empoisonné et pestilentiel en réponse à Antius. J'y avais gagné un catharre qui m'a brisé, jusqu'à ce que je me sois refugié dans ton sein, et rétabli par le repos et les drogues. Aujourd'hui je te rends grâce, pour ne m'avoir pas puni de ma faute; et je désire, si je reçois encore les détestables écrits de Sextius, que leur froideur donne une toux et un catharre non plus à moi, mais à Sextius lui-même, qui m'appelle quand il a un mauvais ouvrage à lire.

XLV.

ACMÉ ET SEPTIMIUS.

Pressant contre son sein Acmé, ses amours, Septimius lui disait : « O mon Acmé! si je ne t'aime éperdument, si je cesse de t'aimer jusqu'à mon dernier soupir autant qu'amant peut aimer sa maîtresse, puissé-je errer seul dans la Libye ou dans l'Inde brûlante, exposé à la fureur des lions dévorants. » Il dit; et l'amour, jusqu'alors contraire à ses vœux, accueillit son serment.

Alors Acmé, la tête doucement inclinée, et pressant de ses lèvres de roses les yeux de son amant : « Qu'il en soit ainsi, ô mon cher Septimius! ô ma vie! dit-elle; ne servons qu'un dieu jusqu'à la mort; s'il est vrai que le feu qui coule dans mes veines est plus ardent que le tien. » Elle dit, et l'amour, jusqu'alors contraire à ses vœux, accueillit son serment.

Unis maintenant sous des auspices si favorables, ils aiment tous deux, tous deux ils sont aimés. Le tendre Septimius préfère son Acmé à tous les trésors de la Syrie et de la Bretagne, et la fidèle Acmé fait de son Septimius toutes ses délices, tout son bonheur. Vit-on jamais couple plus heureux, plus comblé des faveurs de Vénus!

XLVI.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Déjà le printemps nous ramène les tièdes chaleurs; déjà les vents fougeux de l'équinoxe se taisent devant le souffle des doux zéphyrs. Allons, Catulle, il est temps; quitte les champs de la Phrygie et les fertiles plaines de la brûlante Nicée. Vole vers les superbes cités de l'Asie. Déjà ton esprit bouillant d'impatience

Non immerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas appeto, dedit, cœnas.
Nam, Sextianus dum volo esse conviva,
Orationem in Antium petitorem
Plenam veneni et pestilentiæ legit.
Hic me gravedo frigida, et frequens tussis
Quassavit, usquedum in tuum sinum fugi,
Et me recuravi otioque et urtica.
Quare refectus maximas tibi grates
Ago, meum quod non es ulta peccatum.
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sexti recepso, quin gravedinem et tussim
Non mi, sed ipsi Sextio ferat frigus,
Qui tunc vocat me, quum malum legit librum.

CARMEN XLV.

DE ACME ET SEPTIMIO.

Acmen Septimius, suos amores,
Tenens in gremio : Mea, inquit, Acme,
Ni te perdite amo, atque amare porro
Omnes sum assidue paratus annos,
Quantum qui pote plurimum perire;
Solus in Libya, Indiave tosta,
Cæsio veniam obvius leoni.
Hoc ut dixit, Amor, sinistram ut ante,
Dextram sternuit approbationem.

At Acme leviter caput reflectens,
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore suaviata,
Sic, inquit, mea vita, Septimille,
Huic uno domino usque serviamus,
Ut multo mihi major acriorque
Ignis mollibus ardet in medullis.
Hoc ut dixit, Amor, sinistram ut ante,
Dextram sternuit approbationem.
Nunc ab auspicio bono profecti,
Mutuis animis amant, amantur.
Unam Septimius misellus Acmen
Mavolt, quam Syrias Britanniasque;
Uno in Septimio fidelis Acme
Facit delicias, libidinesque.
Quis ullos homines beatiores
Vidit? quis Venerem auspicatiorem?

CARMEN XLVI.

AD SE IPSUM DE ADVENTU VERIS.

Jam ver egelidos refert tepores,
Jam cœli furor æquinoctialis
Jucundis Zephyri silescit auris.
Linquantur Phrygii, Catulle, campi,
Nicææque ager uber æstuosæ.
Ad claras Asiæ volemus urbes.

brûle de s'élancer en liberté. Déjà tes pieds s'apprêtent à commencer ce beau voyage. Adieu donc, mes amis; adieu, douce réunion! Diverses routes vont ramener chacun de nous dans ses foyers dont une longue distance le séparait.

XLVII.

A PORCIUS ET SOCRATION.

Porcius et Socration, instruments des rapines de Pison, fléaux qui poursuivez Memmius comme la famine et la peste, ce Priape circoncis vous préfère donc à mon Verannius et à mon cher Fabullus? vous faites tous les jours de splendides repas, et mes amis vont de carrefours en carrefours quêtant un souper!

XLVIII.

A JUVENTIUS.

Ah! s'il m'était permis, Juventius, de baiser tes yeux si doux, trois cent mille baisers ne pourraient suffire à mon amour. Non; fussent-ils plus nombreux que les épis mûrs de la moisson, ce serait encore trop peu de baisers.

XLIX.

A M. T. CICÉRON.

O toi! le plus éloquent des fils de Romulus, de tous ceux qui sont, qui furent et qui seront dans la suite des âges, Marcius Tullius, reçois les actions de grâces de Catulle, le dernier des poëtes, aussi humble parmi eux, que tu es grand parmi les orateurs..

L.

A LICINIUS.

Hier, Licinius et moi, dans un moment de loisir, nous nous sommes amusés, comme nous en étions convenus, à tracer sur mes tablettes de joyeux impromptus. Chacun de nous, s'escrimant en vers badins, traitait tantôt un sujet, tantôt un autre, et payait son tribut, animé par le vin et la joie. Je t'ai quitté, Licinius, si transporté de ton esprit et de ta gaîté, que, loin de toi, tous les mets semblaient fades à ton malheureux ami; le sommeil ne pouvait fermer mes paupières; et, saisi d'une fureur que rien ne pouvait calmer, je m'agitais dans mon lit,

Jam mens prætrepidans avet vagari;
Jam læti studio pedes vigescunt.
O dulces comitum valete cœtus,
Longe quos simul a domo profectos
Diverse variæ viæ reportant.

CARMEN XLVII.

AD PORCIUM ET SOCRATIONEM.

Porci et Socration, duæ sinistræ
Pisonis, scabies famesque Memmi;
Vos Veranniolo meo et Fabullo
Verpus præposuit Priapus ille?
Vos convivia lauta sumptuose
De die facitis; mei sodales
Quærunt in triviis vocationes?

CARMEN XLVIII.

AD JUVENTIUM.

Mellitos oculos tuos, Juventi,
Si quis me sinat usque basiare,
Usque ad millia basiem trecenta,
Nec unquam saturum inde cor futurum est;
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis.

CARMEN XLIX.

AD M. T. CICERONEM.

Disertissime Romuli nepotum
Quot sunt, quotque fuere, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis;
Gratias tibi maximas Catullus
Agit, pessimus omnium poeta;
Tanto pessimus omnium poeta,
Quanto tu optimus omnium patronus.

CARMEN L.

AD LICINIUM.

Hesterno, Licini, die otiosi
Multum lusimus in meis tabellis,
Ut convenerat esse; delicatos
Scribens versiculos uterque nostrum,
Ludebat numero modo hoc, modo illoc,
Reddens mutua per jocum atque vinum.
Atque illinc abii, tuo lepore
Incensus, Licini, facetiisque,
Ut nec me miserum cibus juvaret,
Nec somnus tegeret quiete ocellos,
Sed toto indomitus furore lecto
Versarer, cupiens videre lucem,

appelant de tous mes vœux le retour de la lumière, pour m'entretenir avec toi, et jouir encore du bonheur de te voir. Mais lorsqu'enfin, épuisé de lassitude, je suis retombé presque mourant sur mon lit, j'ai composé ces vers pour toi, tendre ami, afin de te faire connaître ma douleur. Ne va pas, maintenant, lumière de mon âme, dédaigner mes vœux, ou crains que Némésis ne te punisse de ton orgueil. C'est une déesse redoutable; garde-toi de l'offenser.

LI.

A LESBIE.

Il est l'égal d'un dieu, il est plus qu'un dieu, s'il est donné aux mortels de surpasser les dieux, celui qui, assis près de toi, t'entend, te voit doucement lui sourire. Hélas, ce bonheur m'a ravi l'usage de mes sens.....

Sitôt que je te vois, ô ma Lesbie, j'oublie tout; un feu subtil glisse dans mes veines; les oreilles me tintent; mes yeux se couvrent d'un voile épais.

L'oisiveté te sera funeste, ô Catulle! tu t'y plais trop; elle a pour toi trop de charmes. Et cependant l'oisiveté, avant toi, a perdu les plus grands rois et les empires les plus florissants.

LII.

SUR STRUMA ET VATINIUS.

Que tardes-tu de mourir, Catulle? Nonius Struma est assis sur la chaise curule; Vatinius a prêté pour le fausser le serment des consuls Que tardes-tu de mourir, Catulle?

LIII.

D'UN QUIDAM ET DE CALVUS.

J'ai bien ri l'autre jour, dans une assemblée, où mon ami Calvus dévoilait avec une merveilleuse éloquence les crimes de Vatinius, d'entendre je ne sais quel auditeur s'écrier, avec admiration et les mains au ciel: Grands dieux! quel éloquent petit bout d'homme!

LIV.

A CÉSAR.

O rustre de César, je voudrais que toi et Fufitius, ce vieux retors, vous eussiez de la répugnance, sinon pour leurs personnes tout entières, du moins pour la vilaine tête d'Othon, pour les cuisses mal lavées de Vettius, pour les

Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
At defessa labore membra postquam
Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jucunde, tibi poema feci,
Ex quo perspiceres meum dolorem.
Nunc audax, cave, sis; precesque nostras,
Oramus, cave despuas, ocelle,
Ne pœnas Nemesis reposcat a te;
Est vehemens Dea; lædere hanc caveto.

CARMEN LI.

AD LESBIAM.

Ille mihi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est, superare Divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi: nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mi
. . . . . .
Lingua sed torpet: tenuis sub artus
Flamma dimanat: sonitu suopte
Tintinant aures: gemina teguntur
Lumina nocte.
Otium, Catulle, tibi molestum est;
Otio exsultas, nimiumque gestis;
Otium et reges prius, et beatas
Perdidit urbes.

CARMEN LII.

AD SE IPSUM DE STRUMA ET VATINIO.

Quid est, Catulle, quid moraris emori?
Sella in curuli Struma Nonius sedet;
Per consulatum pejerat Vatinius.
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

CARMEN LIII.

DE QUODAM ET CALVO.

Risi nescio quem modo in corona,
Qui, quum mirifice Vatiniana
Meus crimina Calvus explicasset,
Admirans ait hæc, manusque tollens:
Dii magni, salaputium disertum!

CARMEN LIV.

AD CÆSAREM.

Othonis caput oppido pusillum,
Vetti, rustice, semilauta crura,
Subtile et leve peditum Libonis,
Si non omnia, displicere vellem

vents indiscrets de Libon. Fâche-toi encore contre mes vers, capitaine phénix : n'ont-ils pas bien raison.

LV.

A CAMÉRIUS.

Dis-moi, de grâce, mon cher Camérinus, si ma demande ne te fâche pas, où te caches-tu? Je t'ai cherché partout, au Champ-de-Mars, au Cirque, dans les tavernes, dans le temple du grand Jupiter, sous les galeries du cirque de Pompée. J'arrêtais au passage toutes les jolies filles; et pas une n'a changé de visage lorsque je lui demandais : Qu'as-tu fait de mon cher Camérinus, friponne? Une d'elles, cependant, découvrant son sein; Tiens, me dit-elle, il est là, au milieu de cette gorge de roses.

Enfin, découvrir ta retraite, c'est un des travaux d'Hercule. Pourquoi donc, mon ami, mettre tant de gloire à te cacher. De grâce, dis-nous où il faut te chercher désormais; allons, ose te confier à ton ami : parais enfin à la lumière. Est-il vrai que tu te caches dans un sein d'albâtre? Si ta langue reste ainsi fixée à ton palais, tu perds tout le fruit de tes amours; car Vénus aime les indiscrétions. Ou bien, si tu ne veux pas ouvrir la bouche, permets-moi d'être le confident de vos amours.

Non, quand j'aurais le corps de bronze du géant Talus, le vol rapide de Pégase, la vitesse de Ladas, les pieds ailés de Persée, la légèreté des blancs chevaux de Rhésus; quand tu attellerais à mon char tous les habitants des airs; quand je serais même emporté par l'aile des vents, bientôt, mon ami, épuisé de fatigues, je tomberais accablé à force de te chercher.

LVI.

A CATON.

O l'amusante et délicieuse chose, Caton; digne de tes oreilles et de ton rire! Ris autant que tu m'aimes, Caton : l'aventure est par trop drôle et plaisante. J'ai surpris tout à l'heure un morveux qui besognait une jeune fille. Je l'ai puni comme le veut Vénus, avec ma verge en guise de trait.

LVII.

CONTRE MAMURRA ET CÉSAR.

Ces deux misérables débauchés de Mamurra et de César sont fort bien ensemble. Quoi d'é-

Tibi, et Fuffitio seni recocto.
Irascere iterum meis iambis
Immerentibus, unice Imperator.

CARMEN LV.

AD CAMERIUM.

Oramus, si forte non molestum est,
Demonstres ubi sint tuæ tenebræ.
Te quæsivimus in minore Campo,
Te in circo, te in omnibus libellis,
Te in templo superi Jovis sacrato,
In Magni simul ambulatione;
Femellas omnes, amice, prendi,
Quas voltu vidi tamen sereno;
Has vel te sic ipse flagitabam :
Camerium mihi, pessimæ puellæ.
Quædam inquit, nudum sinum reducens,
En hic in roseis latet papillis.
Sed te jam ferre Herculei labos est.
Tanto te in fastu negas, amice.
Dic nobis, ubi sis futurus : ede,
Audacter committe, crede luci.
Num te lacteolæ tenent puellæ?
Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus projicies amoris omnes;
Verbosa gaudet Venus loquela.
Vel, si vis, licet obseres palatum,
Dum vostri sim particeps amoris.
Non custos si fingar ille Cretum,
Non si Pegaseo ferar volatu,
Non Ladas si ego, pennipesve Perseus,
Non Rhesi niveæ citæque bigæ;
Adde huc plumipedes volatilesque,
Ventorumque simul require cursum,
Quos junctos, Cameri, mihi dicares;
Defessus tamen omnibus medullis,
Et multis languoribus peresus
Essem, te, mi amice, quæritando.

CARMEN LVI.

AD CATONEM.

O rem ridiculam, Cato, et jocosam,
Dignamque auribus, et tuo cachinno.
Ride, quidquid amas, Cato, Catullum;
Res est ridicula et nimis jocosa.
Deprendi modo pupulum puellæ
Trusantem. Hunc ego, sic placet Dionæ,
Pro telo rigida mea cecidi.

CARMEN LVII.

AD MAMMURAM ET CÆSAREM.

Pulchre convenit improbis cinædis
Mamurræ pathicoque, Cæsarique.

tonnant? ils se sont, l'un à Rome, l'autre à Formies, maculés des mêmes souillures indélébiles. Tous deux sont gangrenés; tous deux jumeaux d'ordures, couchant dans le même lit, et formés à la même école. L'infamie du second est au niveau de celle du premier; ils sont les rivaux des femmes qu'ils supplantent Ces deux misérables débauchés sont fort bien ensemble.

LVIII.

A CÉLIUS SUR LESBIE.

Célius, ma Lesbie, cette Lesbie adorée, cette Lesbie que Catulle aimait plus que lui-même, plus que tous ses amis, cette Lesbie, maintenant vile prostituée, masturbe au coin des rues et des carrefours les magnanimes descendants de Rémus.

LIX.

SUR RUFA ET RUFULUS.

Rufulus a pour instrument de ses sales plaisirs Rufa de Bologne, Rufa l'épouse de Ménénius, celle que vous avez vue souvent prendre sa nourriture aux bûchers des morts, et chercher le pain qui en tombe, malgré les coups de l'esclave à tête rasée, chargé de brûler les corps.

LX.

Est-ce une lionne des monts de la Libye, ou Scylla transformée en chienne et hurlant, qui t'a mis au monde si dur et si cruel, que tu as été sourd à mes supplications dans mon dernier malheur? O cœur d'airain!

LXI.

NOCES DE JULIE ET DE MANLIUS.

Habitant de la colline d'Hélicon, fils d'Uranie, toi qui livres la tendre vierge à l'époux, dieu d'hyménée, ô Hymen; ô Hymen, dieu d'hyménée!

Couronne ton front des fleurs de la marjolaine odorante. Prends ton voile; et ceignant d'un brodequin jaune tes pieds blancs comme neige, viens joyeux parmi nous.

Animé par la joie de cette journée, chante de ta voix argentine l'hymne nuptial, frappant la terre de tes pieds, agitant dans ta main ton flambleau résineux.

Nec mirum : maculæ pares utrisque,
Urbana altera, et illa formiana,
Impressæ resident, nec eluentur.
Morbosi pariter, gemelli utrique;
Uno in lectulo, erudituli ambo;
Non hic, quam ille, magis vorax adulter,
Rivales socii puellularum.
Pulchre convenit improbis cinædis.

CARMEN LVIII.

AD CŒLIUM DE LESBIA.

Cœli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se, atque suos amavit omnes,
Nunc in quadriviis et angiportis,
Glubit magnanimos Remi nepotes.

CARMEN LIX.

DE RUFA ET RUFULO.

Bononiensis Rufa Rufulum fellat,
Uxor Menent, sæpe quam in sepulcretis
Vidistis ipso rapere de rogo cœnam,
Quum devolutum ex igne prosequens panem
Ab semiraso tunderetur ustore.

CARMEN LX.

Num te leæna montibus Libyssinis,
Aut Scylla latrans infima inguinum parte,
Tam mente dura procreavit ac tetra,
Ut supplicis vocem in novissimo casu
Contemptam haberes? O nimis fero corde!

CARMEN LXI.

IN NUPTIAS JULIÆ ET MANLII.

Collis et Heliconei
Cultor, Uraniæ genus,
Qui rapis teneram ad virum
Virginem, o Hymenæe Hymen,
Hymen o Hymenæe;
Cinge tempora floribus
Suaveolentis amaraci.
Flammeum cape: lætus huc,
Huc veni, niveo gerens
Luteum pede soccum;
Excitusque hilari die,
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnula,
Pelle humum pedibus, manu
Pineam quate tædam. 15

Pareille à la déesse d'Idalie, Vénus, lorsqu'elle se présenta devant le juge phrygien, Julie s'unit à Manlius, et les plus heureux auspices sourient à la vertu.

Tel brille sur les bords de l'Asie le myrte aux ramaux fleuris, délices des Hamadryades, qui l'abreuvent d'une limpide rosée.

Porte donc ici tes pas; hâte-toi de quitter le rocher de Thespies et les grottes aoniennes que la source Aganippe rafraîchit de son onde épanchée.

Conduis dans cette demeure la maîtresse qu'elle attend; enchaîne à l'amour de son jeune époux son âme passionnée, comme le lierre fidèle étreint de ses mille replis l'arbre qu'il embrasse.

Et vous, vierges chastes, pour qui luira bientôt un pareil jour, chantez aussi, chantez en chœur : Dieu d'hyménée, ô Hymen; ô Hymen, dieu d'hyménée!

Afin qu'appelé par vos chants à remplir son doux ministère, il vienne plus volontiers, lui qu'accompagne Vénus pudique, lui qui forme les nœuds des pudiques amours.

Eh! quel dieu plus propice peuvent invoquer les amants? quel habitant des cieux est plus digne de l'hommage des mortels? Dieu d'hyménée, ô Hymen; ô Hymen, dieu d'hyménée!

Le père tremblant t'invoque pour les siens : pour toi la jeune fille dénoue sa ceinture; et l'époux inquiet recueille d'une oreille avide tes chants joyeux.

C'est toi qui livres aux mains de l'amant fougueux la vierge florissante, ravie au sein de sa mère, dieu d'hyménée, ô Hymen; ô Hymen, dieu d'hyménée.

Sans toi, Vénus ne peut goûter des joies que l'honneur avoue; mais elle le peut sous tes auspices. Qui oserait se comparer à un tel dieu?

Sans toi, nulle maison ne connaîtrait de postérité, le père ne renaîtrait point dans sa race : il y renaît sous tes auspices. Qui oserait se comparer à un tel dieu?

Privée de tes mystères sacrés, un pays ne pourrait donner des défenseurs à ses frontières : il le peut sous tes auspices. Qui oserait se comparer à un tel dieu?

Ouvrez les portes de cette demeure : la vierge

Namque Julia Manlio,
Qualis Idalium colens
Venit ad Phrygium Venus
Judicem, bona cum bona
Nubit alite virgo;
Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis,
Quos Hamadryades Deæ
Ludicrum sibi roscido
Nutriunt humore.
Quare age, huc aditum ferens
Perge linquere Thespiæ
Rupis Aonios specus,
Lympha quos super irrigat
Frigerans Aganippe :
Ac domum dominam voca,
Conjugis cupidam novi
Mentem amore revinciens,
Ut tenax hedera huc et huc
Arborem implicat errans.
Vos item simul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite : O Hymenæe Hymen,
Hymen o Hymenæe;
Ut lubentius, audiens
Se citarier ad suum
Munus, huc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
Conjugator amoris.

Quis Deus magis ah magis
Est petendus amantibus?
Quem colent homines magis
Cœlitum? O Hymenæe Hymen,
Hymen o Hymenæe.
Te suis tremulus parens
Invocat : tibi virgines
Zonula soluunt sinus;
Te timens cupida novus
Captat aure maritus.
Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Matris e gremio suæ
Dedis, o Hymenæe Hymen,
Hymen o Hymenæe.
Nil potest sine te Venus,
Fama quod bona comprobet,
Commodi capere : at potest,
Te volente. Quis huic Deo
Compararier ausit?
Nulla quit sine te domus
Liberos dare, nec parens
Stirpe jungier : at potest
Te volente. Quis huic Deo
Compararier ausit?
Quæ tuis careat sacris,
Non queat dare præsides
Terra finibus : at queat,
Te volente. Quis huic Deo
Compararier ausit?

s'avance. Voyez comme les flambeaux agitent leur ardente chevelure. Ne tarde plus, le jour fuit, parais, ô jeune épouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas, et pourtant, déjà plus obéissante, elle pleure, car il faut venir. Ne tarde plus, le jour fuit, parais, ô jeune épouse!

Sèche tes pleurs. Ne crains point, fille d'Aurunculus, que jamais plus belle épouse ait vu, le lendemain, le jour brillant se lever du sein des ondes.

Tel dans le jardin riant d'un maître opulent s'élève l'hyacinthe fleuri. Ne tarde plus, le jour fuit, parais, ô jeune épouse!

Parais, jeune épouse, si tu l'oses enfin, et écoute nos accents. Vois, les flambeaux agitent leur chevelure dorée. Parais, jeune épouse.

Jamais ton époux volage, livré à des feux adultères, pour chercher de honteux plaisirs, ne s'éloignera de ton sein gracieux.

Pareil à la vigne flexible qui s'enlace aux arbres voisins, tu le tiendras enchaîné par tes embrassements. Mais le jour fuit, parais, ô jeune épouse!

Couche aux pieds d'ivoire, que de voluptés tu prépares à ton maître, que de joies pour les nuits, que de joies pour les jours! Mais le jour fuit, parais, ô jeune épouse!

Enfants, élevez vos flambeaux; j'aperçois un voile qui s'avance. Allez, répétez en mesure: O Hymen, ô hyménée; ô Hymen, ô hyménée!

Que les chants fescennins ne tardent point à faire entendre leurs accents hardis; et que l'esclave favori, désormais condamné au mépris de son maître, ne refuse point les noix aux enfants.

Jette des noix aux enfants, giton inutile; assez longtemps tu as joué avec les noix; maintenant il te faut servir Thalassius. Esclave, jette des noix aux enfants.

Hier, ce matin encore, tes joues s'ombrageaient d'un duvet naissant; maintenant le barbier va raser ton visage. Malheureux, malheureux esclave, jette des noix aux enfants.

Claustra pandite januæ,
Virgo adest. Viden', ut faces
Splendidas quatiunt comas?
Sed moraris, abit dies;
Prodeas, nova nupta.
Tardat ingenuus pudor,
Quæ tamen magis audiens
Flet, quod ire necesse sit.
Sed moraris, abit dies;
Prodeas, nova nupta.
Flere desine. Non tibi,
Aurunculeia, periculum est,
Ne qua fœmina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
Viderit venientem.
Talis in vario solet
Divitis domini hortulo
Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris; abit dies:
Prodeas, nova nupta.
Prodeas, nova nupta, si
Jam videtur, et audias
Nostra verba. Viden'? faces
Aureas quatiunt comas.
Prodeas, nova nupta.
Non tuus levis in mala
Deditus vir adultera,
Probra turpia persequens,
A tuis teneris volet
Secubare papillis;
Lenta qui velut assitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum
Complexum. Sed abit dies;
Prodeas, nova nupta.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

O cubile, quot (o nimis
Candido pede lecti)
Quæ tuo veniunt hero,
Quanta gaudia, quæ vaga
Nocte, quæ media die
Gaudeat. Sed abit dies;
Prodeas, nova nupta.
Tollite, o pueri, faces;
Flammeum video venire.
Ite, concinite in modum:
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Ne diu taceat procax
Fescennina locutio,
Ne nuces pueris neget
Desertum domini audiens
Concubinus amorem.
Da nuces pueris, iners
Concubine. Satis diu
Lusisti nucibus. Lubet
Jam servire Thalassio.
Concubine nuces da.
Sordebant tibi villuli
Concubine, hodie atque heri;
Nunc tuum cinerarius
Tondet os. Miser, ah miser
Concubine, nuces da.

Et toi, époux parfumé, on dit que tu renonces à regret à tes mignons imberbes ; mais il faut y renoncer. O Hymen, hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Tu n'as jamais connu, nous le savons, que les plaisirs permis : mais ces plaisirs un époux ne doit plus les goûter. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, ô hyménée !

Et toi, jeune épouse, les faveurs que ton époux te demandera, garde-toi de les refuser, de peur qu'il n'aille les demander à quelque autre. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée.

Voici que devant toi s'ouvre la demeure puissante et fortunée de ton époux ; permets qu'il s'y dévoue à te servir, ô Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Jusqu'au jour où viendra la vieillesse à la tête tremblante, aux cheveux blanchis, pour nous enlever à tous tous nos biens. O Hymen, hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Que tes pieds gracieux franchissent sous des auspices fortunés le seuil et la porte brillante de cette demeure. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Vois : dans la chambre nuptiale, ton époux penché sur le lit de pourpre, aspire à t'inonder de caresses. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Sa poitrine brûle comme la tienne ; mais une flamme plus pénétrante le dévore. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Jeune guide de l'épousée, quitte son bras arrondi : qu'elle s'approche du lit de son l'époux. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Et vous, chastes matrones, que les vieillards connaissent et respectent, placez la jeune épouse dans la couche nuptiale. O Hymen, ô hyménée ; ô Hymen, hyménée !

Maintenant, tu peux venir, heureux époux ; ton épouse est dans ta couche ; son visage brille comme une fleur ; elle est pareille à la blanche pariétaire ou au pavot éclatant.

Mais toi-même (les dieux m'en sont témoins), tu n'es pas moins gracieux, et Vénus ne t'a point oublié ; mais le jour fuit ; hâte-toi, ne tarde point.

Tu n'as pas tardé longtemps : te voici. Que

Diceris male te a tuis
Unguentate glabris marite
Abstinere : Sed abstine.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Scimus hæc tibi, quæ licent,
Sola cognita : sed marito
Ista non eadem licent.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Nupta tu quoque, quæ tuus
Vir petet, cave ne neges ;
Ne petitum aliunde eat.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
En tibi domus ut potens,
Et beata viri tui,
Quo tibi sine serviat,
(Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.)
Usque dum tremulum movens
Cana tempus anilitas
Omnia omnibus annuit.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Transfer omine cum bono
Limen aureolos pedes,
Rasilemque subi forem.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Adspice, intus ut accubans
Vir tuus Tyrio in toro,
Totus immineat tibi.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Illi, non minus ac tibi,
Pectore uritur intimo
Flamma, sed penite magis.
Io Hymen Hymenæe io
Io Hymen Hymenæe.
Mitte brachiolum teres,
Prætextate, puellulæ ;
Jam cubile adeant viri.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Vos bonæ senibus viris
Cognitæ bene fœminæ,
Collocate puellulam.
Io Hymen Hymenæe io,
Io Hymen Hymenæe.
Jam licet venias, marite ;
Uxor in thalamo est tibi
Ore floridulo nidens ;
Alba parthenice velut,
Luteumve papaver.
At marite (ita me juvent
Cœlites) nihilominus,
Pulcher es, neque te Venus
Negligit. Sed abit dies ;
Perge, ne remorare.
Non diu remoratus es.
Jam venis. Bona te Venus

Vénus te soit propice! car aujourd'hui tu goûtes un bonheur sans mystère; tu n'as point à cacher un légitime amour.

Qu'il compte plutôt les sables de la mer d'Erythrée, ou le nombre des astres qui brillent au ciel, celui qui voudrait compter toutes vos caresses.

Livrez-vous sans contrainte à ces jeux, et que bientôt des fils naissent de vos amours : une si noble race ne doit point rester sans postérité; il faut que d'elle-même sans cesse elle se renouvelle.

Je veux qu'un jeune Torquatus, du sein de sa mère, tendant vers son père ses faibles mains, lui sourie doucement de sa lèvre à demi close.

Qu'il soit semblable à son père Manlius, et que, soudain, reconnu par les étrangers eux-mêmes, il rende pas ses traits témoignage de la chasteté de sa mère.

Que les vertus de sa mère fassent rejaillir sur lui la même gloire que l'illustre Pénélope assure encore aujourd'hui à Télémaque son fils.

Fermez les portes, jeunes filles; nos chants doivent cesser. Et vous, nobles époux, vivez heureux, et que votre jeunesse robuste se livre sans relâche aux doux ébats de Vénus.

LXII.

CHANT NUPTIAL.

CHOEUR DES JEUNES GENS.

Voici Vesper, jeunes gens, levez-vous : Vesper allume enfin dans les cieux son flambeau longtemps desiré. Il est temps de se lever, d'abandonner les tables somptueuses. L'épouse va venir; bientôt vont retentir les chants d'hyménée. Hymen, ô hyménée; viens Hymen, ô hyménée.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Voyez-vous, ô vierges mes compagnes, ces jeunes gens? Levez-vous pour lutter contre eux; car déjà l'étoile du soir paraît au-dessus de l'Œta... Voyez-vous comme ils se sont promptement élancés? Ce n'était point sans dessein : ils vont chanter, et leurs chants seront dignes de la victoire. Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

JEUNES GENS.

Amis, la victoire n'est pas facile : voyez comme ces jeunes filles ont longtemps médité leurs

Juverit : quoniam palam
Quod cupis, capis, et bonum
Non abscondis amorem.
  Ille pulvis Erythrei,
Siderumque micantium
Subducat numerum prius,
Qui vestri numerare volt
Multa millia ludi.
  Ludite, ut lubet, et brevi
Liberos date. Non decet
Tam vetus sine liberis
Nomen esse : sed indidem
Semper ingenerari.
  Torquatus, volo, parvulus
Matris e gremio suæ
Porrigens teneras manus,
Dulce rideat ad patrem,
Semihiante labello.
  Sit suo similis patri
Manlio, et facile insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.
  Talis illius a bona
Matre laus genus approbet,
Qualis unica ab optima
Matre Telemacho manet
Fama Penelopeo.
  Claudite ostia, virgines;
Lusimus satis. At, boni
Conjuges, bene vivite; et
Munere assiduo valentem
Exercete juventam.

CARMEN LXII.

CARMEN NUPTIALE.

JUVENES.

Vesper adest, Juvenes, consurgite : vesper Olympo
Exspectata diu vix tandem lumina tollit.
Surgere jam tempus, jam pingues linquere mensas;
Jam veniet virgo, jam dicetur Hymenæus.
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

PUELLÆ.

Cernitis, innuptæ, juvenes? consurgite contra,
Nimirum OEtæos ostendit Noctifer ignes.
Sic certe, viden' ut perniciter exsiluere?
Non temere exsiluere : canent quod vincere par est.
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

JUVENES.

Non facilis nobis, æquales, palma parata est;
Adspicite, innuptæ secum ut meditata requirunt.

accords. Elles ne méditaient point en vain : leurs chants seront dignes d'être entendus. Doit-on s'en étonner? N'est-ce pas ce qui remplit leur âme tout entière? Nous, nous avons partagé entre des objets divers notre âme et nos oreilles. Nous méritons notre défaite : la victoire aime les efforts. Que maintenant du moins vos esprits se recueillent pour le combat. Bientôt elles vont chanter, bientôt il nous faudra leur répondre. Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

LES JEUNES FILLES.

Vesper, est-il au ciel un astre plus cruel que toi? tu ravis une fille aux embrassements de sa mère, de sa mère qu'elle retient vainement dans ses étreintes, et tu livres la chaste vierge à l'amant impétueux. Quelle violence plus cruelle commettrait l'ennemi dans une ville forcée? Hymen, ô hyménée, viens, Hymen, ô hyménée.

LES JEUNES GENS.

Vesper, est-il au ciel un astre plus ravissant que toi? tu sanctionnes par ta clarté l'alliance jurée, et d'avance arrêtée entre les parents et l'époux, mais qui se consomme seulement quand a brillé ton flambeau. Quel bienfait des dieux est plus doux que l'heure fortunée de ton retour? Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

LES JEUNES FILLES.

Vesper, amis, nous a enlevé une de nos campagnes. . . . . .

A ton lever, toujours la garde veille. La nuit protége les voleurs; mais souvent à ton retour tu les décèles, quand tu reparais changeant de nom.

LES JEUNES GENS.

Laisse, Vesper, ces jeunes filles feindre contre toi un courroux mensonger. Et quoi! si l'objet de leur courroux était aussi l'objet des vœux qu'elles prononcent plus bas! Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

LES JEUNES FILLES.

Comme une fleur mystérieuse, dans l'enceinte d'un jardin, croît ignorée des troupeaux; respectée du soc meurtrier, les zéphyrs la caressent, le soleil affermit sa tige, la rosée la nourrit; tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles la désirent; puis, quand l'ongle tranchant qui la sépara de sa tige l'a flétrie, les jeunes gens, les jeunes filles ne la désirent plus : ainsi la vierge, tant qu'elle reste étrangère à l'hymen, est chère à tous les siens. Mais a-t-elle, souillant ses charmes, perdu la fleur de sa virginité, elle n'est plus ni aimée des jeunes gens, ni chérie des jeunes filles. Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

LES JEUNES GENS.

Comme dans un champ sans culture croît une vigne solitaire, jamais elle ne s'élève, elle ne se pare jamais de grappes délicieuses; mais, pliant sous le poids qui l'affaisse, son cep lan-

Non frustra meditantur : habent memorabile quod sit.
Nec mirum : tota penitus quæ mente laborent.
Nos alio mentes, alio divisimus aures.
Jure igitur vincemur. Amat victoria curam.
Quare nunc animos saltem committite vestros;
Dicere jam incipient, jam respondere decebit,
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

PUELLÆ.

Hespere, qui cœlo fertur crudelior ignis?
Qui natam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere natam,
Et juveni ardenti castam donare puellam?
Quid faciant hostes capta crudelius urbe?
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

JUVENES.

Hespere, qui cœlo lucet jucundior ignis?
Qui desponsa tua firmes connubia flamma,
Quod pepigere viri, pepigerunt ante parentes,
Nec junxere prius quam se tuus extulit ardor;
Quid datur a divis felici optatius hora?
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

PUELLÆ.

Hesperus e nobis, æquales, abstulit unam.
. . . . . .

Namque tuo adventu vigilat custodia semper.
Nocte latent fures, quos idem sæpe revertens,
Hespere, mutato comprendis nomine eosdem.

JUVENES.

. . . . . .
At lubet innuptis ficto te carpere questu.
Quid tum si carpunt, tacita quem mente requirunt?
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

PUELLÆ.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber;
Multi illum pueri, multæ optavere puellæ;
Idem quum tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ;
Sic virgo dum intacta manet, dum cara suis est.
Quum castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

JUVENES.

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo,
Nunquam se extollit, nunquam mitem educat uvam;
Sed tenerum prono deflectens pondere corpus,
Jamjam contingit summum radice flagellum;

guit; elle touche sa racine de l'extrémité de ses rameaux; ni le laboureur, ni les taureaux ne s'en soucient. Mais s'unit-elle à l'ormeau tutélaire, les taureaux et les laboureurs la cultivent à l'envi. Ainsi la jeune fille, tant qu'elle reste étangère à l'amour, languit abandonnée; et lorsque, mûre pour l'hymen, elle forme les nœuds d'une heureuse alliance, adorée de son époux, elle n'en est que plus aimée de son père.

Et toi, jeune vierge, ne résiste point aux vœux d'un tel époux. Tu ne peux résister à celui qui t'a reçue des mains d'un père, d'un père et d'une mère à qui tu dois l'obéissance. Ta virginité ne t'appartient pas tout entière; tes parents aussi la réclament; une part en est à ton père, une autre à ta mère, une dernière seulement à toi-même. Ne résiste point au double vœu de ceux qui ont transmis à leur gendre leurs droits avec ta dot. Hymen, ô hyménée; viens, Hymen, ô hyménée.

LXIII.

ATYS.

Franchissant les mers profondes sur un esquif rapide, Atys, toucha d'un pied impatient la forêt Phrygienne, et pénétra sous l'ombrage épais qui couronne dans ces bois l'asile de la déesse. Là, en proie aux transports d'une rage insensée, l'esprit égaré, il accomplit à l'aide d'un caillou une affreuse mutilation. Dès qu'il se vit dépouillé, et que le sang de sa blessure eut déjà rougi la terre, il saisit tout à coup de ses blanches mains le léger tambour, le tambour et la trompette, symboles de tes mystères, ô Cybèle, et faisant retentir sous ses doigts délicats la dépouille sonore du taureau tremblant, il s'adressa en ces termes à ses compagnons :

« Hâtez-vous, Corybantes, venez et franchissons les sommets des forêts de Cybèle; venez, troupeaux vagabonds de la déesse Dyndymène, vous qui, cherchant comme des exilés une région étrangère, suivant mon exemple, et, marchant sous ma conduite, avez affronté avec moi les ondes bouillonnantes et les fureurs de la mer, et vous êtes dépouillés de votre virilité, en haine de Vénus. Égayez vos esprits par des courses rapides. Point de retard; venez, suivez-moi dans la demeure de Cybèle, dans les bois Phrygiens, asiles de la déesse, où résonne la voix des cymbales, où retentissent les tambours, où le Phrygien fait entendre les graves accords de sa flûte recourbée, où les Ménades en fureur agitent leurs têtes couronnées de lierre, où elles célèbrent avec des hurlements les cérémonies saintes, où voltige le cortége errant de la déesse, où nous devons nous hâter d'aller pour nous joindre à leurs danses rapides. »

A peine Atys, prêtresse nouvelle, a-t-il

Hanc nulli agricolæ, nulli accoluere juvenci;
At si forte eadem est ulmo conjuncta marito,
Multi illam agricolæ, multi accoluere juvenci;
Sic virgo, dum intacta manet, dum inculta senescit,
Quum par connubium maturo tempore adepta est,
Cara viro magis, et minus est invisa parenti.
At tu ne pugna cum tali conjuge, virgo.
Non æquum est pugnare, pater quoi tradidit ipse,
Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est:
Virginitas non tota tua est; ex parte parentum est;
Tertia pars patri data, pars data tertia matri;
Tertia sola tua est: noli pugnare duobus,
Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe.

CARMEN LXIII.

DE ATY.

Super alta vectus Atys celeri rate maria,
Phrygium nemus citato cupide pede tetigit,
Adiitque opaca silvis redimita loca Deæ;
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi,
Devolvit illa acuta sibi pondera silice.
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro;
Et jam recente terræ sola sanguine maculans,
Niveis citata cepit manibus leve tympanum;
Tympanum, tubam, Cybelle, tua, mater, initia;
Quatiensque terga tauri teneris cava digitis,
Canere hæc suis adorta est tremebunda comitibus:
« Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul;
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes, velut exules, loca,
Sectam meam exsecutæ, duce me, mihi comites
Rapidum salum tulistis, truculentaque pelagi,
Et corpus evirastis Veneris nimio odio.
Hilarate heræ citatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat: simul ite, sequimini
Phrygiam ad domum Cybelles, Phrygia ad nemora Deæ,
Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant.
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,
Ubi capita Mænades vi jaciunt hederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,
Ubi suevit illa Divæ volitare vaga cohors,
Quo nos decet citatis celerare tripudiis. »
Simul hæc comitibus Atys cecinit notha mulier,

ainsi parlé à ses compagnons, que soudain leur bouche furieuse éclate en hurlements; le tambour mugit, les cymbales sonores retentissent : le chœur rapide s'élance à pas pressés vers les sommets verdoyants de l'Ida. Furieux, haletant, égaré, éperdu, Atys, le tambour en main, guide le chœur à travers les bois épais, comme la génisse indomptée qui fuit le poids du joug. Les Corybantes s'élancent à sa suite. Et dès qu'ils ont touché le seuil de la déesse, succombant sous leurs efforts, ils se livrent au sommeil sans goûter de nourriture; leurs paupières languissantes s'abaissent appesanties par la fatigue; et leur rage s'éteint, vaincue par les douceurs du repos.

Mais dès que le soleil à la face dorée eut éclairé de ses rayons étincelants l'air azuré, le sol endurci, la mer orageuse, et chassé devant les pas retentissants de ses coursiers vigoureux les ombres de la nuit, le sommeil s'éloigne d'Atys, et s'enfuit d'un vol rapide; la déesse Pasithée le reçoit palpitant dans son sein. Au sortir de ce repos voluptueux, Atys, revenu de ses aveugles transports, rappelle dans sa pensée ce qu'il a fait; il voit clairement ce qu'il a perdu et les lieux où il se trouve, et le cœur gonflé d'amertumes, il retourne vers le rivage. Là, contemplant de ses yeux baignés de pleurs la mer immense, il adresse tristement à sa patrie ces douloureuses paroles :

« O ma patrie, toi qui m'as vu naître, toi qui es ma mère, et que j'ai abandonnée, malheureux! comme l'esclave infidèle abandonne son maître, pour porter mes pas vers les bois de l'Ida, pour habiter au milieu des neiges et dans les antres glacés des bêtes sauvages, et disputer à leur fureur l'entrée de leur repaires; dans quels lieux, de quel côté te chercher, ô ma patrie? Mes yeux voudraient du moins tourner vers toi leurs regards, tandis que mon esprit repose libre un instant de ses aveugles fureurs? Habiterai-je ces bois si loin de ma demeure? serai-je séparé de ma patrie, de mes biens, de mes amis, de mes parents? séparé du forum, de la palestre, du stade, des gymnases? Malheureux! ah malheureux! il faut donc que mon âme n'ait sans cesse qu'à exhaler ses douleurs? Quelle sorte de métamorphose n'ai-je point subie? Enfant, adulte, adolescent, jeune homme, j'étais la fleur du gymnase et la gloire de la palestre. La foule qui se pressait à ma porte n'en laissait jamais refroidir le seuil, et ma demeure était couronnée de guirlandes de fleurs, à l'heure où le soleil levé m'arrachait de ma couche. Et maintenant suis-je la prêtresse des dieux, la suivante de Cybèle, une Ménade? Reste de moi-même, je ne suis plus qu'un stérile eunuque? Vais-je habiter les retraites neigeuses et glacées de la vaste Ida; passer ma vie sur les sommets escarpés des monts Phrygiens, asiles de la biche sauvage et

Thiasus repente linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant.
Viridem citus adit Idam properante pede chorus.
Furibunda simul, anhelans, vaga vadit, animi egens,
Comitata tympano Atys, per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ pede propero.
Itaque, ut domum Cybelles tetigere, lassulæ
Nimio e labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labantes languore oculos sopor operit.
Abit in quiete molli rabidus furore animi.
Sed ubi oris aurei Sol radiantibus oculis
Lustravit æthera album, sola dura, mare ferum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus;
Ibi Somnus excitum Atyn fugiens citus abiit;
Trepidantem eum recepit Dea Pasithea sinu.
Ita de quiete molli rabida sine rabie
Simul ipsa pectore Atys sua facta recoluit,
Liquidaque mente vidit sine quis, ubique foret,
Animo æstuante rursum reditum ad vada tetulit:
Ibi maria vasta visens lacrimantibus oculis
Patriam adlocuta voce est ita mœsta miseriter;

« Patria o mea creatrix, patria o mea genetrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ
Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem;
Ut apud nivem et ferarum gelida stabula forem,
Et earum omnia adirem furibunda latibula;
Ubinam, aut quibus locis te positam, patria, rear?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie fera carens dum breve tempus animus est.
Egone a mea remota hæc ferar in nemora domo?
Patria, bonis, amicis, genitoribus abero?
Abero foro, palæstra, stadio et gymnasiis?
Miserah miser! querendum est etiam atque etiam, anime.
Quod enim genus figuræ est, ego non quod habuerim?
Ego puber, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,
Ego gymnasii fui flos, ego eram decus olei.
Mihi januæ frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Egone Deum ministra, et Cybeles famula ferar?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero?
Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam?
Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus, 71

du sanglier, hôte farouche des bois? O je regrette maintenant, je pleure ce que j'ai fait! »

A peine ces paroles, échappées de ses lèvres de rose, avaient porté ses plaintes aux oreilles étonnées des dieux, que Cybèle, détachant les lions attelés à son char, stimule ainsi la rage du féroce ennemi des troupeaux : « Cours, élance-toi terrible; qu'effrayé de ta rage et fuyant tes atteintes furieuses, il rentre dans mes bois sacrés l'audacieux qui veut se dérober à mon empire. Cours, bats tes flancs de ta queue; déchire-les sous tes coups; fait retentir du bruit de tes mugissements tous les lieux d'alentour : que sur ton cou nerveux s'agite ta crinière menaçante. »

Ainsi parle Cybèle menaçante, et de ses mains délie le monstre. Soudain il s'excite lui-même à la fureur; il court, il frémit, il renverse les arbrisseaux dans sa course vabagonde. Arrivé sur les bords du rivage écumeux, il voit le jeune Atys arrêté près des flots : il s'élance.... Atys, épouvanté, s'enfuit dans les forêts sauvages, où, esclave de Cybèle, il passa tous les jours au service de la déesse.

O déesse, grande déesse, Cybèle, souveraine de Dindyme, écarte de ma maison tes pieuses fureurs. Que d'autres soient livrés à ces transports, à cette rage!

LXIV.

ÉPITHALAME DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Les pins, enfants du Pélion, s'élancèrent, dit-on, autrefois à travers l'humide empire de Neptune, vers les flots du Phase et les rivages de Colchos; alors que des guerriers d'élite, la fleur de la jeunesse argienne, brûlant d'enlever la toison d'or, osèrent pousser sur les ondes amères une nef rapide, entr'ouvrant sous leurs rames le gouffre azuré.

La déesse, reine des temples qui couronnent les hauteurs des cités, forma de ses mains ce char ailé qu'un léger souffle entraîne; elle unit les pins recourbés pour arrondir la voûte de cette arène, qui la première étonna de sa course Amphitrite indomptée. A peine l'éperon du navire avait-il sillonné l'abîme orageux, à peine la rame avait-elle blanchi d'écume les flots jaillissants, du sein des ondes émues, les Néréides, filles de la mer, soulevèrent leur tête sauvage pour admirer cette merveille. Alors (et ce jour fut le seul), des yeux mortels surprirent sans voile les nymphes de la mer, dont les seins nus s'élevaient au-dessus des vagues écumantes.

Alors Pélée s'enflamma d'amour pour Thétis; alors Thétis ne dédaigna point une alliance mortelle; alors le père de Thétis lui-même

Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus?
Jamjam dolet, quod egi, jamjamque pœnitet. »
Roseis ut huic labellis palans sonitus abiit;
Geminas Deorum ad aures nova nuntia referens,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus,
Lævumque pecoris hostem stimulans, ita loquitur :
« Agedum, inquit, age ferox, i : face ut hinc furoribus,
Face ut hinc furoris ictu reditum in nemora ferat,
Mea libere nimis qui fugere imperia cupit.
Age, cæde terga cauda : tua verbera patere;
Face cuncta mugienti fremitu loca retonent;
Rutilam ferox torosa cervice quate jubam. »
Ait hæc minax Cybelle, religatque juga manu.
Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animum;
Vadit, fremit, refringit virgulta pede vago.
At ubi ultima albicantis loca litoris adiit,
Tenerumque vidit Atyn prope marmora pelagi,
Facit impetum. Ille demens fugit in nemora fera.
Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.
« Dea, magna Dea, Cybelle, Didymi Dea domina,
Procul a mea tuus sit furor omnis, hera, domo;
Alios age incitatos, alios age rabidos. »

CARMEN LXIV.

EPITHALAMIUM PELEI ET THETIDOS.

Peliaco quondam prognatæ vertice pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nasse per undas
Phasidos ad fluctus, et fines Æetæos;
Quum lecti juvenes, Argivæ robora pubis,
Auratam optantes Colchis avertere pellem,
Ausi sunt vada salsa cita decurrere puppi,
Cærula verrentes abiegnis æquora palmis;
Diva quibus, retinens in summis urbibus arces,
Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,
Pinea conjungens inflexæ texta carinæ.
Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten.
Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,
Tortaque remigio spumis incanduit unda;
Emersere feri candenti e gurgite vultus
Æquoreæ monstrum Nereides admirantes;
Illaque haudque alia viderunt luce marinas
Mortales oculi nudato corpore Nymphas,
Nutricum tenus exstantes e gurgite cano.
Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Tethis humanos non despexit hymenæos,

comprit qu'il fallait lui donner Pélée pour époux.

O vous, enfants d'un âge trop fortuné, héros, race divine, salut! Salut, ô tendre mère! vos noms, vos noms seront souvent invoqués dans mes chants : le tien surtout, Pélée, pour qui s'allumèrent les flambleaux heureux d'un illustre hymen, toi, l'honneur de la Thessalie, à qui Jupiter lui-même, Jupiter, le maître des dieux, sacrifia ses amours. Ainsi donc, Thétis, la plus belle des filles de Neptune t'a reçue dans ses bras? ainsi tes vœux l'ont obtenue de ses aïeux, Téthys et l'Océan son époux dont les eaux enveloppent tout l'univers.

Lorsque ces jours heureux différés trop longtemps eurent enfin brillé, la Thessalie entière vint se presser dans cette demeure. Une foule joyeuse envahit le royal séjour; les mains sont chargées de présents, et la joie éclate sur tous les visages. Scyros reste déserte : on fuit le vallon de Tempé, et les champs de Cranon, et les murs de Larisse; on accourt à Pharsale, on en remplit les demeures. Plus de cultivateurs dans les campagnes; les bœufs oisifs oublient le joug; l'humble vigne attend vainement les secours du hoyau recourbé; le taureau ne déchire plus la glèbe sous l'effort du soc pesant : la faucille ne dépouille plus les arbres de leur ombrage; la rouille ennemie ternit l'éclat des charrues abandonnées.

Cependant tout dans la demeure de Pélée, tout jusqu'aux dernières retraites de ce magnifique séjour, resplendit de l'éclat de l'or et de l'argent. L'ivoire brille sur les siéges; les coupes étincellent sur les tables; tout le palais s'enorgueillit de sa pompe royale.

Au centre même de cette demeure, s'élève pour la déesse la couche nuptiale, appuyée sur des pieds d'ivoire et recouverte par de brillantes draperies de pourpre. Leur tissu tout chargé d'antiques images, merveilles de l'art, offre aux yeux les exploits des héros. Du rivage retentissant de Naxos, Ariane contemple au loin Thésée qui se hâte de fuir à pleines voiles, et son âme s'abandonne à des transports insensés. Elle voit et ne croît point voir; car à peine éveillée d'un funeste sommeil, elle vient de se retrouver abandonnée sur la plage solitaire.

Cependant l'ingrat qu'elle aime fend les flots de sa rame fugitive, livrant au caprice des vents orageux ses promesses mensongères. Debout sur la rive éloignée, la fille de Minos le contemple d'un œil morne, pareille à la statue de marbre d'une Bacchante en délire; elle le contemple, et son cœur flotte bouleversé par mille pensers amers. Plus de bandeau léger qui retienne sa blonde chevelure; plus de voile délicat qui couvre sa poitrine; plus de ceinture qui comprime les battements de son sein agité. Les flots baignent aux pieds d'Ariane tout ces

Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.
O nimis optato seclorum tempore nati
Heroes, salvete, Deum genus! o bona mater!
Vos ego sæpe meo, vos carmine compellabo.
Teque adeo eximie tædis felicibus aucte,
Thessaliæ columen, Peleu, quoi Jupiter ipse,
Ipse suos Divum genitor concessit amores;
Tene Thetis tenuit pulcherrima Neptunine?
Tene suam Tethys concessit ducere neptem,
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem?
Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenere, domum conventu tota frequentat
Thessalia : oppletur lætanti regia cœtu;
Dona ferunt : præ se declarant gaudia vultu.
Deseritur Scyros : linquunt Phthiotica Tempe,
Cranonisque domos, ac mœnia Larissæa;
Pharsaliam coeunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo; mollescunt colla juvencis;
Non humilis curvis purgatur vinea rastris;
Non glebam prono convellit vomere taurus;
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram;
Squalida desertis robigo infertur aratris.
Ipsius at sedes, quacunque opulenta recessit
Regia, fulgenti splendent auro, atque argento.
Candet ebur soliis; collucent pocula mensis;
Tota domus gaudet regali splendida gaza.
Pulvinar vero Divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum
Tincta tegit roseo conchyli purpura fuco.
Hæc vestis, priscis hominum variata figuris,
Heroum mira virtutes indicat arte.
Namque fluentisono prospectans litore Dia
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur
Indomitos in corde gerens Ariadna furores :
Necdum etiam sese, quæ visit, visere credit;
Utpote fallaci quæ tum primum excita somno
Desertam in sola miseram se cernit arena.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,
Irrita ventosæ linquens promissa procellæ.
Quem procul ex alga mœstis Minois ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis prospicit Evoe;
Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,
Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non teretí strophio luctantes vincta papillas;
Omnia quæ toto delapsa e corpore passim

ornements épars, détachés de sa parure. Mais elle, indifférente, oublie et son bandeau et ses voiles flottants; c'est toi seul, ô Thésée, qui remplit tout son cœur, toute son âme, tous ses vœux égarés. Malheureuse, la déesse d'Eryx, enfonçant dans ton sein les épines de la douleur, t'a livrée à des tourments éternels, depuis ce jour où le fier Thésée, fuyant le contour recourbé des rivages d'Athènes, entra sous le toit de l'injuste monarque de Crète. Vaincue, dit-on, jadis par les horreurs d'une peste cruelle, l'Attique offrait en expiation du meurtre d'Androgée, les premiers de ses jeunes gens et l'élite de ses vierges, victimes réservées aux festins du Minotaure. La ville était condamnée à d'éternelles angoisses, lorsque Thésée dévoua sa tête pour Athènes, sa patrie bien aimée, préférant la mort à la douleur de voir plus longtemps l'Attique payer à la Crète ces funestes tributs. Monté sur une nef rapide entraînée par le souffle des vents propices, il arrive chez Minos, le roi magnanime, et dans ses superbes demeures. A peine parut-il aux regards de la vierge royale, de cette vierge que sa couche innocente et parfumée voyait croître sous les doux embrassements de sa mère, ainsi qu'on voit les myrtes qui bordent les rives de l'Eurotas, et les fleurs émaillées naître des soupirs du printemps, Ariane n'a point encore détourné du héros son regard enflammé, que déjà un feu dévorant l'a pénétrée tout entière, et la consume jusqu'au fond du cœur. Hélas! elle attise elle-même, l'infortunée! la flamme qui la dévore!

Divin enfant, qui mêles la douleur aux joies des mortels, et toi, reine de Golgos et de la verdoyante Idalie, de quels orages avez-vous troublé le cœur de la vierge enflammée, ce cœur qui soupire pour le blond étranger! Que de terreurs ont agité son âme expirante! Que de fois une horrible pâleur a couvert son visage, alors que brûlant de combattre le monstre formidable, Thésée cherchait la mort ou une illustre victoire! C'est en vain qu'elle est magnifique dans ses promesses aux immortels; en vain qu'elle fait monter vers eux les vœux suspendus à ses lèvres pudiques.

Tel qu'au sommet du Taurus, le chêne qui agite ses bras superbes, ou le pin résineux aux cônes allongés, cède aux efforts du tourbillon indompté, dont le souffle l'ébranle : détaché de ses racines, il va s'abattre au loin, renversant, écrasant à l'entour tout ce que rencontre sa chute immense. Ainsi Thésée dompta et renversa le monstre qui battait en vain les airs de ses cornes impuissantes. Tout glorieux de son triomphe, il reprit sain et sauf le chemin du retour. Un fil léger guidait sa marche incertaine,

Ipsius ante pedes fluctus salis alludebant.
Sed neque tum mitræ, neque tum fluitantis amictus
Illa vicem curans, toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo, tota pendebat perdita mente.
Ah misera! assiduis quam luctibus externavit
Spinosas Erycina serens in pectore curas
Illa tempestate, ferox quo tempore Theseus,
Egressus curvis e litoribus Piræi,
Attigit injusti regis Gortynia tecta.
Nam perhibent olim crudeli peste coactam
Androgeoneæ pœnas exsolvere cædis,
Electos juvenes simul et decus innuptarum
Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauro :
Quis angusta malis quum mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit potius, quam talia Cretam
Funera Cecropiæ ne funera portarentur.
Atque ita nave levi nitens ac lenibus auris
Magnanimum ad Minoa venit, sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regia, quam suaves exspirans castus odores
Lectulus in molli complexu matris alebat :
Quales Eurotæ progignunt flumina myrtos,
Aurave distinctos educit verna colores :
Non prius ex illo flagrantia declinavit
Lumina, quam cuncto concepit pectore flammam
Funditus, atque imis exarsit tota medullis,
Heu! misere exagitans immiti corde furores.
Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
Quæque regis Golgos, quæque Idalium frondosum,
Qualibus incensam jactastis mente puellam
Fluctibus, in flavo sæpe hospite suspirantem
Quantos illa tulit languenti corde timores!
Quantum sæpe magis fulgore expalluit auri!
Quum sævum cupiens contra contendere monstrum,
Aut mortem oppeteret Theseus, aut præmia laudis.
Non ingrata, tamen frustra, munuscula Divis
Promittens, tacito suspendit vota labello.
Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum, aut conigeram sudanti corpore pinum,
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit : illa procul radicibus exturbata
Prona cadit, lateque et cominus obvia frangens :
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequicquam vanis jactantem cornua ventis.
Inde pedem sospes multa cum laude reflexit,
Errabunda regens tenui vestigia filo,
Ne labyrintheis e flexibus egredientem

et les perfides détours du labyrinthe ne pouvaient l'égarer au sortir du palais trompeur. Mais pourquoi, distrait de mes chants commencés, m'arrêter plus longtemps à ce récit? Dirai-je que, fille ingrate, Ariane fuit le visage de son père, les embrassements de sa sœur, et de sa mère enfin qui pleura désespérée sa fille fugitive, pour s'attacher joyeuse à l'amour de Thésée, seul bien qu'elle préfère à tout le reste? Conduirai-je le navire aux rivages écumeux de Naxos? ou raconterai-je la fuite de son amant ingrat qui la laisse appesantie par un funeste sommeil? Souvent alors, dans les transports d'un amour irrité, elle exhalait, dit-on, du fond de son âme sa douleur furieuse; et tantôt franchissait désolée la cime des montagnes, d'où sa vue s'étendait au loin sur les ondes immenses; tantôt portait ses pas au sein des flots agités, relevant les tissus qui voilaient ses pieds délicats. Telles furent ses tristes et dernières plaintes qu'entre-coupaient dans sa bouche de mortels sanglots : « Thésée, perfide Thésée, ainsi tu m'arrachais aux champs paternels pour m'abandonner sur ce rivage désert? ainsi outrageant les dieux par ta fuite, ingrat! tu portes dans ta patrie le parjure qui te condamne! Quoi! rien n'a pu fléchir tes cruels desseins? Nulle pensée de clémence n'a touché ton cœur barbare? Telles n'étaient point jadis les promesses que je reçus de ta bouche. Tel n'était point, infortunée! l'avenir que tu offrais à mon espoir; mais une union tant désirée, mais un joyeux hymen. Et maintenant les vents légers dispersent tes promesses mensongères. Que nulle femme désormais ne croie aux serments d'un homme : qu'aucune n'espère en trouver un fidèle à sa parole. Les hommes, tant que leurs vœux avides aspirent à quelque faveur, ne reculent devant aucun serment, n'épargnent aucune promesse; mais dès que leur passion impétueuse a satisfait son caprice, ils s'endorment sur leur foi violée, et se jouent du parjure. Et pourtant, quand la mort t'enveloppait de ses tourbillons, je t'ai sauvé, et je me suis résolue à sacrifier mon frère, plutôt que de te manquer, perfide! à l'heure suprême. Pour prix de ce secours, je suis livrée à la dent des animaux sauvages, à la faim des vautours, et mon corps expiré ne recevra point le tribut d'un peu de poussière. Quelle lionne t'a donné le jour sur un rocher désert? Quelle mer t'a conçu et rejeté du sein de ses vagues écumantes? Quelle Syrte, quelle Scylla dévorante, quelle Charybde monstrueuse t'a fait naître, toi qui paies de ce prix les jours qu'on t'a sauvés? Si tu te refusais à cette alliance, tremblant sous les lois redoutées de ton vieux père, tu pouvais du moins me conduire dans ta demeure. Heureuse de mon joug, près de toi, j'aurais rempli les devoirs d'une esclave, ré-

Tecti frustraretur inobservabilis error.
Sed quid ego, a primo digressus carmine, plura
Commemorem! ut linquens genitoris filia vultum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
[Quæ misera in gnata flevit deperdita,] læta
Omnibus his Thesei dulcem præoptarit amorem?
Aut ut vecta ratis spumosa ad litora Diæ?
Aut ut eam tristi devinctam lumina somno
Liquerit immemori discedens pectore conjux?
Sæpe illam perhibent ardenti corde furentem
Clarisonas imo fudisse e pectore voces,
Ac tum præruptos tristem conscendere montes,
Unde aciem in pelagi vastos protenderet æstus:
Tum tremuli salis adversas procurrere in undas
Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ:
Atque hæc extremis mœstam dixisse querelis,
Frigidulos udo singultus ore cientem:
« Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto liquisti in litore, Theseu?
Siccine discedens, neglecto numine Divum,
Immemor ah! devota domum perjuria portas?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium! tibi nulla fuit clementia præsto,
Immite ut nostri vellet mitescere pectus?
At non hæc quondam nobis promissa dedisti
Voce: mihi non hoc miseræ sperare jubebas:
Sed connubia læta, sed optatos hymenæos
Quæ cuncta aerii discerpunt irrita venti.
Jamjam nulla viro juranti fœmina credat,
Nulla viri speret sermones esse fideles:
Qui, dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt:
Sed simul ac cupidæ mentis satiata libido est,
Dicta nihil metuere, nihil perjuria curant.
Certe ego te in medio versantem turbine leti
Eripui, et potius germanum amittere crevi,
Quam tibi fallaci supremo in tempore deessem.
Pro quo dilaceranda feris dabor alitibusque
Præda, neque injecta tumulabor mortua terra.
Quænam te genuit sola sub rupe leæna!
Quod mare conceptum spumantibus exspuit undis?
Quæ Syrtis, quæ Scylla vorax, quæ vasta Charybdis,
Talia qui reddis pro dulci præmia vita?
Si tibi non cordi fuerant connubia nostra,
Sæva quod horrebas prisci præcepta parentis;
Attamen in vestras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi jucundo famularer serva labore,
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis, 162

pandu l'onde pure sur tes pieds, ou déployé sur ta couche les riches tissus de pourpre.

Mais que fais-je? égarée par la douleur, je confie ma plainte inutile aux sourds aquilons, qui ne peuvent, insensibles, prêter l'oreille ou répondre à mes gémissements! Lui cependant, il vogue déjà près du milieu de sa course, et personne n'apparaît sur la plage solitaire.

Ainsi le sort trop cruel, insultant à mon heure dernière, a refusé même d'entendre mes plaintes. Puissant Jupiter, plût à Dieu que jamais les nefs athéniennes n'eussent touché les rivages de Gnosse! que jamais un nocher perfide, apportant au taureau farouche son tribut sanglant, n'eût jeté l'ancre sur nos bords! et que jamais cet hôte cruel, voilant sous tant de grâce ses desseins barbares, n'eût reposé dans notre demeure!

Que tenter désormais? Quel espoir soutiendra ma misère? chercherai-je un asile sur les sommets de l'Ida? mais une mer sauvage me sépare de ma patrie par ses abîmes immenses. Implorerai-je l'appui de mon père, de mon père que j'ai abandonné pour suivre l'amant baigné du sang de mon frère? Me consolerai-je dans l'amour fidèle d'un époux? Mais il fuit accusant la lenteur de ses rames.

En ces lieux nulle demeure; un rivage et une île déserte : la mer m'environne de toutes parts. Nul moyen, nulle espérance de fuir : tout est muet, tout est désert, tout me menace de la mort. Cependant mes yeux ne s'éteindront point dans l'ombre du trépas, et la vie ne fuira point de ce corps abattu, sans que je demande aux dieux le juste châtiment de l'ingrat qui me trahit, et que j'implore l'équité des immortels à mon heure suprême.

Vous donc qui poursuivez de vos supplices vengeurs les crimes des humains, vous dont le front couronné de serpents, respire toutes les fureurs de l'âme qu'il révèle, venez à moi, venez! écoutez les plaintes que la souffrance, hélas! arrache aux forces éteintes d'une infortunée, sans secours, désespérée, en proie aux transports d'un aveugle délire. Ces plaintes, c'est un cœur ulcéré qui les exhale. Ne souffrez point que la vengeance échappe à ma douleur trompée; mais que l'horreur où Thésée me condamne par son abandon, que que cette horreur, ô déesses, il l'éprouve, et la porte aux siens dans sa demeure désolée.»

Ces paroles s'échappent de son sein abattu; tremblante, elle a imploré le châtiment d'un attentat cruel. Jupiter accueille ses vœux de son signe formidable. A ce signe la terre et les mers soulevées s'ébranlent, et les astres étincelants s'émeuvent dans le ciel.

Alors Thésée, l'esprit aveuglé de ténèbres

Purpureave tuum consternens veste cubile.
Sed quid ego ignaris nequicquam conqueror auris,
Externata malo? quæ nullis sensibus auctæ
Nec missas audire queunt, nec reddere voces.
Ille autem prope jam mediis versatur in undis,
Nec quisquam adparet vacua mortalis in alga.
Sic nimis insultans extremo tempore sæva
Fors etiam nostris invidit questibus aures.
Juppiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent litora puppes;
Indomito nec dira ferens stipendia tauro
Perfidus in Cretam religasset navita funem:
Nec malus hic, celans dulci crudelia forma
Consilia, in nostris requiesset sedibus hospes!
Nam quo me referam? quali spe perdita nitar?
Idomeniosne petam montes? at gurgite lato
Discernens ponti truculentum dividit æquor.
An patris auxilium sperem, quemne ipsa reliqui,
Respersum juvenem fraterna cæde sequuta?
Conjugis an fido consoler memet amore,
Quine fugit lentos incurvans gurgite remos?
Præterea litus, nullo sola insula tecto:
Nec patet egressus, pelagi cingentibus undis.
Nulla fugæ ratio, nulla spes: omnia muta,
Omnia sunt deserta: ostentant omnia letum.
Non tamen ante mihi languescent lumina morte,
Nec prius a fesso secedent corpore sensus,
Quam justam a Divis exposcam prodita multam,
Cœlestumque fidem postrema comprecer hora.
Quare facta virum multantes vindice pœna,
Eumenides, quibus anguineo redimita capillo
Frons expirantes præportat pectoris iras,
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego, væ miseræ! extremis proferre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam vere nascuntur pectore ad imo,
Vos nolite pati nostrum vanescere luctum;
Sed quali solam Theseus me mente reliquit,
Tali mente, Deæ, funestet seque suosque.»
Has postquam mœsto profudit pectore voces,
Supplicium sævis exposcens anxia factis;
Annuit invicto cœlestum numine rector,
Quo tunc et tellus, atque horrida contremuerunt
Æquora, concussitque micantia sidera mundus.
Ipse autem cæca mentem caligine Theseus
Consitus, oblito dimisit pectore cuncta,

205

épaisses, laissa l'oubli chasser de son cœur les ordres qu'il avait jusque-là conservés dans son âme attentive. Négligeant de faire l'heureux signal aux regards de son père accablé de deuil, il n'annonça point qu'il revoyait vivant le port d'Érichtée. Car on dit qu'autrefois, lorsqu'Égée confia aux vents son fils qui abandonnait, avec sa flotte, les murs de la déesse, il lui donna cet ordre en l'embrassant:

« Mon fils, toi l'unique bien que je préfère à de longs jours; mon fils, toi qu'il me faut livrer à de tristes hasards, quand tu m'as été rendu naguère au terme suprême de ma vieillesse, puisque ma destinée et ton bouillant courage t'enlèvent malgré moi à ton père qui n'a pu rassasier encore ses yeux affaiblis de l'aspect bien-aimé de son fils; je ne te laisserai point partir satisfait et le cœur joyeux, et je ne souffrirai point que tu emportes les signes d'un bonheur encore douteux. Laisse-moi d'abord exhaler ma douleur et souiller de poussière mes cheveux blancs. Puis j'attacherai une voile sombre à ton mât voyageur, afin que cette toile par ses teintes funèbres raconte mon deuil et le feu qui consume mon âme. Que si la déesse protectrice des murs sacrés d'Itone, qui sourit au courage du défenseur de notre cité et de notre race, t'accorde de baigner ta main dans le sang du Minotaure, grave profondément dans ta mémoire ces ordres que le temps ne doit point en effacer. Dès que tes yeux apercevront nos collines, que tes antennes dépouillent ces toiles funestes, et que les cordages roidis élèvent des voiles blanches au sommet éclatant de la hune qui couronne ton mât, afin que rempli de joie à cette vue, je reconnaisse mon bonheur, quand un jour fortuné amènera ton retour. »

Ces ordres, jusqu'alors fidèlement conservés dans l'âme de Thésée, disparurent soudain, comme les nuages, chassés par le souffle des vents, quittent la cime élevée d'une montagne neigeuse. Et son père, qui du haut de la citadelle, plongeait au loin ses regards dans l'espace, consumant dans des pleurs intarissables ses yeux abattus, dès qu'il aperçut les contours de la voile gonflée, se précipita du haut des rochers, croyant Thésée moissonné par un destin cruel.

Ainsi, rentré dans sa demeure que la mort de son père a couverte de deuil, Thésée ressentit à son tour les douleurs où son ingratitude avait plongé la fille de Minos.

Cependant Ariane, suivant d'un œil affligé le navire qui s'éloigne, roulait mille pensées amères dans son âme brisée. Mais d'un autre côté du rivage, Bacchus, triomphant, s'élançait avec un chœur de Satyres et de Silènes, en-

Quæ mandata prius constanti mente tenebat:
Dulcia nec mœsto sustollens signa parenti,
Sospitem, et creptum se ostendit visere portum.
Namque ferunt, olim classi quum mœnia Divæ
Linquentem gnatum ventis concrederet Ægeus,
Talia complexum juveni mandata dedisse:
« Gnate, mihi longa jucundior unice vita,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere casus,
Reddite in extremæ nuper mihi fine senectæ,
Quandoquidem fortuna mea, ac tua fervida virtus
Eripit invito mihi te, quoi languida nondum
Lumina sunt gnati cara saturata figura;
Non ego te gaudens lætanti pectore mittam,
Nec te ferre sinam Fortunæ signa secundæ;
Sed primum multas expromam mente querelas,
Canitiem terra, atque infuso pulvere fœdans;
Inde infecta vago suspendam lintea malo,
Nostros ut luctus, nostræque incendia mentis,
Carbasus obscura dicat ferrugine fusca.
Quod tibi si sancti concesserit incola Itoni
(Quæ nostrum genus, ac sedes defendere fretis
Annuit), ut tauri respergas sanguine dextram;
Tum vero facito, ut memori tibi condita corde
Hæc vigeant mandata, nec ulla obliteret ætas;
Ut, simul ac nostros invisent lumina colles,
Funestam antennæ deponant undique vestem,
Candidaque intorti sustollant vela rudentes,
Lucida qua splendent summi carchesia mali;
Quamprimum cernens ut læta gaudia mente
Agnoscam, quum te reducem ætas prospera sistet. »
Hæc mandata prius constanti mente tenentem
Thesea, ceu pulsæ ventorum flamine nubes
Aerium nivei montis liquere cacumen.
At pater, ut summa prospectum ex arce petebat,
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
Quum primum inflati conspexit lintea veli,
Præcipitem sese scopulorum e vertice jecit,
Amissum credens immiti Thesea fato.
Sic funesta domus ingressus tecta paterna
Morte ferox Theseus, qualem Minoidi luctum
Obtulerat mente immemori, talem ipse recepit.
Quæ tum prospectans cedentem mœsta carinam,
Multiplices animo volvebat saucia curas.
At parte ex alia florens volitabat Iacchus,
Cum Thiaso Satyrorum, et Nysigenis Silenis,
Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore; 254

fants de Nysa ; il te cherchait, Ariane, enflammé d'amour pour toi. Les Bacchantes, ivres d'un saint transport, secouent leurs têtes et s'écrient : Évoë, Évoë ! Les uns agitent leurs thyrses à la pointe ombragée, les autres arrachent les membres d'un taureau déchiré : ceux-ci se couronnent de serpents entrelacés : ceux-là chargés de profondes corbeilles, célèbrent les mystères obscurs, ces mystères où les profanes souhaitent vainement d'avoir part. D'autres frappent le tambour de leurs mains vigoureuses, ou excitent les gémissements aigus de l'airain arrondi. Plusieurs font retentir les rauques accords de la corne bruyante, ou tirent d'horribles sons de leur flûte barbare.

Telles étaient les peintures dont étaient ornées les magnifiques draperies qui embrassaient la couche dans leurs contours. Lorsque la jeunesse thessalienne a nourri de ce spectacle ses avides regards, elle s'apprête à céder la place aux dieux immortels. Alors, comme le zéphyr, de son souffle matinal, hérissant la mer tranquille, soulève les flots inclinés, à l'heure où l'aurore apparaît, où le soleil va commencer sa course lumineuse ; les ondes s'avancent d'abord lentement poussées par un souffle paisible, et font entendre à peine le bruit de leurs murmures ; puis elles s'enflent d'instant en instant avec le vent qui s'augmente, et réfléchissent en s'éloignant les teintes pourprées qui les colorent : ainsi cette foule immense abandonne le portique du séjour royal, et regagnant ses demeures, se disperse de toutes parts.

Après leur retraite, Chiron le premier arrive des sommets du Pélion, apportant ses dons champêtres. Toutes les fleurs que voient naître les campagnes, qui croissent sur la cime élevée des monts de Thessalie, que l'haleine féconde du tiéde zéphyr fait éclore sur la rive des fleuves, il les offre tressées dans les guirlandes où elles se confondent, et le palais s'embaume de leur délicieux parfum. Soudain Persée accourt, quittant la verte Tempé ; Tempé, que couronnent les forêts suspendues au-dessus d'elle, et qui doit voir un jour les danses savantes des filles de Mnémosyne. Ses mains ne sont point vides ; il porte détachés de leurs racines des hêtres immenses, des lauriers à la tige droite et élevée, le platane mobile, l'arbre qui fut la sœur de Phaëthon foudroyé, et le long cyprès. Il entrelace leur feuillage autour du palais, et le portique se décore d'un voile de verdure.

Après lui l'ingénieux Prométhée s'avance, portant les traces à peine effacées du châtiment qu'il subit jadis, quand enchaîné à son rocher, il resta suspendu au sommet des précipices.

Puis le père des dieux, son épouse, et ses enfants immortels descendent de l'Olympe. Ils t'y laissent seul, ô Phébus, et avec toi ta

Qui tum alacres passim lymphata mente furebant,
Evoe bacchantes, evoe, capita inflectentes.
Horum pars tecta quatiebant cuspide thyrsos ;
Pars e divulso raptabant membra juvenco;
Pars sese tortis serpentibus incingebant;
Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,
Orgia, quæ frustra cupiunt audire profani ;
Plangebant alii proceris tympana palmis,
Aut tereti tenues tinnitus ære ciebant.
Multis raucisonos efflabant cornua bombos,
Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.
Talibus amplifice vestis decorata figuris
Pulvinar complexa suo velabat amictu.
Quæ postquam cupide spectando Thessala pubes
Expleta est, sanctis cœpit decedere Divis.
Hic qualis flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas,
Aurora exoriente, vagi sub lumina solis ;
Quæ tarde primum clementi flamine pulsæ
Procedunt, leni resonant plangore cachinni ;
Post, vento crescente, magis magis increbescunt,
Purpureaque procul nantes a luce refulgent ;
Sic tum vestibuli linquentes regia tecta,
Ad se quisque vago passim pede discedebant.
Quorum post abitum, princeps e vertice Pelii
Advenit Chiron portans silvestria dona.
Nam quotcunque ferunt campi, quos Thessala magnis,
Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi fœcunda Favoni,
Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis,
Queis permulsa domus jucundo risit odore.
Confestim Penceos adest, viridantia Tempe,
Tempe, quæ silvæ cingunt superimpendentes,
Mnemonidum, linquens, doctis celebranda choreis,
Non vacuus : namque ille tulit radicitus altas
Fagos, ac recto proceras stipite laurus,
Non sine nutanti platano, lentaque sorore
Flammati Phaetontis, et aeria cupressu ;
Hæc circum sedes late contexta locavit,
Vestibulum ut molli velatum fronde vireret.
Post hunc consequitur solerti corde Prometheus,
Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ,
Quam quondam silici restrictus membra catena
Persolvit, pendens e verticibus præruptis.
Inde pater Divum, sancta cum conjuge, natisque
Advenit cœlo, te solum, Phœbe, relinquens, 500

sœur, habitante des sommets de l'Idrus. Comme son frère, dédaignant Pélée, elle a refusé de célébrer les noces de Thétis.

Lorsque les dieux se sont assis sur des siéges d'ivoire, les tables se couvrent de mets abondants, tandis que les Parques agitant leurs corps affaiblis et caducs, commencent leurs chants prophétiques. Une robe blanche, ornée de guirlandes de chêne, et que borde la pourpre de Tyr, couvre leurs membres tremblants; des bandelettes rouges ceignent leurs têtes blanchies, et leurs mains infatigables accomplissent leur tâche éternelle. La gauche tient la quenouille chargée d'une laine moelleuse, la droite l'effile légèrement, et l'assouplit dans ses doigts qu'elle renverse, et le pouce imprime au fuseau un mouvement rapide. Leurs dents promenées sur la trame en égalise le tissu, et les aspérités détachées du fil s'arrêtent aux lèvres desséchées qui les en arrache. A leurs pieds des corbeilles de joncs tressés gardent la laine éclatante des molles toisons. Au milieu de ces travaux les déesses d'une voix sonore déroulent les destins des époux dans un chant prophétique que ne démentira pas l'avenir :

« Honneur de la Thessalie, toi qui affermis sa puissance par tes vertus, mais qui devras à ton fils ta gloire la plus éclatante, écoute en ce jour de fête l'oracle infaillible que t'annoncent les Parques. Et vous, qui filez la trame des destins, tournez, tournez, légers fuseaux.

« Bientôt luira pour toi Vesper qui couronne les vœux des époux : son heureux flambeau t'amènera la jeune épouse, qui versera dans ton âme les délices de l'amour, et qui, enlaçant ses bras gracieux à ton robuste cou, goûtera près de toi les douces voluptés du sommeil. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Jamais demeure ne couvrit de si nobles amours, jamais amour n'enchaîna deux époux par de si beaux nœuds que ceux qui unissent Thétis à Pélée. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« De vous doit naître Achille, étranger à la terreur, lui dont l'ennemi ne connaîtra point le dos, mais la vaillante poitrine; Achille, qui, souvent vainqueur dans la lutte rapide de la course, devancera les pieds brûlant le sol de la biche légère. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, ô mes fuseaux.

« Aucun héros n'osera se mesurer avec lui dans cette guerre où les ruisseaux de la Phrygie rouleront des flots de sang troyen, quand le troisième héritier du parjure Pélops, au terme d'un long siége, renversera les remparts de Troye. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

Unigenamque simul cultricem montibus Idri;
Pelea nam tecum pariter soror aspernata est,
Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugales.
Qui postquam niveos flexerunt sedibus artus,
Large multiplici constructæ sunt dape mensæ;
Quum interea infirmo quatientes corpora motu,
Veridicos Parcæ cœperunt edere cantus.
His corpus tremulum complectens undique quercus,
Candida purpurea quam Tyro incinxerat ora;
At roseo niveæ residebant vertice vittæ,
Æternumque manus carpebant rite laborem.
Læva colum molli lana retinebat amictum;
Dextera tum leviter deducens fila supinis
Formabat digitis; tum prono in pollice torquens
Libratum tereti versabat turbine fusum;
Atque ita decerpens æquabat semper opus dens,
Laneaque aridulis hærebant morsa labellis,
Quæ prius in levi fuerant extantia filo.
Ante pedes autem candentis mollia lanæ
Vellera virgati custodibant calathisci.
Hæ tum clarisona pellentes vellera voce,
Talia divino fuderunt carmine fata,
Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas :
« O decus eximium, magnis virtutibus augens,
Emathiæ tutamen opis, charissime nato;
Accipe, quod læta tibi pandunt luce sorores,
Veridicum oraclum : sed vos, quæ fata sequuntur,
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.
« Adveniet tibi jam portans optata maritis
Hesperus : adveniet fausto cum sidere conjux,
Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore
Languidulosque paret tecum conjungere somnos,
Levia substernens robusto brachia collo.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.
« Nulla domus tales unquam contexit amores;
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes;
Qualis adest Thetidi, qualis concordia Peleo.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.
« Nascetur vobis expers terroris Achilles,
Hostibus haud tergo, sed forti pectore notus;
Qui, persæpe vago victor certamine cursus,
Flammea prævertet celeris vestigia cervæ.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.
« Non illi quisquam bello se conferet heros,
Quum Phrygii Teucro manabunt sanguine rivi;
Troicaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius hæres.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Ses exploits glorieux et ses hauts faits seront redits plus d'une fois par les mères aux funérailles de leurs fils, lorsqu'elles arracheront de leur tête tremblante leurs cheveux blancs, et meurtriront de leurs mains débiles leur poitrine flétrie. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Comme le laboureur renversant les épis dorés moissonne sous les feux du soleil les campagnes jaunissantes, il renversera de son glaive redouté les guerriers Troyens. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Elle sera témoin de ses exploits, l'onde du Scamandre, qui se jette et se perd dans le rapide Hellespont, elle dont il ralentira le cours par les monceaux de cadavres qu'il aura immolés, et dont il tiédira les flots souillés par le carnage. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Enfin elle en sera témoin aussi la victime dévouée à la mort, lorsque le bûcher immense recevra les membres délicats de la vierge sacrifiée. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Car à peine le destin aura-t-il livré aux Grecs fatigués les murs bâtis par Neptune et les remparts de la cité troyenne, que la tombe élevée d'un héros sera arrosée du sang de Polyxène. Pareille à la victime qui tombe sous le fer à deux tranchants, la jeune fille laissera s'affaisser sur ses genoux son corps mutilé. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Courage donc, formez ces nœuds, objets de vos désirs. Qu'une heureuse alliance unisse la déesse à son époux ; qu'on livre la fiancée aux caresses impatientes de son amant. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Demain sa nourrice, en la voyant au lever du jour, ne pourra plus ceindre son cou des bandelettes de la veille. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux.

« Jamais sa mère n'aura la douleur de voir sa fille exilée par la discorde du lit *nuptial*, et jamais elle ne cessera d'espérer des petits-fils. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, légers fuseaux. »

Ainsi jadis, dans leurs chants divins, les Parques révélèrent à Pélée ses destinées glorieuses. Car dans ces temps reculés, où la piété était encore en honneur, les dieux habitants de l'Olympe visitaient les vertueuses demeures des mortels et se montraient dans leurs réunions. Souvent lorsque l'année ramenait la pompe des fêtes, le père des dieux visitait son temple resplendissant, et contemplait cent chars roulant dans la carrière. Souvent Bacchus descendit des sommets du Parnasse, conduisant la troupe furieuse des Bacchantes échevelées : tandis que Delphes tout entière, se précipitant hors de

« Illius egregias virtutes, claraque facta
Sæpe fatebuntur gnatorum in funere matres;
Quum in cinerem canos solvent a vertice crines,
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Namque, velut densas prosternens cultor aristas,
Sole sub ardenti flaventia demetit arva,
Trojugenum infesto prosternet corpora ferro.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri,
Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto;
Quojus iter cæsis angustans corporum acervis,
Alta tepefaciet permixta flumina cæde.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Denique testis erit morti quoque dedita præda;
Quum teres excelso concervatum aggere bustum
Excipiet niveos perculsæ virginis artus.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Nam simul ac fessis dederit fors copiam Achivis
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla;
Alta Polyxenia madefient cæde sepulcra;
Quæ, velut ancipiti succumbens victima ferro,
Projiciet truncum submisso poplite corpus.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Quare agite, optatos animi conjungite amores;
Accipiat conjux felici fœdere Divam;
Dedatur cupido jamdudum nupta marito;
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

« Non illam nutrix orienti luce revisens,
Hesterno collum poterit circumdare filo.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi

« Anxia nec mater discordis mœsta puellæ
Secubitu, caros mittet sperare nepotes.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi. »

Talia profantes quondam, felicia Pelei
Carmina divino cecinerunt omine Parcæ.
Præsentes namque ante domos invisere castas,
Sæpius et sese mortali ostendre cœtu
Cœlicolæ, nondum spreta pietate, solebant.
Sæpe pater Divum templo in fulgente revisens
Annua quum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procurrere currus.
Sæpe vagus Liber Parnassi vertice summo
Thyadas effusis evantes crinibus egit;
Quum Delphi, tota certatim ex urbe ruentes,
Acciperent læti Divum fumantibus aris.

ses murailles, accueillait le dieu avec transport près des autels fumants. Souvent au milieu de sanglantes batailles, Mars, ou la déesse qui règne sur le Triton aux ondes rapides, ou la déesse de Rhammonte, se mêlant aux bataillons armés, encouragaient leur valeur. Mais quand une fois le crime eut souillé la terre, quand la justice eut fui loin des âmes avides, quand les frères eurent baigné leurs mains dans le sang de leurs frères, quand le fils eut cessé de pleurer ses parents au tombeau, quand le père souhaita le trépas de son premier né, pour être libre de posséder les charmes d'une jeune épouse; quand une mère impie, se plaçant dans la couche de son fils abusé, ne craignit point d'outrager par l'inceste ses dieux pénates, cette fureur coupable qui confond la justice et le crime a détourné de nous les dieux irrités. Ils ne daignent plus maintenant visiter nos assemblées; ils demeurent invisibles à nos regards.

LXV.

A HORTALUS.

Hortalus, il est vrai, la douleur qui me consume sans relâche m'enlève au culte des doctes sœurs, et mon âme, en proie aux chagrins qui la troublent, ne peut redire les douces inspirations des Muses. Peu de temps s'est écoulé, depuis que l'onde du fleuve Léthé baigne les pieds glacés de mon frère, de mon frère, que la terre troyenne au rivage de Rhétée, cache pour jamais à mes regards.

Ainsi, je ne t'entendrai jamais raconter tes exploits, jamais, ô mon frère, toi que j'aimais plus que ma vie, je ne te verrai plus. Du moins, je t'aimerai toujours; toujours je soupirerai des chants plaintifs sur ta tombe, comme, sous l'ombre épaisse des bocages, Progné gémissante pleure la mort d'Ityle.

Cependant, Hortalus, au milieu de tant de douleurs, je t'envoie ces vers imités du fils de Battus; afin que tu ne croies pas que tes paroles, jouet des vents légers, se soient échappées de ma mémoire; comme du chaste sein de la vierge, glisse la pomme, présent furtif d'un amant, qu'elle a cachée sous le pli de sa robe, et qu'elle oublie, quand, tressaillant à l'arrivée de sa mère, la pauvre jeune fille laisse le fruit tomber et rouler en bondissant à ses pieds, et sent une triste et perfide rougeur couvrir son visage.

LXVI.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE.

Celui qui a compté tous les flambeaux de la voûte du ciel, qui connaît le lever et le coucher des étoiles, qui sait comment s'obscurcit l'éclat des feux dévorants du soleil, comment les astres

Sæpe in letifero belli certamine Mavors,
Aut rapidi Tritonis hera, aut Rhamnusia virgo
Armatas hominum est præsens hortata catervas.
Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando,
Justitiamque omnes cupida de mente fugarunt;
Perfudere manus fraterno sanguine fratres;
Destitit extinctos gnatus lugere parentes;
Optavit genitor primævi funera gnati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ;
Ignaro mater substernens se impia gnato,
Impia non verita est divos scelerare penates;
Omnia fanda, nefanda, malo permixta furore
Justificam nobis mentem avertere Deorum.
Quare nec tales dignantur visere cœtus,
Nec se contingi patiuntur lumine claro.

CARMEN LXV.

AD HORTALUM.

Etsi me assiduo confectum cura dolore
Sevocata doctis, Hortale, virginibus;
Nec potis est dulces Musarum expromere fœtus
Mens animi: tantis fluctuat ipsa malis!
Namque mei nuper Lethæo gurgite fratris
Pallidulum manans alluit unda pedem;
Troia Rhœteo quem subter litore tellus
Ereptum nostris obterit ex oculis.
Alloquar? audierone unquam tua facta loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Adspiciam posthac? At certe semper amabo,
Semper mœsta tua carmina morte canam;
Qualia sub densis ramorum concinit umbris
Daulias, absumpti fata gemens Ityli.
Sed tamen in tantis mœroribus, Hortale, mitto
Hæc expressa tibi carmina Battiadæ;
Ne tua dicta vagis nequicquam credita ventis
Effluxisse meo forte putes animo;
Ut missum sponsi furtivo munere malum
Procurrit casto virginis e gremio,
Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
Dum adventu matris prosilit, excutitur,
Atque illud prono præceps agitur decursu;
Huic manat tristi conscius ore rubor.

CARMEN LXVI.

DE COMA BERENICES.

Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit atque obitus;
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,

disparaissent à des époques fixées, et comment l'amour, entraînant Diane sous les roches mystérieuses de Latmos, la détourne de sa course céleste; celui-là même, Conon, m'a vue détachée du front de Bérénice briller au firmament, par la faveur du ciel : moi que la reine, élevant ses bras gracieux, avait souvent promise à tant de divinités, alors que, dans l'ivresse d'un nouvel hyménée, et portant encore les douces marques des combats nocturnes livrés à la virginité vaincue, le roi son époux, allait ravager les frontières de l'Assyrie. Vénus est-elle pour les jeunes épousées un objet de haine! ou bien abusent-elles la tendresse crédule de leurs parents par ces larmes mensongères, qu'elles versent à grands flots sur le seuil de la chambre nuptiale. Non, j'en atteste les dieux, ces larmes ne sont point sincères. La reine me l'a révélé par ses tristes gémissements quand son nouvel époux allait affronter les combats meurtriers.

Combien tu as pleuré l'abandon de ta couche solitaire et le départ funeste qui t'enlevait un frère adoré! Quel chagrin profond consumait ton cœur abattu, alors que ton âme déchirée d'inquiétudes, s'égarait dans des transports insensés! Et pourtant, vierge jeune encore, je t'avais connue courageuse. As-tu donc oublié cet exploit si hardi qui te valut la main d'un roi, et que n'eussent point osé les plus intrépides.

Mais alors, dans tes tristes adieux à ton époux, quelles paroles sortirent de ta bouche. O ciel, combien de fois ta main essuya tes paupières! Quel dieu puissant à changé ton âme. Ah! les amants ne sauraient se résoudre à vivre loin de l'objet adoré.

C'est alors qu'implorant le salut de ton époux, tu promis à tous les dieux de m'offrir en sacrifice avec les taureaux immolés, si bientôt revenant vainqueur, il ajoutait l'Asie captive aux frontières de l'Égypte. Et maintenant offerte aux immortels pour payer ta prière exaucée, j'acquitte en ce jour les vœux formés jadis. C'est à regret, ô reine, que j'ai quitté ton front; à regret j'en jure par toi-même, par ta tête sacrée, et périsse celui qui prononcerait en vain un tel serment! Mais qui pourrait braver les atteintes du fer? Le fer a renversé ce mont, le plus élevé que franchisse dans les régions de la Thrace, le fils resplendissant de Thia, lorsque les Mèdes ouvrirent une mer nouvelle, et que l'armée barbare fit voguer ses navires au milieu d'Athos partagé. Que pourrait une chevelure, quand le fer remporte ces victoires! Jupiter, que la race des Chalybes périsse tout entière! et avec elle, celui qui le premier tenta de chercher dans ses retraites souterraines

Ut cedant certis sidera temporibus,
Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans,
Dulcis amor gyro devocet aërio;
Idem me illa Conon cœlesti lumine vidit
E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clare : quam multis illa Deorum,
Levia protendens brachia, pollicita est;
Qua rex tempestate, novo auctus Hymenæo,
Vastatum fines iverat Assyrios,
Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,
Quam de virgineis gesserat exuviis.
Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrimulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juerint.
Id mea me multis docuit regina querelis,
Invisente novo prælia torva viro.
At tu non orbum luxti deserta cubile,
Et fratris cari flebile discidium.
Quum penitus mœstas exedit cura medullas;
Ut tibi nunc toto pectore sollicitæ
Sensibus ereptis mens excidit! Atqui ego certe
Cognoram a parva virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quod non fortior ausit alis?
Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es!
Jupiter, ut tristi lumina sæpe manu!
Quis te mutavit tantus Deus? an quod amantes
Non longe a caro corpore abesse volunt?
Atque ibi me cunctis pro dulci conjuge Divis
Non sine taurino sanguine pollicita es,
Si reditum tetulisset is haud in tempore longo et
Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret?
Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu;
Pristina vota novo munere dissoluo.
Invita; o regina, tuo de vertice cessi,
Invita : adjuro teque tuumque caput;
Digna ferat, quod si quis inaniter adjurarit.
Sed qui se ferro postulet esse parem?
Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Thiæ clara supervehitur;
Quum Medi peperere novum mare, quumque juventus
Per medium classi barbara navit Athon.
Quid facient crines, quum ferro talia cedant?
Jupiter, ut Chalybon omne genus pereat,
Et qui principio sub terra quærere venas
Institit, ac ferri fingere duritiem!
Abjunctæ paullo ante comæ mea fata sororem

ce métal funeste, et d'en amollir la dureté!

Les tresses mes sœurs, ainsi séparées de moi, pleuraient ma destinée, lorsque je vis s'offrir à moi le frère de Memnon l'Éthiopien, Zéphyr, léger époux de Chloris Arisnoë, lequel fendant l'air de ses ailes doucement agitées, vint m'enlever à travers les plaines éthérées, et me déposa dans le chaste sein de Vénus. La déesse elle-même, aimable habitante des rivages de Canope, avait chargé de ce message le dieu obéissant, afin que la couronne d'or détachée du front d'Ariane, ne brillât point seule dans les régions éclatantes du ciel, mais qu'on y vît aussi étinceler mes tresses blondes, ces dépouilles de ta tête consacrées aux dieux.

Encore humide de pleurs, à peine avais-je atteint le séjour des immortels, que la déesse me plaça, nouvel astre, parmi les constellations anciennes. Car voisine de la Vierge et du Lion sauvage, non loin de Callisto, fille de Lycaon, j'incline vers le Couchant, guidant la marche du Bouvier paresseux, qui se plonge enfin à regret dans les flots de l'Océan. Mais quoique, la nuit, les dieux me foulent sous leurs pas, qu'au jour, je rentre dans le sein de la blanche Téthys déesse de Rhamnonte (ne t'irrite point de ce discours; car nulle crainte n'étouffera mes aveux sincères, et ne m'empêchera de révéler les secrets de mon âme; dussent les astres irrités se déchaîner contre moi), je ne me réjouis point de cette destinée, autant que je m'afflige d'être séparée, séparée pour toujours, du front de ma maîtresse, qui, n'étant encore qu'une jeune vierge, écartait de moi tous les parfums, et les fit en un jour couler par millions sur mes anneaux.

Maintenant, ô vous pour qui l'hymen allume enfin ses flambeaux, ne vous livrez point aux caresses d'un époux bien aimé, ne rejetez pas de votre sein ses chastes voiles, avant que l'onyx n'ait fait couler pour moi de douces libations, des libations offertes par vos mains, ô vous qui voulez que la chasteté règne dans votre lit nuptiale. Mais la femme souillée d'un impur adultère, que la poussière boive ses présents détestés! Loin de moi les dons offerts par le crime! Mais pour vous, jeunes épouses, que toujours la concorde, que toujours l'amour règnent dans vos demeures.

Et toi, reine, lorsque, les yeux fixés vers le ciel, tu invoqueras, à la clarté des flambeaux, Vénus, ennemie du sang, n'offre point seulement de vœux, mais des présents magnifiques, pour me rappeler près de toi. Pourquoi les astres me retiennent-ils exilée? Plût aux dieux que je fusse rendue à ton front royal, et qu'Orion ne brillât plus separé du Verseau.

Lugebant, quum se Memnonis Æthiopis
Unigena impellens nutantibus aera pennis
Obtulit Arsinoes Chloridos ales equus.
Isque per ætherias me tollens advolat auras,
Et Veneris casto conlocat in gremio.
Ipsa suum Zephyritis eo famulum legarat,
Grata Canopæis in loca litoribus.
Scilicet in vario ne solum limite cœli
Ex Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret; sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuviæ.
Uvidulam a fletu, cedentem ad templa Deum, me
Sidus in antiquis Diva novum posuit.
Virginis, et sævi contingens namque Leonis
Lumina, Callisto juncta Lycaoniæ,
Vertor in occasum, tardum dux ante Booten,
Qui vix sero alto mergitur Oceano.
Sed quanquam me nocte premunt vestigia Divum,
Luce autem canæ Tethyi restituor;
(Pace tua fari hæc liceat, Rhamnusia virgo;
Namque ego non ullo vera timore tegam;
Non, si me infestis discerpant sidera dictis,
Condita quin veri pectoris evoluam;)
Non his tam lætor rebus, quam me abfore semper,
Abfore me a dominæ vertice discrucior;
Quicum ego, dum virgo quondam fuit, omnibus expers
Unguentis, una millia multa bibi.
Nunc vos, optato quas junxit lumine tæda,
Non prius unanimis corpora conjugibus
Tradite, nudantes rejecta veste papillas,
Quam jucunda mihi munera libet onyx;
Vester onyx, casto petitis quæ jura cubili.
Sed quæ se impuro dedit adulterio,
Illius, ah! mala dona levis bibat irrita pulvis;
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sic magis, o nuptæ, semper concordia vestras
Semper amor sedes incolat assiduus.
Tu vero, regina, tuens quum sidera divam
Placabis festis luminibus Venerem
Sanguinis expertem, non votis esse tuam me,
Sed potius largis effice muneribus.
Sidera cur retinent? utinam coma regia fiam;
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion. 94

LXVII.

CATULLE.

O porte docile à un mari complaisant, docile à un père, salut, et que Jupiter te comble de biens! toi qu'on dit avoir été honnête et probe, tant que Balbus a occupé cette maison, et t'être prêtée ensuite à de honteuses intrigues, dès que son épouse a eu pris sa place. Dis-moi donc d'où vient ce bruit qui t'attribue l'abandon de ton respect envers ton maître.

LA PORTE.

Non, soit dit sans blesser Cécilius à qui j'appartiens maintenant, ce n'est pas ma faute, quoiqu'on le prétende; personne n'a rien à me reprocher. Mais c'est toujours à la porte qu'on s'en prend. Dès qu'il y a quelque mauvaise action, tous me crient: porte, c'est ta faute.

CATULLE.

Ce n'est pas assez de le dire; il faut faire que tout le monde le sente et le voie.

LA PORTE.

Comment le puis-je? personne ne s'en inquiète et ne cherche à le savoir.

CATULLE.

Je le veux, moi; n'hésite pas à me le dire.

LA PORTE.

Eh bien! d'abord ce qu'on raconte de la trahison envers la jeune femme est une fausseté; elle n'avait pas encore été défiorée par son mari dont la verge languissamment pendante ne s'est jamais soulevée dans sa tunique. Mais le père a violé la couche du fils, et souillé sa malheureuse maison, soit par un amour impie, soit pour suppléer l'impuissance de son fils. Il fallait bien chercher quelque main vigoureuse pour dénouer cette ceinture virginale.

CATULLE.

Voici un charmant père et d'une merveilleuse piété qui ne respecte pas le lit de son fils.

LA PORTE.

Et ce n'est pas là tout ce que prétend savoir Brescia, la ville adossée à la colline de Cydmus; Brescia, que parcourt mollement de ses eaux le blond Méla; Brescia, la mère de ma chère Vérone. Je parle aussi de Posthumius et de Cornélius avec lesquelles la jeune femme a commis adultère. On dira: comment sais-tu cela toi, porte, qui ne peut ni t'absenter du seuil de ton maître, ni prêter l'oreille aux discours du peuple, et n'as pour toute et unique fonction, que de fermer et d'ouvrir la maison? C'est que j'ai entendu souvent la coupable parler à ses

CARMEN LXVII.

AD JANUM MŒCHÆ CUJUSDAM.

CATULLUS.

O dulci jucunda viro, jucunda parenti,
Salve, teque bona Jupiter auctet ope,
Janua: quam Balbo dicunt servisse benigne
Olim, quum sedes ipse senex tenuit;
Quamque ferunt rursus voto servisse maligno,
Postquam est porrecto facta marita sene.
Dic agedum nobis, quare mutata feraris
In dominum veterem deseruisse fidem.

JANUA.

Non, ita Cæcilio placeam, quoi tradita nunc sum,
Culpa mea est, quanquam dicitur esse mea.
Nec peccatum a me quisquam pote dicere quidquam;
Verum isti populo janua quidque facit,
Qui, quacunque aliquid reperitur non bene factum,
Ad me omnes clamant: Janua, culpa tua est.

CATULLUS.

Non istuc satis est uno te dicere verbo;
Sed facere, ut quivis sentiat et videat.

JANUA.

Qui possum? nemo quærit, nec scire laborat.

CATULLUS.

Nos volumus: nobis dicere ne dubita.

JANUA.

Primum igitur, virgo quod fertur tradita nobis,
Falsum est. Non illam vir prior attigerat,
Languidior tenera quoi pendens sicula beta,
Nunquam se mediam sustulit ad tunicam;
Sed pater illius nati violasse cubile
Dicitur, et miseram conscelerasse domum;
Sive quod impia mens cæco flagrabat amore,
Seu quod iners sterili semine natus erat.
Et quærendum unde unde foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam.

CATULLUS.

Egregium narras mira pietate parentem,
Qui ipse sui gnati minxerit in gremium.

JANUA.

Atqui non solum hoc se dicit cognitum habere
Brixia, Cycnææ supposita speculæ,
Flavus quam molli percurrit flumine Mela,
Brixia, Veronæ mater amata meæ:
Sed de Posthumio, et Corneli narrat amore,
Cum quibus illa malum fecit adulterium.
Dixerit hic aliquis: Qui tu isthæc, janua, nosti,
Quoi nunquam domini limine abesse licet,
Nec populum auscultare: sed huic suffixa tigillo
Tantum operire soles, aut aperire domum?

servantes de ses crimes et nommer par leur nom ceux que je viens de dire : elle me croyait sans langue et sans oreilles, et elle ajoutait un autre nom que je ne veux pas révéler, de peur d'exaspérer celui qui le porte. C'est un homme haut et long qui a eu autrefois de grands procès pour certaine supposition d'enfant.

LXVIII.

A MANLIUS.

Accablé par le sort, et frappé d'un coup affreux, tu m'envoies cette lettre baignée de tes pleurs; naufragé, battu par les flots de la mer écumante, tu veux que je te tende la main, et que je te rappelle des portes de la mort, toi que Vénus, la puissante déesse, ne laisse plus reposer d'un doux sommeil sur ta couche abandonnée et solitaire, et dont les Muses ne peuvent plus charmer par les chants mélodieux des anciens poëtes, les douloureuses insomnies. Il m'est doux de te voir, sûr de mon amitié, me demander les consolations des Muses et de Vénus.

Mais, afin que tu n'ignores pas mes chagrins, et que tu ne me croies point ennemi des devoirs d'une hospitalité reconnaissante, apprends dans quel abîme la fortune m'a plongé moi-même, et ne demande plus à un malheureux des vers enfants du bonheur. Au temps où je fus revêtu pour la première fois de la robe virile, quand ma jeunesse florissante était dans la joie de son printemps, j'ai pris assez de part aux jeux de l'Amour, et je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle à nos peines une douce amertume. Mais tous ces plaisirs, le deuil où me condamne la mort d'un frère me les a fait oublier. Malheureux! O mon frère, je t'ai perdu! Tu emportes en mourant tout mon bonheur; avec toi notre famille tout entière est entrée dans la tombe; avec toi ont disparu toutes les joies que nourrissait en moi le bonheur de t'aimer. Cette mort a banni de mon âme tous les plaisirs qui remplissaient mes jours, et tout ce qui fit mes délices. Maintenant tu m'écris que c'est une honte pour Catulle de rester à Vérone quand, à Rome, un galant homme s'efforce en vain de réchauffer ses membres dans son lit désert. Non, Manlius, ce n'est point une honte; c'est plutôt un malheur. Ainsi pardonne-moi, si tous ces dons que la douleur m'a ravis, je ne te les offre pas, quand je ne puis les offrir. Car si je n'ai auprès de moi qu'un petit nombre de mes écrits, c'est que je vis à Rome; que là est mon foyer, là ma demeure; que là s'écoule la majeure partie

Sæpe illam audivi furtiva voce loquentem
  Solam cum ancillis hæc sua flagitia,
Nomine dicentem, quos diximus : utpote quæ mi
  Speraret nec linguam esse, nec auriculam.
Præterea addebat quemdam, quem dicere nolo
  Nomine, ne tollat rubra supercilia.
Longus homo est, magnas quoi lites intulit olim
  Falsum mendaci ventre puerperium.

CARMEN LXVIII.

AD MANLIUM.

Quod mihi, fortuna casuque oppressus acerbo,
  Conscriptum hoc lacrimis mittis epistolium,
Naufragum ut ejectum spumantibus æquoris undis
  Sublevem, et a mortis limine restituam;
Quem neque sancta Venus molli requiescere somno
  Desertum in lecto cœlibe perpetitur;
Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ
  Oblectant, quum mens anxia pervigilat;
Id gratum est mihi, me quoniam tibi ducis amicum,
  Muneraque et Musarum hinc petis et Veneris.
Sed tibi ne mea sint ignota incommoda, Manli;
  Neu me odisse putes hospitis officium,
Accipe, queis merser fortunæ fluctibus ipse,
  Ne amplius a misero dona beata petas.
Tempore quo primum vestis mihi tradita pura est,
  Jucundum quum ætas florida ver ageret,
Multa satis lusi : non est Dea nescia nostri,
  Quæ dulcem curis miscet amaritiem.
Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors
  Abstulit. O misero frater adempte mihi!
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
  Tecum una tota est nostra sepulta domus;
Omnia tecum una perierunt gaudia nostro,
  Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Quojus ego interitu tota de mente fugavi
  Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Quare quod scribis : *Veronæ turpe Catullo*
  Esse, quod hic quisquis de meliore nota
Frigida deserto tepefecit membra cubili :
  Id, Manli, non est turpe; magis miserum est.
Ignosces igitur, si, quæ mihi luctus ademit,
  Hæc tibi non tribuo munera, quum nequeo.
Nam, quod scriptorum non magna est copia apud me,
  Hoc fit, quod Romæ vivimus : illa domus,
Illa mihi sedes, illic mea carpitur ætas;
  Huc una ex multis capsula me sequitur.
Quod quum ita sit, nolim statuas, nos mente maligna
  Id facere, aut animo non satis ingenuo, 38

de mes jours. De tous mes portefeuilles, à peine un seul me suit à Vérone. Ne va donc pas penser que je refuse par dédain ou par une coupable ingratitude de satisfaire l'un et l'autre de tes vœux; je les aurais devancés si cela m'eût été possible.

Non, je ne vous tairai pas, ô Muses, toutes les marques d'amitié, tous les services que j'ai reçus de Manlius; je vous le dirai au contraire de peur que le temps, dans sa fuite, ne les couvre du voile de l'oubli. Vous, redites-les aux peuples à venir, et que ces pages vieillissent pour les raconter un jour. Que son nom grandisse de plus en plus dans les âges, et qu'après son trépas, jamais l'araignée, suspendant ses tissus légers dans les airs, ne couvre de sa toile le nom oublié de Manlius.

Vous savez combien de soucis m'a causés la perfide Vénus; avec quelle fureur elle s'est attachée à moi, alors que je brûlais d'autant de feux que le volcan de Sicile, ou que la source embrasée de Malie, voisine des Thermopyles; alors que mes yeux abattus ne cessaient de verser d'intarissables pleurs, et de baigner mes joues d'une triste rosée.

Tel qu'au sommet d'un mont escarpé jaillit d'une roche moussue un ruisseau limpide, qui descendant rapidement des flancs d'une colline, vient serpenter à travers une route fréquentée et offrir un soulagement au voyageur fatigué et inondé de sueur, lorsque l'été brûlant entr'ouvre les champs desséchés; ou tel qu'un vent plus doux qui vient caresser de son souffle propice les matelots battus par les noirs tourbillons de la tempête, et dont la voix suppliante avait déjà imploré Castor et Pollux; tel fut pour moi le secours de Manlius.

Il a reculé les limites de mon domaine; il m'a donné une demeure, il m'a donné une maîtresse. Sous son toit, nos mutuelles amours ont trouvé un asile où ma gracieuse déesse a souvent porté ses pas légers, et dont le seuil, foulé par ses pieds ravissants, l'a vue s'arrêter suspendant le bruit de sa chaussure muette.

Ainsi, jadis embrasée d'amour pour son époux, Laodamie entra dans la demeure de Protésilas, dans ce palais construit sous de funestes auspices, avant que le sang des victimes sacrées eût apaisé les dieux, maîtres du ciel. Que jamais, ô déesse de Rhamnuse, un désir téméraire ne me pousse à rien entreprendre malgré les dieux! Combien leurs autels sont altérés d'un sang pieux, Laodamie l'apprit par la perte de son époux, quand elle fut contrainte de s'arracher à ses embrassements, avant qu'un hiver succédant à un autre hiver eût assez assouvi dans de longues nuits d'amour son ardente passion, et l'eussent préparée à ce cruel veuvage. Les Parques savaient bien que le jour n'était pas loin qui devait rompre ces

Quod tibi non utriusque petiti copia facta est;
Ultro ego deferrem, copia si qua foret.
Non possum reticere, Deæ, qua Manlius in re
Juverit, aut quantis juverit officiis;
Ne fugiens seclis obliviscentibus ætas
Illius hoc cæca nocte tegat studium.
Sed dicam vobis. Vos porro dicite multis
Millibus et facite hæc charta loquatur anus.
. . . . . .
Notescatque magis mortuus, atque magis;
Ne tenuem texens sublimis aranea telam,
Deserto in Manli nomine opus faciat.
Nam, mihi quam dederit duplex Amathusia curam,
Scitis, et in quo me corruerit genere;
Quum tantum arderem, quantum Trinacria rupes,
Lymphaque in Œtæis Malia Thermopylis;
Mœsta neque assiduo tabescere lumina fletu
Cessarent, tristique imbre madere genæ.
Qualis in aerii pellucens vertice montis
Rivus muscoso prosilit e lapide,
Qui, quum de prona præceps est valle volutus
Per medium densi transit iter populi,
Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Quum gravis exustos æstus hiulcat agros,
Ac veluti nigro jactatis turbine nautis
Lenius adspirans aura secunda venit,
Jam prece Pollucis, jam Castoris implorata;
Tale fuit nobis Manlius auxilium.
Is clausum lato patefecit limite campum,
Isque domum nobis, isque dedit dominam;
Ad quam communes exerceremus amores,
Quo mea se molli candida Diva pede
Intulit, et trito fulgentem in limine plantam
Innixa, arguta constitit in solea;
Conjugis ut quondam flagrans advenit amore,
Protesilaëam Laodamia domum
Inceptam frustra, nondum quum sanguine sacro
Hostia cœlestes pacificasset heros.
Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temere invitis suscipiatur heris.
Quam jejuna pium desideret ara cruorem,
Docta est amisso Laodamia viro;
Conjugis ante coacta novi dimittere collum,
Quam veniens una atque altera rursus hiems
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,
Posset ut abrupto vivere conjugio;
Quod scibant Parcæ non longo tempore abesse,
Si miles muros isset ad Iliacos.

nœuds, si Protésilas allait affronter les combats aux rivages d'Ilion. Car alors, l'enlèvement d'Hélène appelait l'élite de la Grèce sous les remparts de Troie, Troie, ville criminelle, tombeau de l'Europe et de l'Asie, Troie où s'ensevelirent tant de héros et de haut-faits, et qui a causé le trépas funeste de mon frère. Hélas! malheureux! mon frère m'a été ravi: hélas! la douce lumière du ciel a été ravie à mon malheureux frère! Avec toi, notre famille tout entière est descendue dans la tombe; avec toi se sont évanouies toutes ces joies que nourrissait en moi le bonheur de t'aimer. Et maintenant si loin de moi, tu ne reposes point parmi des sépultures amies, ni près des cendres de tes proches; mais Troie, la cité infâme, la cité malheureuse, te retient enseveli sous un sol étranger, aux extrémités de l'univers.

Ce fut vers ces murs que s'élancèrent, dit-on, de tous les pays de la Grèce, ces jeunes guerriers qui abandonnèrent leurs foyers domestiques pour empêcher Pâris de goûter librement dans sa couche paisible les plaisirs de son amour adultère. Cette guerre, belle Laodamie, t'enlève un époux plus cher à tes yeux que la lumière du jour; tant était immense l'abîme où t'avait plongée l'amour qui t'entraînait! Non moins profond était, au récit des Grecs, l'abîme voisin de Phénée, la ville arcadienne, qui absorbe dans son bassin fangeux les eaux du sol desséché, et dont le fils supposé d'Amphitryon creusa les profondeurs dans les entrailles déchirées d'une montagne, lorsque perçant de ses flèches inévitables les monstres de Stymphale, il méritait, par son obéissance à l'injuste pouvoir d'un tyran, que le seuil de l'Olympe s'ouvrît à un dieu nouveau, et qu'Hébé ne fût point condamnée à une virginité éternelle. Oui, il était plus profond que ce gouffre, l'amour qui te soumit à un joug jusqu'alors inconnu. Oui, l'aïeul accablé sous le poids des ans chérit avec moins de tendresse l'enfant que sa fille unique donne à ses derniers jours, tardif héritier qui, remplissant de son nom le testament paternel, confond la joie impie du collatéral, et écarte de la tête blanchie du vieillard le vautour qui planait sur elle. La colombe est moins éprise de son époux au blanc plumage, elle dont le bec lascif lui prodigue des caresses plus vives que celles d'une amante; et pourtant quels transports égalent ceux d'une femme! Mais toutes ces ardeurs, ces feux les surpassèrent quand l'hymen t'eut livrée au blond Protésilas.

Elle était pareille à Laodamie, ou suivait de près ses traces, la lumière de ma vie, lorsqu'elle vint s'abandonner à moi. Autour d'elle voltigeait l'amour étincelant sous sa tunique aux reflets d'or. Mais bien qu'elle ne se

Nam tum Helenæ raptu primores Argivorum
Cœperat ad sese Troja ciere viros;
Troja nefas, commune sepulcrum Europæ Asiæque,
Troja virum et virtutum omnium acerba cinis;
Quæ nempe et nostro letum miserabile fratri
Attulit: hei misero frater adempte mihi!
Hei misero fratri jucundum lumen ademptum!
Tecum una tota est nostra sepulta domus:
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Quem nunc tam longe non inter nota sepulcra,
Nec prope cognatos compositum cineres,
Sed Troja obscena, Troja infelice sepultum
Detinet extremo terra aliena solo.
Ad quam tum properans fertur simul undique pubes
Græca penetrales deseruisse focos;
Ne Paris abducta gavisus libera mœcha
Otia pacato degeret in thalamo.
Quo tibi tum casu, pulcherrima Laodamia,
Ereptum est vita dulcius atque anima
Conjugium; tanto te absorbens vortice amoris
Æstus in abruptum detulerat barathrum;
Quale ferunt Graii Pheneum prope Cylleneum
Siccare emulsa pingue palude solum;
Quod quondam cæsis montis fodisse medullis
Audit falsiparens Amphitryoniades;
Tempore quo certa Stymphalia monstra sagitta
Perculit, imperio deterioris heri;
Pluribus ut cœli tereretur janua Divis,
Hebe nec longa virginitate foret.
Sed tuus altus amor barathro fuit altior illo,
Qui tunc indomitam ferre jugum docuit.
Nam neque tam carum confecto ætate parenti
Una caput seri gnata nepotis alit;
Qui, quum divitiis vix tandem inventus avitis
Nomen testatas intulit in tabulas,
Impia derisi gentilis gaudia tollens,
Suscitat a cano vulturium capite.
Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
Compar: quæ multo dicitur improbius
Oscula mordenti semper decerpere rostro;
Quamquam præcipue multivola est mulier.
Sed tu horum magnos vicisti sola furores;
Ut semel es flavo conciliata viro;
Aut nihil, aut paullo quoi tum concedere digno,
Lux mea se nostrum contulit in gremium.
Quam circumcursans hinc illinc sæpe Cupido
Fulgebat crocina candidus in tunica. 134

borne pas aux hommages du seul Catulle, supportons doucement ces rares infidélités d'une maîtresse assez réservée d'ailleurs dans ses trahisons. N'imitons pas les sots et leur colère jalouse. Junon elle-même, la plus puissante des déesses, eut souvent à gémir des outrages journaliers de son époux, dont elle n'ignorait point les perfidies sans nombre. Mais les hommes ne doivent point se comparer aux immortels : et loin de moi les plaintes fâcheuses d'un père affaibli par l'âge. Après tout, ce n'est pas conduite par la main paternelle qu'elle est entrée dans ma demeure, embaumée, pour la recevoir, des parfums de l'Assyrie ; c'est en cachette, et dans le silence d'une nuit furtive qu'elle m'a prodigué les adorables faveurs qu'elle dérobait à son époux. Il suffisait à mes vœux de ce seul jour d'ivresse dont une pierre blanche a marqué le souvenir.

Reçois, ô Manlius, ces vers, faible tribut de ma muse, offert en hommage après tant de bienfaits, afin que ton nom échappe à l'injure des âges, dans la suite sans nombre des jours à venir ; et qu'à cette faveur les dieux ajoutent tous les biens dont ils récompensaient autrefois la piété des mortels. Soyez heureux, et toi et ma maîtresse, et la maison théâtre de nos amours, et le premier auteur de toutes mes félicités, celui qui m'a fait ton ami, et avant tous les autres, celle qui m'est plus chère que moi-même, ma lumière, celle dont la vie me fait chérir la mienne.

LXIX.

A RUFUS.

Pourquoi t'étonner qu'aucune femme ne veuille te livrer ses flancs voluptueux, et ne se laisse vaincre par tes cadeaux d'habits soyeux ou de diamants éblouissants? Il court sur ton compte le mauvais bruit qu'un bouc terrible loge sous tes aisselles. Tout le monde le raconte ; et c'est naturel : car la bête est vilaine, et aucune belle fille ne voudrait coucher avec elle. Tue-la donc, cette peste si cruelle pour l'odorat, ou cesse de t'étonner quand tu vois les femmes te fuir.

LXX.

SUR L'INCONSTANCE DES FEMMES.

Ma maîtresse me dit qu'elle ne me préférerait aucun amant, pas même Jupiter, s'il l'en priait lui-même. Elle le dit ; mais ce que femme dit à un amant, il faut l'écrire sur le vent et sur l'eau rapide.

Quæ tamen etsi uno non est contenta Catullo,
Rara verecundæ furta feremus heræ ;
Ne nimium simus stultorum more molesti.
Sæpe etiam Juno, maxima Cœlicolum,
Conjugis in culpa flagravit quotidiana,
Noscens omnivoli plurima furta Jovis.
Atqui nec Divis homines componier æquum est ;
Ingratum tremuli tolle parentis onus.
Nec tamen illa mihi dextra deducta paterna
Fragrantem assyrio venit odore domum ;
Sed furtiva dedit mira munuscula nocte,
Ipsius ex ipso dempta viri gremio.
Quare illud satis est, si nobis is datur unus,
Quem lapide illa diem candidiore notat.
Hoc tibi, quod potui, confectum carmine munus
Pro multis, Manli, redditur officiis ;
Ne vostrum scabra tangat robigine nomen
Hæc atque illa dies, atque alia, atque alia,
Huc addent Divi quam plurima, quæ Themis olim
Antiquis solita est munera ferre piis.
Sitis felices, et tu simul, et tua vita,
Et domus ipsa, in qua lusimus, et domina ;
Et qui principio nobis te tradidit, a quo
Sunt primo nobis omnia nata bona ;
Et longe ante omnes mihi quæ me carior ipso est,
Lux mea ; qua viva vivere dulce mihi est.

CARMEN LXIX.

AD RUFUM.

Noli admirari, quare tibi fœmina nulla,
Rufe, velit tenerum supposuisse femur ;
Non ullam laneæ labefactes munere vestis,
Aut pelluciduli deliciis lapidis.
Lædit te quædam mala fabula, qua tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
Hunc metuunt omnes : neque mirum, nam mala valde est
Bestia, nec quicum bella puella cubet.
Quare aut crudelem nasorum interfice pestem :
Aut admirari desine, cur fugiunt.

CARMEN LXX.

DE INCONSTANTIA FŒMINEI AMORIS.

Nulli se dicit mulier mea nubere malle,
Quam mihi : non si se Jupiter ipse petat.
Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, et rapida scribere oportet aqua.

LXXI.

A VIRRON.

Si quelqu'un a jamais mérité, ô Virron, d'avoir un bouc sous les aisselles, ou d'être affligé de la goutte, c'est bien ton rival, qui, en poursuivant les mêmes amours que toi, a gagné ton double mal. Chaque fois qu'il est à l'œuvre, il te venge et sur lui-même et sur ton infidèle maîtresse. Il la tue sous l'odeur qu'il exhale, et il se tue en même temps de la goutte.

LXXII.

A LESBIE.

Jadis tu me disais, ô Lesbie, que Catulle seul avait eu tes faveurs, et que tu ne me préférerais pas même Jupiter. Je te chérissais alors, non d'un amour vulgaire, mais de cette tendresse qu'un père a pour ses enfants. Aujourd'hui, je te connais trop. Aussi, bien que je sois plus que jamais consumé d'amour, tu n'as pour moi ni les mêmes charmes, ni les mêmes attraits. Comment cela? me diras-tu. Parce que, si de telles perfidies forcent ton amant à t'aimer davantage, elles le forcent aussi à t'estimer moins.

LXXIII.

CONTRE UN INGRAT.

Cessez de prétendre à la reconnaissance et de croire que quelqu'un puisse vous savoir gré d'un bienfait. Toute notre espèce est ingrate : un service n'est compté pour rien, ou plutôt c'est pour celui qui le rend une cause d'ennuis et de chagrins. Je n'ai pas aujourd'hui de plus implacable ennemi que l'homme qui tout à l'heure m'appelait son seul et unique ami.

LXXIV.

CONTRE GELLIUS.

Gellius avait entendu dire que son oncle ne manquait pas de gronder si l'on faisait ou disait quelque farce. Pour se garantir de ses plaintes, il lui a pris sa femme, et voilà l'oncle muet comme Harpocrate. Il est arrivé à ses fins. Car, quoiqu'il déshonore maintenant son oncle lui-même, l'oncle ne soufflera mot.

LXXV.

A LESBIE.

Nulle femme n'a pu se dire aussi tendrement

CARMEN LXXI.

AD VIRRONEM.

Si quoi, Virro, bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut si quem merito tarda podagra secat;
Æmulus iste tuus, qui vostrum exercet amorem,
Mirifice est a te nactus utrumque malum.
Nam quoties futuit, toties ulciscitur ambos;
Illam affligit odore, ipse perit podagra.

CARMEN LXXII.

AD LESBIAM.

Dicebas quondam, solum te nosse Catullum,
Lesbia; nec præ me velle tenere Jovem.
Dilexi tum te, non tantum ut volgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit et generos.
Nunc te cognovi : quare, etsi impensius uror,
Multo mi tamen es vilior et levior.
Qui potis est? inquis. Quod amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed bene velle minus.

CARMEN LXXIII.

IN INGRATUM.

Desine de quoquam quidquam bene velle mereri,
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata : nihil fecisse benigne est;
Immo etiam tædet, tædet obestque magis;
Ut mihi, quem nemo gravius nec acerbius urget,
Quam modo qui me unum atque unicum amicum habuit.

CARMEN LXXIV.

IN GELLIUM.

Gellius audierat, patruum objurgare solere,
Si quis deliçias diceret, aut faceret.
Hoc ne ipsi accideret, patrui perdepsuit ipsam
Uxorem, et patruum reddidit Harpocratem.
Quod voluit, fecit : nam, quamvis inrumet ipsum
Nunc patruum, verbum non faciet patruus.

CARMEN LXXV.

AD LESBIAM.

Nulla potest mulier tantum se dicere amatam

aimée que tu le fus de moi, ô ma Lesbie! Jamais la foi des traités n'a été plus religieusement gardée que nos serments d'amour ne le furent par moi. Mais vois où tu m'as conduit par ta faute, et quel sacrifice est imposé à ma fidélité! Car je ne pourrai jamais t'estimer quand tu deviendrais la plus vertueuse des femmes, ni cesser de t'aimer, quand tu serais la plus débauchée.

LXXVI.

A LUI-MÊME.

Si le souvenir du bien qu'il a fait est un plaisir pour l'honnête homme; s'il peut se dire à lui-même qu'il n'a jamais violé la foi sacrée, ni, pour tromper ses semblables, profané le nom des dieux, quelle satisfaction ne te promet pas pour ta vieillesse, ô Catulle, cet amour si mal récompensé! Car tout ce qu'un homme peut faire et dire de bien, tu l'as fait, tu l'as dit, mais en vain, pour une infidèle qui te paie d'ingratitude. Pourquoi te tourmenter encore? Pourquoi ne pas affermir ton âme, et cesser d'être malheureux, puisque les dieux s'opposent à ton amour? Sans doute il est difficile de briser si vite un amour qui durait depuis si longtemps; cependant tu dois tout faire pour y parvenir. Il n'y a pour toi qu'un seul espoir de salut, c'est de te vaincre toi-même: que tu le puisses ou non, il te faut le tenter. Grands dieux! si la pitié est votre partage, ou si vous avez jamais accordé votre secours à des infortunés prêts à succomber, regardez-moi dans mon malheur, et si ma vie fut sans tache, délivrez-moi de cette peste, qui, circulant dans mes veines, comme un poison, a pour jamais banni la joie de mon cœur. Je ne demande plus qu'elle m'aime encore, ou, ce qui n'est pas possible, qu'elle revienne aux lois de la pudeur; non, ma guérison, et l'oubli du mal qui me consume, c'est la seule grâce que j'implore de vous, ô Dieux! pour prix de ma piété.

LXXVII.

A RUFUS.

Rufus, que je croyais gratuitement mon ami: (gratuitement? oh! non; mais à grands frais et à grand dommage pour moi;) as-tu bien pu me voler ainsi, et, fouillant dans mes entrailles, m'arracher tous mes biens? Hélas! hélas! ô fléau cruel de ma vie! Hélas! hélas! peste de mon amitié!

Vere, quantum a me, Lesbia, amata, mea es.
Nulla fides ullo fuit unquam fœdere tanta,
Quanta in amore tuo ex parte reperta mea est.
Nunc est mens adducta tua, mea Lesbia, culpa,
Atque ita se officio perdidit ipsa pio;
Ut jam nec bene velle queam tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.

CARMEN LXXVI.

AD SE IPSUM.

Si qua recordanti benefacta priora voluptas
Est homini, quum se cogitat esse pium,
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divum ad fallendos numine abusum homines;
Multa parata manent in longa ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines bene quoiquam aut dicere possunt,
Aut facere, hæc a te dictaque factaque sunt;
Omnia quæ ingratæ perierunt credita menti.
Quare jam te cur amplius excrucies?
Quin te animo offirmas, teque istinc usque reducis,
Et, Dis invitis, desinis esse miser?
Difficile est longum subito deponere amorem;
Difficile est: verum hoc qualubet efficias.
Una salus hæc est, hoc est tibi pervincendum.
Hoc facies, sive id non pote, sive pote.
O Di, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam
Extrema jam ipsa in morte tulistis opem;
Me miserum adspicite, et si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem perniciemque mihi,
Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.
Non jam illud quæro, contra ut me diligat illa,
Aut, quod non potis est, esse pudica velit;
Ipse valere opto, et tetrum hunc deponere morbum.
O Di, reddite mi hoc pro pietate mea.

CARMEN LXXVII.

AD RUFUM.

Rufe, mihi frustra ac nequicquam credite amice,
Frustra? immo magno cum pretio atque malo;
Siccine subrepsti mi, atque, intestina perurens,
Mi misero eripuisti omnia nostra bona?
Eripuisti. Heu heu! nostræ crudele venenum
Vitæ, heu, heu, nostræ pestis amicitiæ!

LXXVIII.

SUR GALLUS.

Gallus a deux frères dont l'un a une charmante épouse, et l'autre un charmant fils. Gallus agit en galant homme : il arrange de douces amours entre la charmante fille et le charmant garçon et les fait coucher ensemble. Mais c'est un sot, et il ne voit pas qu'il est mari, lui, qui apprend à son neveu à déshonorer la couche de son oncle. Mais ce qui m'afflige maintenant, c'est que lui aussi il a souillé de baisers impurs les lèvres pures de sa nièce. Cela ne restera pas impuni : tous les siècles te connaîtront, Gallus, et ta renommée dira à la postérité qui tu es.

LXXIX.

CONTRE LESBIUS.

Lesbius est beau : comment ne le serait-il pas, lui que Lesbie préfère à toi, Catulle, et à toute ta famille ? Mais cependant Catulle consent à ce que Lesbius le vende lui et toute sa famille, si jamais l'impur a reçu trois baisers de ceux qui le connaissent.

LXXX.

A GELLIUS.

Pourquoi, Gellius, tes lèvres roses sont-elles plus blanches que la neige, quand tu sors le matin de ta maison, ou que pendant l'été la huitième heure met fin à ta molle méridienne ? Je ne sais ce qu'il en est. Est-il vrai, comme on le chuchotte, que tu aies certains goûts fâcheux : c'est ce dont t'accusent et la poitrine épuisée du pauvre Virron et la blancheur séreuse qui couvre tes lèvres.

LXXXI.

A JUVENTIUS.

Dans la foule qui t'entoure n'était-il donc, Juventius, aucun homme assez beau pour être digne de ton premier amour, pour que tu allasses chercher sur les rivages de Pisaure cet hôte moribond, à la face livide et inanimée, qui est maintenant l'objet de tes affections, et que tu oses nous préférer ? Ah ! tu ne sais pas quel crime est le tien !

CARMEN LXXVIII.

DE GALLO.

Gallus habet fratres, quorum est lepidissima conjux
  Alterius, lepidus filius alterius.
Gallus homo est bellus : nam dulces jungit amores,
  Cum puero ut bello bella puella cubet.
Gallus homo est stultus, nec se videt esse maritum,
  Qui patruus patrui monstret adulterium.
Sed nunc id doleo, quod puræ impura puellæ
  Suavia conjunxit spurca saliva tua.
Verum id non impune feres : nam te omnia secla
  Noscent, et, qui sis, fama loquetur anus.

CARMEN LXXIX.

IN LESBIUM.

Lesbius est pulcher : quidni ? quem Lesbia malit,
  Quam te cum tota gente, Catulle, tua.
Sed tamen hic pulcher vendat cum gente Catullum,
  Si tria notorum suavia reppererit.

CARMEN LXXX.

AD GELLIUM.

Quid dicam, Gelli, quare rosea ista labella
  Hiberna fiant candidiora nive,
Mane domo quum exis, et quum te octava quiete
  E molli longo suscitat hora die ?
Nescio quid certe est. An vero fama susurrat,
  Grandia te medii tenta vorare viri ?
Sic certe clamant Virronis rupta miselli
  Ilia, et emulso labra notata sero.

CARMEN LXXXI.

AD JUVENTIUM.

Nemone in tanto potuit populo esse, Juventi,
  Bellus homo, quem tu diligere inciperes ;
Præterquam iste tuus moribunda a sede Pisauri
  Hospes, inaurata pallidior statua ?
Qui tibi nunc cordi est, quem tu præponere nobis
  Audes. Ah ! nescis, quod facinus facias.

LXXXII.

A QUINTIUS.

Si tu veux, Quintius, que Catulle te doive la vie et plus encore, s'il est quelque chose de plus précieux que la vie, ne cherche pas à lui enlever celle qui lui est bien plus chère que la vie, s'il est quelque chose de plus cher que la vie.

LXXXIII.

CONTRE LE MARI DE LESBIE.

Lesbie me dit force injures, en présence de son mari. C'est une grande joie pour l'imbécile. Ane, tu n'y comprends rien; si elle se taisait et qu'elle m'oubliât, elle serait guérie de sa passion; ses reproches et ses invectives attestent non-seulement qu'elle se souvient de moi, mais, ce qui est pis pour toi, qu'elle est irritée contre moi, c'est-à-dire qu'elle brûle d'amour, et m'en parle.

LXXXIV.

SUR ARRIUS.

Arrius disait havantages, quand il voulait dire avantages et hembûches pour embûches; et il était convaincu qu'il avait merveilleusement parlé quand il avait dit hembûches. Ainsi prononçaient, je crois, et sa mère et son oncle Liber et ses grands parents. Quand il alla en Syrie, toutes nos oreilles se réjouissaient à tort de la trêve qu'il leur donnait; elles n'entendaient plus ces mots avec ces douces aspirations, et ne craignaient plus d'en entendre de pareils; quand tout à coup arrive l'effroyable nouvelle que la mer Ionienne, depuis qu'Arrius y était allé, ne s'appelait plus Ionienne, mais Hionienne.

LXXXV.

SUR SON AMOUR.

J'aime et je hais à la fois. — Comment cela? direz-vous. — Je l'*ignore*; *mais* je le sens, et c'est une torture.

LXXXVI.

SUR QUINTIA ET LESBIE.

Quintia est belle; c'est l'avis de la foule: pour moi, je la trouve blanche, grande et bien faite. Je confesse qu'elle a tous ces dons; mais qu'elle soit belle pour les avoir tous, je le nie, car, dans ce grand corps, il n'y a ni *grâce*, ni *attrait piquant*. Lesbie, au contraire, est

CARMEN LXXXII.

AD QUINTIUM.

Quinti, si tibi vis oculos debere Catullum,
Aut aliud, si quid carius est oculis;
Eripere ei noli, multo quod carius illi
Est oculis, si quid carius est oculis.

CARMEN LXXXIII.

IN MARITUM LESBIÆ.

Lesbia mi, præsente viro, mala plurima dicit;
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis. Si nostri oblita taceret,
Sana esset: quod nunc gannit et obloquitur,
Non solum meminit; sed, quæ multo acrior est res,
Irata est: hoc est uritur et loquitur.

CARMEN LXXXIV.

DE ARRIO.

Cnhomoda dicebat, si quando commoda vellet
Dicere, et hinsidias Arrius insidias;
Et tum mirifice sperabat se esse locutum,
Quum, quantum poterat, dixerat hinsidias.
Credo sic mater, sic Liber avunculus ejus,
Sic maternus avus dixerit, atque avia.
Hoc misso in Syriam, requierant omnibus aures,
Audibant eadem hæc leniter et leviter.
Nec sibi postilla metuebant talia verba,
Quum subito adfertur nuntius horribilis,
Ionios fluctus, postquam illuc Arrius isset,
Jam non Ionios esse, sed Hionios.

CARMEN LXXXV.

DE AMORE SUO.

Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio; sed fieri sentio et excrucior.

CARMEN LXXXVI.

DE QUINTIA ET LESBIA.

Quintia formosa est multis: mihi candida, longa,
Recta est. Hoc ego: sic singula confiteor.
Totum illud, formosa, nego: nam nulla venustas;
Nulla in tam magno est corpore mica salis.

belle, belle de la tête aux pieds, et semble avoir ravi pour elle seule toutes les grâces que se partagent les autres.

LXXXVII.

CONTRE GELLIUS.

Quel crime, ô Gellius, commet celui dont la débauche incestueuse a pour complices sa mère et sa sœur, et qui veille toute la nuit la tunique bas? Quel est le crime du neveu qui empêche son oncle de remplir son devoir conjugal? Sais-tu jusqu'à quel point il est coupable? Il l'est, Gellius, à ce point que toutes les eaux de l'Océan, père des Nymphes, que toutes celles des mers qui bornent le monde, ne suffiraient pas pour laver son attentat. Au delà il n'y a pas de crime possible, quand même l'infâme, courbé en deux, se souillerait de sa propre bouche.

LXXXVIII.

SUR GELLIUS.

Gellius est maigre : comment ne le serait-il pas? ayant une si bonne et si vigoureuse mère, une sœur si jolie, un oncle si bon, et tant de parentes à sa disposition, comment cesserait-il d'être maigre? N'aurait-il d'occasions de débauche que celles qu'il devrait s'interdire, sa maigreur serait encore toute naturelle.

LXXXIX.

CONTRE GELLIUS.

Qu'il naisse un mage de l'infâme union de Gellius avec sa mère, et qu'il apprenne les haruspices des Perses; il le faut, sinon c'est un démenti à l'impie religion des Perses qui met les sacrifices des dieux entre les mains des enfants nés de ces odieux incestes.

XC.

CONTRE LE MÊME.

Je pensais, Gellius, que tu respecterais ma maîtresse, non parce que je te connaissais bien ou que je te crusse fidèle et incapable d'une action honteuse; mais parce que la femme qui me fait mourir d'amour n'était ni ta mère ni ta sœur. J'étais, il est vrai, lié avec toi par des nœuds d'une ancienne amitié; mais je n'estimais pas que ce fût suffisant pour t'entraîner; cela t'a paru suffisant à toi : tant les fautes ont de charmes à tes yeux lorsqu'elles sont mêlées de crimes.

Lesbia formosa est : quæ quum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit Veneres.

CARMEN LXXXVII.

IN GELLIUM.

Quid facit is, Gelli, qui cum matre atque sorore
Prurit, et abjectis pervigilat tunicis?
Quid facit is, patruum qui non sinit esse maritum?
Ecquid scis, quantum suscipiat sceleris?
Suscipit, o Gelli, quantum non ultima Tethys,
Non genitor Nympharum abluit Oceanus.
Nam nihil est quidquam sceleris, quo prodeat ultra;
Non si demisso se ipse voret capite.

CARMEN LXXXVIII.

DE GELLIO.

Gellius est tenuis : quidni? quoi tam bona mater
Tamque valens vivat, tamque venusta soror,
Tamque bonus patruus, tamque omnia plena puellis
Cognatis : quare is desinat esse macer?
Qui ut nihil attingat, nisi quod fas tangere non est,
Quantumvis quare sit macer, invenies.

CARMEN LXXXIX.

IN GELLIUM.

Nascatur magus ex Gelli matrisque nefando
Conjugio, et discat persicum haruspicium.
Nam magus ex matre et gnato gignatur oportet,
Si vera est Persarum impia relligio,
Gnatus ut accepto veneretur carmine Divos,
Omentum in flamma pingue liquefaciens.

CARMEN XC.

IN GELLIUM.

Non ideo, Gelli, sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro, hoc perdito amore fore;
Quod te cognossem bene, constantemve putarem,
Aut posse a turpi mentem inhibere probro;
Sed quod nec matrem, nec germanam esse videbam
Hanc tibi, quojus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu;
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti : tantum tibi gaudium in omni
Culpa est, in quacunque est aliquid sceleris. 10

XCI.

SUR LESBIE.

Lesbie ne fait que dire du mal de moi, et ne tarit pas sur mon compte; que je meure si Lesbie ne m'aime pas. Quelle preuve en ai-je? C'est que moi-même je ne cesse de la maudire; mais que je meure, si je ne l'aime!

XCII.

CONTRE CÉSAR.

Je ne cherche pas le moins du monde à te plaire, César, ni à savoir si tu es blanc ou noir.

XCIII.

SUR LA VERGE (*surnom de Mamurra*).

La verge fait son métier en coïtant çà et là; c'est le proverbe : le pot prend les légumes.

XCIV.

SUR LA SMYRNE DU POÈTE CINNA.

Mon Cinna a achevé sa Smyrne huit moissons, neuf hivers après l'avoir commencée. Pendant ce temps Hortensius a fait cinq cent mille vers..... La Smyrne échappera aux flots du Léthé, et les siècles les plus reculés la verront encore admirée; mais les annales de Volusius seront mangées des vers. J'aime, moi, les petits chefs-d'œuvre de mon ami; que le vulgaire applaudisse à l'ampoulé Antimaque.

XCV.

A CALVUS, SUR LA MORT DE QUINTILIE.

Si les muets habitants des tombeaux peuvent trouver quelques consolations dans la douleur des vivants; s'ils ne sont pas insensibles aux regrets que nous causent nos anciennes amours, aux pleurs que nous donnons à des amitiés depuis longtemps perdues, certes, ta Quintilie, ô Calvus! doit moins s'affliger de sa mort prématurée que se réjouir de ton amour.

XCVI.

CONTRE ÉMILIUS.

Je ne crois pas, n'en déplaise aux dieux, qu'il y ait la moindre différence à sentir la bouche d'Emilius ou bien son derrière; rien de plus immonde que l'un, rien de plus immonde que l'autre. Le dernier est cependant

CARMEN XCI.

DE LESBIA.

Lesbia mi dicit semper male; nec tacet unquam
De me : Lesbia me, dispeream, nisi amat.
Quo signo? quasi non totidem mox deprecor illi
Assidue : verum dispeream, nisi amo.

CARMEN XCII.

IN CÆSAREM.

Nil nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire, utrum sis albus, an ater homo.

CARMEN XCIII.

IN MENTULAM.

Mentula mœchatur : mœchatur mentula certe.
Hoc est, quod dicunt : Ipsa olera olla legit.

CARMEN XCIV.

DE SMYRNA CINNÆ POETÆ.

Smyrna mei Cinnæ nonam post denique messem,
Quam cœpta est, nonamque edita post hiemem;
Millia quum interea quingenta Hortensius uno
. . . . . .
Smyrna cavas Atacis penitus mittetur ad undas,
Smyrnam incana diu secula pervoluent.
At Volusi annales . . .
Et laxas scombris sæpe dabunt tunicas.
Parva mei mihi sunt cordi monumenta . . .
At populus tumido gaudeat Antimacho.

CARMEN XCV.

AD CALVUM DE QUINTILIA.

Si quidquam mutis gratum acceptumque sepulcris
Accidere a nostro, Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias,
Certe non tanto mors immatura dolori est
Quintiliæ, quantum gaudet amore tuo.

CARMEN XCVI.

IN ÆMILIUM.

Non, ita me dii ament, quidquam referre putavi
Utrumne os an culum olfacerem Æmilio.
Nil immundius hoc, nihiloque immundius illud.
Verum etiam culus mundior et melior;

plus propre et meilleur, car il n'a pas de dents. La bouche en a en revanche de prodigieuses, plantées sur des gencives qui ressemblent à un vieux coffre, et, quand elle s'ouvre, on dirait la matrice d'une mule qui pisse en été. Émilius a des bonnes fortunes et se croit beau ! et on ne le condamne pas au moulin ou à la meule ! et les femmes qui se livrent à lui ne pensent pas qu'elles pourraient très-bien lécher le derrière du bourreau !

XCVII.

A VETTIUS.

Dégoûtant Vettius, à toi plus qu'à personne s'applique ce qu'on dit d'ordinaire aux bavards et aux fats : avec une langue si bien pendue tu pourrais bien lécher les derrières et les savates. Si tu veux nous perdre décidément tous, Vettius, parle : cela suffira.

XCVIII.

A JUVENTIUS.

Tandis que tu t'exerces au jeu des armes, charmant Juventius, je t'ai dérobé un petit baiser plus doux que la douce ambroisie. Mais mon bonheur n'a pas été impuni. Je me souviens que pendant plus d'une heure je fus comme attaché à une croix, essayant vainement de me justifier, et ne pouvant à force de larmes fléchir tant soit peu votre cruauté. A peine le mal fut-il fait, que tu essuyas de tes deux mains les gouttes dont j'avais humecté tes jolies lèvres, te purifiant de tout ce qui avait coulé de ma bouche, comme de la fétide salive d'une courtisane en débauche. Bien plus, tu pris plaisir à me laisser sans espoir en proie à un amour infortuné, et tu me fis souffrir tant de tourments, que, d'ambroisie qu'était ce petit baiser, il devint plus triste que le triste ellébore. Si c'est là la peine que tu réserves à mon malheureux amour, jamais, ô Juventius, je ne te déroberai de baisers.

XCIX.

DE CELIUS ET DE QUINTIUS.

Célius et Quintius, la fleur de la jeunesse de Vérone, meurent d'amour, celui-là pour Aufilénus, celui-ci pour sa sœur Aufiléna. Ne voilà-t-il pas l'union fraternelle dans toute sa douceur? Pour lequel ferais-je le plus de vœux ? Pour toi, Célius : je le dois à cette amitié unique dont tu me donnas tant de preuves, alors qu'une flamme insensée me brû-

Nam sine dentibus est. Hoc dentes sesquipedales,
Gingivas vero plovemi habet veteris :
Præterea rictum, qualem diffissus in æstu
Meientis mulæ cunnus habere solet.
Hic futuit multas; et se facit esse venustum,
Et non pistrino traditur atque asino?
Quem si qua attingit : non illam posse putemus
Ægroti culum lingere carnificis?

CARMEN XCVII.

AD VETTIUM.

In te, si in quemquam, dici pote, putide Vetti,
Id quod verbosis dicitur et fatuis;
Ista cum lingua, si usus veniat tibi, possis
Culos et crepidas lingere carbatinas.
Si nos omnino vis omnes perdere, Vetti,
Dicas : omnino, quod cupis, efficies.

CARMEN XCVIII.

AD JUVENTIUM.

Surripui tibi, dum ludis, mellite Juventi,
Suaviolum dulci dulcius ambrosia.
Verum id non impune tuli; namque amplius horam
Suffixum in summa me memini esse cruce;
Dum tibi me purgo, nec possum fletibus ullis
Tantillum vostræ demere sævitiæ.
Nam simul id factum est multis diluta labella
Guttis abstersisti omnibus articulis;
Ne quidquam nostro contractum ex ore maneret
Tanquam commictæ spurca saliva lupæ.
Præterea infesto miserum me tradere amori
Non cessasti, omnique excruciare modo;
Ut mi ex ambrosio mutatum jam foret illud
Suaviolum tristi tristius helleboro.
Quam quoniam pœnam misero proponis amori,
Non unquam posthac basia surripiam.

CARMEN XCIX.

DE CŒLIO ET QUINTIO.

Cœlius Aufilenum, et Quintius Aufilenam,
Flos Veronensium depereunt juvenum;
Hic fratrem, ille sororem. Hoc est, quod dicitur, illud
Fraternum vere dulce sodalitium.
Quoi faveam potius? Cœli, tibi : nam tua nobis
Perspecta exigit hoc unica amicitia,
Quum vesana meas torreret flamma medullas.

lait jusqu'à la moelle. Sois heureux, ô Célius, et que le succès couronne tes amours!

C.

OFFRANDES AU TOMBEAU DE SON FRÈRE.

Après avoir parcouru bien des nations et franchi bien des mers, je suis venu, ô mon frère, près de ta dépouille infortunée, t'offrir le dernier présent de mort et faire de vains adieux à ta cendre muette, puisque la fortune t'a ravi à ton frère, ô toi dont m'a séparé un trépas immérité! Et voilà que, fidèle à l'antique usage de nos pères, je dépose sur ta tombe les offrandes funèbres, mouillées des larmes fraternelles: reçois-les, ô mon frère, et salut et adieu pour jamais!

CI.

A CORNÉLIUS.

Si jamais secret a été déposé par un ami dans un cœur qui sût le taire, et dont la fidélité lui fût assurée, ce cœur, tu le verras, Cornélius, c'est le mien; à ce titre je te dois être sacré, et sache que pour toi je suis devenu Harpocrate.

CII.

A SILON.

Ou rends-moi mes dix sesterces, mon cher Silon, et puis tu seras à ton gré cruel et inexorable; ou, si tu tiens à mon argent, cesse, je t'en prie, d'être cruel et inexorable en même temps que pourvoyeur.

CIII.

SUR LESBIE.

Tu crois que j'ai pu médire de ma vie, de la femme qui m'est plus chère que mes deux yeux? Je ne l'ai pu, et si je le pouvais je ne serais pas si éperdument amoureux: mais avec Tappon il n'est rien que tu n'imagines.

CIV.

SUR LA VERGE.

La verge s'efforce d'atteindre le sommet du Parnasse, mais les Muses la chassent à coups de fourche.

CV.

D'UN ENFANT ET D'UN CRIEUR.

Quand on voit un crieur avec un bel enfant,

Sis felix, Cœli, sis in amore potens.

CARMEN C

INFERIÆ AD FRATRIS TUMULUM.

Multas per gentes, et multa per æquora vectus
Adveni has miseras, frater, ad inferias,
Ut te postremo donarem munere mortis,
Et mutum nequicquam alloquerer cinerem;
Quandoquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum,
Heu miser indigne frater adempte mihi!
Nunc tamen interea prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristes munera ad inferias,
Accipe, fraterno multum manantia fletu;
Atque in perpetuum, frater, have atque vale.

CARMEN CI.

AD CORNELIUM.

Si quidquam tacito commissum est fido ab amico,
Quojus sit penitus nota fides animi;
Me unum esse invenies illo tibi jure sacratum,
Corneli, et factum me esse puta Harpocratem.

CARMEN CII.

AD SILONEM.

Aut, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo,
Deinde esto quamvis sævus et indomitus;
Aut, si te nummi delectant, desine, quæso,
Leno esse, atque idem sævus et indomitus.

CARMEN CIII.

AD QUEMDAM DE LESBIA.

Credis, me potuisse meæ maledicere vitæ;
Ambobus mihi quæ carior est oculis?
Nec potui; nec, si possem, tam perdite amarem;
Sed tu cum Tappone omnia monstra facis.

CARMEN CIV.

IN MENTULAM.

Mentula conatur Pimplæum scandere montem;
Musæ furcillis præcipitem ejiciunt.

CARMEN CV.

DE PUERO ET PRÆCONE.

Cum puero bello præconem qui videt esse,

que croire, sinon que cet enfant veut se vendre?

CVI.

A LESBIE.

S'il arrive quelque chose d'heureux à qui le désirait ardemment et l'espérait le plus, cela lui est agréable dans toute la force de l'expression : voilà pourquoi, Lesbie, il m'est si agréable, il m'est plus précieux que l'or, que tu reviennes dans les bras de celui qui te désire. Tu reviens à celui qui te désire, tu te donnes de nouveau à celui qui t'espérait le plus! ô jour qu'il faut marquer du caillou le plus blanc! Qui donc vit plus heureux que moi, ou qui peut dire qu'il y a quelque chose de plus désirable que cette vie que tu me rends?

CVII.

CONTRE COMINIUS.

Cominius, si le sort de ta vieillesse impure et déshonorée était livré à la volonté du peuple, je suis sûr que ta langue, ennemie des honnêtes gens, serait jetée à un vautour avide, et que tes yeux arrachés de leur orbite, tes intestins, et tous tes membres deviendraient la proie des corbeaux, des chiens et des loups.

CVIII.

A LESBIE.

Tu me promets, ô ma vie, que notre amour sera plein de charmes et durera toujours. Grands dieux! faites qu'elle puisse promettre et tenir, et que ce soit sincèrement et du cœur qu'elle me le dise! Ainsi, nous pourrions donc faire durer autant que notre vie ce lien sacré d'une amitié éternelle.

CIX.

A AUFILÉNA.

Aufiléna, il y a deux sortes d'amies; les unes honnêtes, qui ont assez des éloges; les autres qui acceptent un prix qu'elles ont fixé. Tu n'es pas des premières, puisque tu m'as fait une promesse à laquelle tu as manqué; et que prenant souvent sans jamais rendre, tu mérites pour ce crime d'être traitée en ennemie. L'honneur veut, Aufiléna, qu'on tienne sa parole, comme la pudeur voulait que tu ne me promisses rien. Mais voler par fraude, c'est pis encore que le fait d'une courtisane avare qui se prostitue à tout venant.

Quid credat, nisi se vendere discupere?

CARMEN CVI.

AD LESBIAM.

Si quidquam cupido optantique obtigit unquam, et
Insperanti, hoc et gratum animo proprie;
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro,
Quod te restituis, Lesbia, mi cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis. O lucem candidiore nota!
Quis me uno vivit felicior, aut magis hac quid
Optandum vita, dicere quis poterit?

CARMEN CVII.

IN COMINIUM.

Si, Comini, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata impuris moribus intereat;
Non equidem dubito, quin primum inimica bonorum
Lingua exsecta avido sit data volturio;
Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, cætera membra lupi.

CARMEN CVIII.

AD LESBIAM.

Jucundum, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.
Di magni, facite, ut vere promittere possit;
Atque id sincere dicat et ex animo:
Ut liceat nobis tota producere vita
Æternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

CARMEN CIX.

AD AUFILENAM.

Aufilena, bonæ semper laudantur amicæ;
Accipiunt pretium, quæ facere instituunt.
Tu quod promisti mihi, quod mentita, inimica es,
Quod nec das, et fers sæpe, facis facinus.
Aut facere ingenuæ est, aut non promisse pudicæ,
Aufilena, fuit. Sed data corripere
Fraudando, efficitur plus quam meretricis avaræ,
Quæ sese toto corpore prostituit.

CX.

A AUFILÉNA.

Aufiléna, vivre contente avec un seul époux, c'est la plus belle gloire d'une femme; mais si elle ne s'en tient pas là, qu'elle se livre à tout autre qu'à un oncle qui lui fera des enfants qui seront ses cousins germains.

CXI.

CONTRE NASON.

Nason, tu es un homme multiple, car ils sont nombreux les hommes auxquels tu t'abandonnes; Nason, tu es un homme multiple et débauché.

CXII.

A CINNA.

Sous le premier consulat de Pompée, on comptait deux impudiques; dans son second, c'est le même nombre de deux, mais en y ajoutant mille. L'adultère se propage rapidement, comme tu vois, Cinna.

CXIII.

CONTRE LA VERGE.

La verge est réputée riche à bon droit pour sa terre de Formies: que de trésors dans cette terre en effet! des oiseaux de toutes les sortes, des poissons, des prés, des champs de labour, des bêtes à foison. Mais à quoi bon? la dépense du propriétaire dépasse son revenu. Il est riche, je le veux, mais tout lui manque. Vantons sa terre, pourvu qu'il y soit dans l'indigence.

CXIV.

CONTRE LA VERGE.

La verge possède environ trente arpents de prés, quarante de terres ensemencées, et des eaux en abondance. Comment ne surpasse-t-elle pas Crésus en richesses, ayant, dans un seul domaine, des prés, des terres ensemencées, de grandes forêts et des marais qui s'étendent jusqu'aux pays hyperboréens, jusqu'à l'Océan? Voilà de grandes choses en effet; mais aussi le propriétaire est un immense engloutisseur; la verge est une prodigieuse dépensière.

CARMEN CX.

AD AUFILENAM.

Aufilena, viro contentas vivere solo,
Nuptarum laus e laudibus eximiis.
Sed quoivis quamvis potius succumbere fas est,
Quam matrem fratres efficere ex patruo.

CARMEN CXI.

IN NASONEM.

Multus homo es, Naso; nam tecum multus homo est, qui
Descendit: Naso, multus es et pathicus.

CARMEN CXII.

AD CINNAM.

Consule Pompeio primum duo, Cinna, solebant
Mœchi: illo facto consule nunc iterum,
Manserunt duo; sed creverunt millia in unum
Singula: fœcundum semen adulterio.

CARMEN CXIII.

IN MENTULAM.

Formiano saltu non falso Mentula dives
Fertur; qui quot res in se habet egregias!
Aucupia omne genus, pisces, prata, arva ferasque.
Nequicquam: fructus sumptibus exsuperat.
Quare concedo sit dives, dum omnia desint.
Saltum laudemus, dum modo ipse egeat.

CARMEN CXIV.

IN MENTULAM.

Mentula habet instar triginta jugera prati,
Quadraginta arvi: cætera sunt maria.
Cur non divitiis Crœsum superare potis sit?
Uno qui in saltu tot bona possideat;
Prata, arva, ingentes silvas, saltusque, paludesque,
Usque ad Hyperboreos et mare ad Oceanum?
Omnia magna hæc sunt: tamen ipse est maximus ulter.
Non homo, sed vere Mentula magna mieux. 8

CXV.

A GELLIUS.

Je t'avais envoyé les vers du fils de Battus, ligne sujet de longues méditations, dans l'espoir de t'adoucir et de briser entre tes faibles mains les traits que tu me lances. Je vois que je n'ai pas réussi, Gellius, et que mes prières ont été vaines. Mais je ne redoute guère tes piqûres, ô moucheron : et celles que je t'ai faites te feront souffrir éternellement.

CARMEN CXV.

AD GELLIUM.

Sæpe tibi studioso animo venanda requirens
Carmina uti possem mittere Battiadæ,
Queis te lenirem nobis, neu conarere
Infestum telis icere, musca, caput;
Hunc video mihi nunc frustra sumptum esse laborem,
Gelli, nec nostras hinc valuisse preces.
Contra nos tela ista tua evitamus amictu;
At fixus nostris tu dabi' supplicium.

NOTES SUR CATULLE.

I.

Corneli tibi. Vers 5. On croit que c'est à Cornélius Népos que ces vers sont adressés. Cornélius n'avait pas fait que la Vie des grands capitaines; il avait composé d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, notamment celui dont parle ici Catulle. C'était une sorte d'histoire universelle, divisée en trois livres. Il paraît qu'il était encore le seul, *unus Italorum*, qui eût fait un travail de ce genre.

II.

Ad passerem Lesbiæ. Vers 4. Les commentateurs, qui ne voient que des hiéroglyphes partout, n'ont pas pu s'imaginer qu'il ne fût question que d'un oiseau dans cette pièce. Ils n'ont voulu y voir qu'une allusion, et une allusion obscène. C'était avoir bien bonne opinion de la pudeur de Catulle! Comme s'il avait habitude de voiler son langage lorsqu'il a une obscénité à dire. C'est ce qu'on a remarqué fort justement, et ce qu'auraient aussi remarqué nos commentateurs avec un peu de bon sens, si le bon sens était une qualité de commentateur. Il paraît d'ailleurs que c'était un usage très-commun à Rome, parmi la jeunesse, que d'instruire de petits oiseaux pour s'en amuser. Il faut voir ce que dit à ce sujet Manilius, Art. V :

> Totamque per urbem
> Qui gestant caveis volucres ad justa paratas,
> Quorum omnis parvo consistit passere census.

Il n'est donc pas surprenant, d'après cela, que Lesbie ait eu aussi un moineau, que ce moineau soit mort, et que Catulle ait fait une élégie sur cette mort, ne fût-ce que pour plaire à sa maîtresse, et parler encore de son amour. Comme amant et comme poëte, c'était à la fois une occasion et un sujet. Cela est si simple qu'il n'y a guère qu'un commentateur qui puisse s'en étonner.

IV.

Rhodum. Vers 8. Rhodes, l'une des villes de la Cilicie. On sait ce qui la rendait célèbre.

Horridam te Thraciam. Vers 9. Il faut l'entendre des mœurs des habitants. C'est en ce sens qu'Horace a dit quelque part *horrida Germania*. Les Thraces étaient proprement les anthropophages de l'antiquité.—*Propontis.* La Propontide, entre le Bosphore et l'Hellespont.

Amastris Pontica. Vers 13. Amastris, ville de la Paphlagonie, voisine du mont Cytorus, surnommé *Buxifer*, à cause de la grande quantité de buis qui y croissait.

Neque ulla vota litoralibus diis. Vers 21. Chaque rivage avait ses dieux qu'on invoquait au départ et qu'on remerciait au retour, par des sacrifices, comme on le fait aujourd'hui par des *ex voto* dans ces petites chapelles qu'on voit près de tous les ports de mer.

Gemelle Castorum. Vers 27. Castor et Pollux étaient regardés comme les dieux protecteurs des marins.

VII.

Laserpiciferis jacet Cyrenis. Vers 3. Cyrène, fertile en laser. Le laser est une sorte de pomme que quelques-uns ont prise pour l'*assa fœtida*. — Cyrène était l'une des villes de la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique, sur les frontières de l'Égypte.

Et Battі veteris sacrum sepulchrum. Vers 6. Battus était, dit-on, le fondateur de Cyrène. C'est la cause des honneurs qu'on rendait à son tombeau. Ce tombeau était en Libye, au milieu des déserts, comme le temple de Jupiter Ammon, célèbre par ses oracles.

X.

Jam Bythinia, quo modo se haberet. Vers 6. On a vu que Catulle fut envoyé en Bythinie avec le préteur Memmius.

Quant à ces mots *quo modo se haberet*, on a remarqué fort plaisamment que ce n'était pas autre chose que ce mot si connu : *Comment cette province se travaille-t-elle en finances?*

XI.

Sive in Hircanos, Arabasque molles. Vers 6. On sait que l'Hircanie était une province de l'Asie. — Les Arabes passaient pour un peuple plein de mollesse, ce qu'on attribuait surtout à la douceur du climat.

Septemgeminus Nilus. Vers 7. Le Nil se jette par sept embouchures dans la mer. C'est pour cela qu'il est toujours appelé ἑπτάπορος chez les auteurs grecs.

XII.

Marsucini asini. Vers 4. Les Marsuciniens, peuple de l'Italie. Leur pays était situé entre celui des Vestins et des Péligniens. Ils s'étaient rendus célèbres par leur fidélité envers Rome.

XIII.

Mnemosynon. Vers 15. C'est l'expression grecque. Catulle les affectionnait, et s'en sert souvent. Ce mot répond à ce que nous entendons par *un souvenir*.

XV.

Vers 18 et 19. Quem attractis pedibus, patente porta,
Percussent raphanique, mugilesque.

C'était le supplice infligé aux gens de basse condition, lorsqu'ils étaient surpris en adultère. Les autres trouvaient, dit-on, moyen de s'y soustraire avec de l'argent. Du reste cette loi était atroce.

XVIII.

Qua domus tua Lampsaci est... Priape. Vers 2. Priape était principalement honoré à Lampsaque. Lampsaque était une ville de l'Hellespont.

Cette pièce a passé pour être de Virgile, ainsi que les deux suivantes. On les a même insérées dans un recueil de poésies détachées qu'on lui attribuait et qu'on appelle les *Catalectes*. Mais l'opinion la plus générale est que elles sont de Catulle.

XXI.

Pater esuritionum. Vers 1. Comme on disait *pater cœnæ* ou *convivii*. Catulle fait ici une opposition entre le pauvre diable qui ne sait où aller dîner et le gastronome qui préside à une bonne table ; et c'est ce qui rend la plaisanterie piquante.

On appelait à Rome *Pater cœnæ*, celui qui donnait un festin ou bien encore le personnage le plus considérable parmi les convives,

In primis Lucanis aper : leni fuit Austro
Captus; ut aiebat cœnæ pater.....
(Hor. *Sat.* L. II. *V.* 7.)

XXII.

Navi umbilici. Vers 27. L'umbilicus était un petit bâton très-mince qui servait à fixer les feuilles d'un volume. C'était proprement le dos du livre. Les extrémités en étaient ornées, d'habitude, de petites figures ciselées en or, en argent, en ivoire ou en ébène, suivant la fortune et le goût du possesseur, comme aujourd'hui pour la beauté de nos reliures. On appelait ces deux extrémités les cornes du volume. C'est ainsi qu'Ovide a dit, en s'adressant à son livre dans les *Tristes* :

Candida nec nigra cornua fronte geras
(*Tristes.* L. I. V. 8.)

XXVII.

Utlex Posthumiæ, jubet magistræ. Vers 3. Cette Posthumia était, si cela pouvait se dire, la patronne des buveurs et la législatrice de leurs assemblées. Ses lois réglaient l'ordonnance des festins, le nombre des rasades que chaque convive était obligé de boire, les épreuves qu'on avait à subir avant d'être admis, et enfin la manière dont on devait choisir le roi de la fête *rex convivii*, ce qui se faisait au sort, comme on le sait, et comme dit Horace :

Nec regna vini sortiere talis.
(Hor. L. I. *ode* 4. *et passim.*)

XXIX.

Catulle était républicain. Il fit contre César plusieurs satires très-vives : celle-ci est une des plus véhémentes. César ne lui répondit qu'en l'admettant à sa table. On ignore s'il fit de nouvelles satires depuis. On a regardé aussi comme une preuve de clémence ce trait de César. Il nous semble pour nous qu'il ne pouvait guère mieux se venger.

Ce Mamurra était un des lieutenants de César, qui lui avait donné le gouvernement des provinces de Gaule et de Bretagne. Il s'y était enrichi à force de rapines; ce qui indignait naturellement tous ceux qui n'avaient pas de province à gouverner. Car s'il est des temps où l'observation des vertus publiques est une réalité, il en est d'autres où ce n'est qu'un mot à l'usage de l'envie, et ces temps-là étaient venus pour Rome, comme ils sont venus depuis pour bien d'autres nations.

Mamurra habere. Vers 3. Mamurra fut le premier,

suivant Pline, qui eut un palais dont toutes les colonnes étaient de marbre.

XXXI.

Sirmio. Vers 1. La presqu'île de Sirmio sur les bords du lac Benaccus, aujourd'hui lac de Garde. Catulle y possédait une maison de campagne.

Uterque Neptunus. Vers 3. Neptune n'était pas seulement le dieu des mers : c'était aussi le dieu des lacs et des étangs.

Lydiæ lacus undæ. Vers 13. On appelait aussi le lac Benaccus, lac des Lydiens, parce que les Rhétiens qui possédaient la ville de Vérone située auprès de ce lac, passaient pour descendre des Étrusques et des Lydiens, d'après une vieille tradition.

XXXII.

Jube ad te veniam meridiatum. Vers 3. Les anciens regardaient le milieu du jour comme le moment le plus favorable à l'amour, et c'est celui qu'ils y consacraient.

XXXIII.

Furum balneariorum. Vers 1. Voleur de bains. Les voleurs se glissaient surtout dans les bains publics pour y dérober les vêtements de ceux qui se baignaient.

XXXV.

Sapphica puella. Vers 16. C'est Sapho que Catulle désigne ainsi.

XXXVI.

In annales Volusii. Vers 1. Ce Volusius était un méchant poëte qui avait composé, à l'exemple d'Ennius, des Annales qui le rendirent célèbre comme Ennius; mais on voit de quelle manière.

Golgos ou Colchos. Vers 14. L'une des villes de l'île de Chypre. C'est du nom de cette ville que Vénus était appelée aussi Golgia.

XXXIX.

Lanuvinus ater. Vers 12. Lanuvium ville municipale du Latium, célèbre par le culte qu'on y rendait à Junon Sospita.

XL.

Vers 3. Quis deus tibi non bene advocatus
Vecordem parat excitare rixam ?

Les anciens croyaient que nos mauvaises résolutions nous venaient des dieux comme les bonnes.

XLIV.

O funde noster. La campagne de Catulle était située entre le Latium et le pays Sabin, sur la limite des deux pays, de sorte qu'elle pouvait passer pour appartenir à l'un ou à l'autre. C'était aux environs de Tibur.

LI.

Cette pièce ravissante n'est qu'une copie, c'est-à-dire une traduction de la fameuse ode de Sapho, traduite aussi par Boileau, sur la pièce originale rapportée par Longin.

Dulce ridentem. Vers 16. Horace a pris cette charmante expression de Catulle, à moins que tous deux ne l'aient prise de Sapho. Tout le monde connaît ces deux vers :

Dulce ridentem, Lalagen amabo,
Dulce loquentem.....

LII.

Struma Nonius sedet. Vers 2. Excepté Horace les anciens ne savent guère plaisanter dans leurs épigrammes, ils ne savent qu'injurier. *Struma* signifie écrouelles. Catulle l'emploie ici comme surnom.

LV.

In circo. Vers 5. Sans doute le grand Cirque, entre le Palentin et l'Aventin. Il paraît que ce Cirque était admirable. C'était une vaste enceinte semi-circulaire, comme nos théâtres, et occupée en ligne droite par une galerie formant la corde de l'arc, pour nous servir d'un terme d'architecture. C'était là qu'on célébrait les jeux équestres.

In magni simul ambulatione. Vers 6. Sous-entendu Pompei. Les promenades du grand Pompée. Le théâtre de Pompée était bordé tout à l'entour de grandes avenues d'arbres plantés par l'ordre de Pompée. C'était la plus brillante promenade de Rome. Plusieurs poëtes ont dit aussi *Umbra Pompeia*, comme pour le remercier de la fraîcheur qu'on y respirait.

LXI.

Flammeum cape. Vers 8. *Le Flammeum* était une gaze couleur de feu dont les jeunes filles avaient coutume de se voiler par pudeur, le jour de leurs noces.

LXIV.

Nous renvoyons pour toute cette pièce à l'excellente analyse de l'abbé Arnaud, dans sa notice sur Catulle, placée en tête de ces poésies.

LXV.

Hortalo. On ne sait quel était cet Hortalus. On croit que c'était le fils du fameux orateur Hortensius.

C'est à la prière d'Hortalus que Catulle avait entrepris son poëme sur la chevelure de Bérénice. Mais il ne le termina que plus tard. Il avait été interrompu par la mort de son frère qu'il déplore ici en vers si touchants.

LXVI.

Sur la chevelure de Bérénice. Ce poëme est une traduction du grec de Callimaque. Bérénice était reine d'Égypte ; elle avait fait vœu à Vénus de lui consacrer sa chevelure si Ptolémée, son mari, parti pour combattre les Assyriens, revenait vainqueur. Le roi ayant battu les Assyriens, Bérénice accomplit son vœu, et coupa sa chevelure. C'est cette chevelure dont le poëte Callimaque avait fait un astre, et qu'il faisait parler dans son poëme, lequel n'est point arrivé jusqu'à nous.

LXVIII.

Ad Manlium. Quelques commentateurs ont prétendu que Catulle avait écrit ces vers pour consoler Manlius de la mort de sa femme, cette Julie dont il est question dans l'admirable *épithalame sur Manlius* et Julie. D'autres ont prétendu au contraire que Julie vivait encore à cette époque et qu'il ne s'agissait de consoler Manlius que d'un autre accident plus ridicule que déplorable assurément. On discutait en un mot pour savoir si Manlius était veuf ou trompé lorsque ce poëme a été composé. Par malheur ce point important n'a pu être éclairci malgré les dissertations des commentateurs.

LXXXI.

Moribunda a sede Pisauri. Vers 3. Pisaure, ville maritime de l'Ombrie, connue par le mauvais air qui y régnait.

LXXXIII.

Irata est; hoc est uritur et loquitur. Vers 5. D'autres veulent *coquitur*. Fontenelle a exprimé à peu près la même idée dans ces vers :

Tous deux (dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons.
Echo les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux faune en riait sous sa grotte sauvage.
Tels sont les jeux d'Amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.

LXXXVIII.

Non genitor Nympharum abluit Oceanus. Vers 6. Les anciens avaient l'habitude de se baigner dans les eaux de la *mer*, comme pour expier leurs fautes.

XCV.

De Smyrna Cinnæ portæ. On voit par cette pièce que Cinna était un poëte contemporain de Catulle. Son poëme de Smyrna n'est pas parvenu jusqu'à nous. On ne sait même quel en était le sujet. Mais il paraît qu'il n'était pas indigne de l'éloge qu'en fait ici Catulle, bien que cet éloge soit un peu exagéré peut-être.

XCVII.

On dit que cette pièce est imitée d'un poëte grec. Cela ne fait l'éloge ni de sa pudeur ni de son esprit, car nous ne voyons pas ce qu'il y a d'*esprit dans de pareilles* ordures.

CI.

Roucher a écrit quelques vers assez beaux touchant le respect que les anciens portaient aux morts. Les voici :

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière,
Qui, tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé
Et l'on aimait encore ce qu'on avait aimé.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

THÉATRE DES LATINS, traduction par divers.

PLAUTE, AMPHITRYON, L'AVINAIRE, LES CAPTIFS, LE CABLE, trad. par feu M. ANDRIEUX.

Les autres pièces, traduit. par M. A. FRANÇOIS.

TÉRENCE, trad. par M. ALFRED MAGIN.

SÉNÈQUE, HERCULE FURIEUX. THYESTE, traduct. par M. TH. SAVALÈTE.

Les autres pièces, traduites par M. DESPORGES.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

OVIDE. Traduct. par divers.

LES HÉROÏDES, LES AMOURS, LES HALIEUTIQUES, trad. par M. TH. BAUDEMENT.

L'ART D'AIMER, LE REMÈDE D'AMOUR, LES COSMÉTIQUES, trad. par M. CH. NISARD.

LES MÉTAMORPHOSES, trad. par MM. LOUIS PUGET, TH. GUIARD, CHEVRIAU et FOUQUIER.

LES FASTES, trad. par M. A. PLEUTELOT.

LES TRISTES, LES PONTIQUES, CONSOLATION A LIVIA AUGUSTA, L'IBIS, LE NOYER, LES ÉPIGRAMMES, traduct. par M. CH. NISARD.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

LUCAIN, trad. par M. HAURÉAU.

SILIUS ITALICUS, traduit par M. KERMOYSAN.

CLAUDIEN, trad. par M. DELATOUR, à l'exception de l'*Enlèvement de Proserpine*, trad. par M. GÉRUSEZ.

Notice sur CLAUDIEN, par M. VICTOR LE CLERC.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

LUCRÈCE, trad. p. M. CHAMIOT.

VIRGILE, trad. de M. AUGUSTE NISARD.

VALÉRIUS FLACCUS, trad. par M. CH. NISARD.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

HORACE, traduct. nouvelle.

Notice sur Horace, par M. PATIN.

ODES, ÉPODES, CHANT SÉCULAIRE; traducteur, M. CHEVRIAU.

SATIRES; trad., M. GÉNIN.

ÉPITRES, M. GUIARD.

ART POÉTIQUE, M. AUG. NISARD.

JUVENAL, traduct. nouvelle par M. COURTAUT D'IVERNRESSE.

PERSE, par *le même*.

SULPICIA, par *le même*.

CATULLE, par M. COLLET.

PROPERCE, p. M. DESNE-BARON.

GALLUS, par M. LOUIS PUGET.

MAXIMIEN, par *le même*.

TIBULLE, par M. THÉOPHILE BAUDEMENT.

PHÈDRE, par M. FLEUTELOT.

PUBLIUS SYRUS, par M. TH. BAUDEMENT.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

STACE, trad. par divers.

LES SILVES, t. p. M. GUIARD.

LA THÉBAÏDE, tr. par M. ARNOULD.

L'ACHILLÉIDE, trad. par M. WARTEL.

MARTIAL, trad. par M. CH. N....

Notes sur Martial, p. M. BRÉGHOT DU LUT.

MANILIUS, tr. par PINGRÉ, revue.

LUCILIUS JUNIOR, traduction nouvelle.

RUTILIUS, trad. nouvelle.

GRATIUS FALISCUS, tr. nouvelle, par M. JACQUOT.

CALPURNIUS, traduct. par M. LOUIS PUGET.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

CICÉRON, *Œuvres complètes*. — Avant Propos. — Vie de Cicéron, par M. TH. BAUDEMENT. — Vie de Cicéron, par Plutarque, traduct. d'AMYOT.

Tableau synchronique des événements qui se rattachent à la vie de Cicéron.

Tableau et analyse des lois citées dans Cicéron.

Calendrier romain.

Suite des consuls depuis l'an de Rome 690 jusqu'en 711.

RHÉTORIQUE, trad. nouvelle par M. THIBAUT.

DE L'INVENTION ORATOIRE, traduct. nouvelle par M. LIEZ.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR, trad. par M. TH. GAILLARD.

BRUTUS, ou Dialogues sur les Orateurs illustres, traduction par M. BURNOUF.

L'ORATEUR, trad. par M. TH. SAVALÈTE.

LES TOPIQUES, dialogues sur les partitions oratoires, trad. par M. DAMAS HINARD.

Des meilleurs genres d'éloquence, trad. par M. BAILLARD.

LES PARADOXES, trad. par M. LORQUET.

PLAIDOYERS ET DISCOURS; traducteurs : MM. BURNOUF, GUÉROULT, PARET, BAUDEMENT, ATHANASE AUGER, CH. NISARD, TARANNE. (Voir à la table de ce volume, composé de *dix-neuf discours et plaidoyers*, la part de chacun des traducteurs.)

DISCOURS et PLAIDOYERS (suite), traduits par *les mêmes*, plus MM. BELLAGUET, KERMOYSAN, GUIART.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES; traducteur, M. LORQUET.

DE LA DIVINATION, trad. par M. DE LA PILORGERIE.

DES LOIS, trad. par M. CHARLES DE RÉMUSAT.

FRAGMENTS des ouvrages en prose et en vers, trad. par M. CH. NISARD.

DE LA DEMANDE DU CONSULAT, trad. par M. EUGÈNE SALVERTE.

LETTRES DE CICÉRON, trad. par MM. DEFRESNE ET TH. SAVALÈTE.

TACITE. — Vie de Tacite, par M. DAUROU. — Tableau généalogique de la famille des Césars.

ANNALES, trad. de DURNAU DE LA MALLE.

HISTOIRES, trad. par *le même*.

LA GERMANIE, trad. par M. H. NISARD.

VIE D'AGRICOLA, trad. par M. A. FRANÇOIS.

Notes par les traducteurs. 1 v.

TITE-LIVE, trad. par MM. LEBAS, CH. NISARD, KERMOYSAN, TH. BAUDEMENT, BOUTEVILLE, BOISTEL, MAGIN, PARET, LEPRÉVOST, LEUDIÈRE, CAPELLE, BELLAGUET.

Notes par M. LEBAS. 8 v.

SÉNÈQUE le philosophe, tr. par divers.

DE LA COLÈRE; CONSOLATION A HELVIA, — A POLYBE, — A MARCIA; DE LA PROVIDENCE; DES BIENFAITS; CONSOLATION DU SAGE; DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE; REPOS DU SAGE; TRANQUILLITÉ DE L'ÂME; DE LA CLÉMENCE; DE LA VIE HEUREUSE; par M. ELIAS REGNAULT.

APOKOLOKINTOSE, par M. HAURÉAU.

Opuscules en vers traduits par M. BAILLARD.

Questions naturelles, par *le même*.

Fragments, par le même.

Épîtres, par PINTRELLE, traduction revue et imprimée par les soins de LA FONTAINE, son parent, qui en a traduit en vers toutes les citations tirées des poëtes.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

SALLUSTE. — Vie de Salluste, par le président DE BROSSES.

CONJURATION DE CATILINA, trad. par M. DAMAS HINARD.

GUERRE DE JUGURTHA, trad. par M. BÉLÈZE.

FRAGMENTS, trad. par M. DAMAS HINARD.

JULES CÉSAR. — Vie de Jules César, tr. par M. TH. BAUDEMENT.

COMMENTAIRES sur la guerre des Gaules, par *le même*.

COMMENTAIRES sur la guerre civile, trad. par M. DAMAS HINARD.

COMMENTAIRES [illegible] d'Afrique, — sur la guerre d'Alexandrie, — sur la guerre d'Espagne, par *le même*.

VELLEIUS PATERCULUS, trad. par M. HERBET.

FLORUS, trad. par M. TH. BAUDEMENT.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

CORNELIUS NEPOS, trad. par M. KERMOYSAN.

QUINTE-CURCE, trad. de VAUGELAS, revue.

JUSTIN, trad. par M. CH. NISARD.

VALÈRE-MAXIME, trad. par M. BAUDEMENT.

JULIUS OBSEQUENS, par *le même*.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

SUÉTONE, trad. par M. TH. BAUDEMENT.

LES ÉCRIVAINS DE L'HISTOIRE AUGUSTE, trad. par *le même*.

EUTROPE, par *le même*.

RUFUS, par *le même*.

Notes et Notices par le traducteur. 1 v.

MACROBE, traduit par M. MARTIN.

POMPONIUS MELA, trad. par M. HUOT, continuateur de *Malte-Brun*.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

M. P. CATON. — ÉCONOMIE RURALE, tr. par feu ANTOINE.

VARRON. — De l'Agriculture, trad. par M. WOLF.

COLUMELLE. — De l'Agriculture, trad. revue de SAUDUREUX DE LA BONNETERIE.

PALLADIUS. — De l'AGRICULTURE, trad. nouv. du manuscrit.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

PÉTRONE, tr. par M. BAILLARD.

APULÉE, trad. par divers : M. AULARD et M. T. U. (Crémanier pour les Métamorphoses.)

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES et diverses, par M. AULARD.

L'ANE D'OR, par M. TH. S.

AULU-GELLE, traduct. par M. JACQUINET et M. FAVRE.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

QUINTILIEN, trad. par M. LOUIS BAUDET.

PLINE LE JEUNE, trad. nouvelle par M. SACY.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN, trad. par M. BURNOUF.

Notes et Notices par les traducteurs. 1 v.

TERTULLIEN et SAINT-AUGUSTIN, *œuvres choisies*.

TERTULLIEN, traduct. par M. LOUIS BAUDET.

SAINT AUGUSTIN, traduit par *le même*.

Notes et Notices par le traducteur. 1 v.

CELSE, trad. par le docteur DES ETANGS.

Notes et Notices du traducteur.

VITRUVE, traduct. de PERRAULT, revue par M. BAUDEMENT.

Notes et Notices du traducteur. 1 v.

PLINE le NATURALISTE, trad. par M. EMILE LITTRÉ.

Notes et Notices par le traducteur. 8 v.

AMMIEN MARCELLIN, tr. par M. TH. SAVALÈTE.

JORNANDÈS, par M. G. FOURNIER DE MOUSSE. 1 v.